

ANNEE SCOLAIRE 2013 – 2014

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 1 : époque antique : Platon et Aristote

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

I / La question de l'Etre et du devenir : époque antique

1- Platon et Aristote

1.1- Conditions socio-économiques de l'époque

1.2- Platon : 428 – 348 avant Jésus Christ

- 1.2.1- Vie et œuvre de Platon
- 1.2.2- L'idéalisme ou l'ontologie platonicienne

1.3- Aristote : 384 - 322 avant Jésus Christ

- 1.3.1- Vie et œuvre d'Aristote
- 1.3.2- Critiques de Platon
- 1.3.3- Le Dieu d'Aristote, moteur immobile
- 1.3.4- Les quatre (04) causes : le problème de l'Etre.

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Platon ?

- ✓ **Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque**

Consigne : décris les conditions d'apparition de la philosophie antique.

Synthèse partielle

La philosophie antique grecque est apparue vers la fin du VII^{ème} et au début du VI^{ème} siècle avant l'ère chrétienne. L'antiquité correspond au mode de production esclavagiste. La société antique connut une grande division du travail. Elle était divisée en trois grandes classes, à savoir les aristocrates, les hommes libres et les esclaves.

Cette structuration sociopolitique avait assuré à la Grèce une prospérité économique considérable ; condition qui est sans doute favorable au développement des arts et la pratique des loisirs. La séparation de la production matérielle et de la production spirituelle va conduire à la naissance de la philosophie. Avec la philosophie, on voit naître une certaine chute de la pensée mythologique.

- ✓ **Activité 2 : Platon (428 – 348 avant Jésus Christ)**

Consignes :

- 1- dis ce que tu sais de Platon.
- 2- lis attentivement le texte N°4 intitulé : « la Connaissance requiert un objet stable » (Platon, *Le Phédon*, in *Platon-œuvres complètes*, P. 144, Garnier).
- 3- distingue l'essence et les réalités concrètes.

Synthèse partielle

Platon naquit à Athènes vers – 428 d'un père artisan descendant de Codros (dernier roi d'Athènes) et d'une mère Périclioné arrière petite-nièce de Solon.

Il reçut l'éducation physique et intellectuelle des jeunes de son époque et sa classe. Il fut l'élève de Socrate et en – 387 à Athènes, il créa l'académie.

Modifiant Socrate, son projet philosophique consistait à chercher l'idéalité des choses. Il mourût en – 348 « à un festin de noce, le jour de son anniversaire, dans sa 81^{ème} année ».

Les principaux ouvrages de Platon sont : **le Philosophe, Protagoras, Gorgias, Cratyle, Phédon, Ménon, Parménide, 10 livres de la République, 12 livres des lois...**

Pour Platon, l'essence est en soi et toujours identique, tandis que la réalité concrète est changement. La réalité concrète est saisie par les sens et l'essence par l'esprit.

- ✓ **Activité 3 : Aristote (384 - 322 avant Jésus Christ)**

Consignes :

- 1- décris la vie et l'œuvre d'Aristote.
- 2- lis attentivement les textes suivants : N°2 intitulé : « les quatre causes » (Aristote, *Physique, Livre II*, p.65, Belles-lettres) et N°3 intitulé : « Acte et Puissance » (Aristote, *La Méphysique, Livre 8*, p.499, Vrin).
- 3- définis dans tes propres termes les concepts suivants : Puissance, Acte, cause matérielle, cause formelle, cause efficiente et cause finale.

Synthèse partielle

Aristote (384-322 av. J.-C.) est un philosophe grec. Il est né à Stagire, en Macédoine, fils d'un médecin à la cour royale, Aristote se rend à Athènes à l'âge de dix-sept ans pour suivre l'enseignement de Platon à l'Académie. Il sera l'un de ses disciples les plus brillants.

Le projet philosophique d'Aristote apparaît comme un essai de totalisation du savoir de l'époque. À son nom sont attachées la métaphysique et la logique, et son importance dans l'histoire de la philosophie est considérable, tandis que son œuvre ne cesse d'influencer la pensée occidentale sous toutes ses formes.

Aristote critique la théorie platonicienne des idées. Il s'intéresse au concret, à l'individuel, le monde platonicien est trop abstrait pour lui. Pour lui, le monde est éternel, c'est – à – dire n'a ni commencement ni fin, mais cela ne veut pas dire que l'ensemble des mouvements est sans cause. Dès lors « tout ce qui est mû est mû par quelque chose. » Mais il faut nécessairement remonter à un premier moteur, extérieur au monde qu'Aristote appelle « Dieu ».

Avec l'acte et la puissance, Aristote explique le mouvement universel : le devenir. Le mouvement n'est chose autre que le passage de l'être en puissance de l'être en acte. Pour qu'une chose se réalise, c.-à-d. vienne en acte, Aristote fait intervenir 04 causes essentielles : cause matérielle, cause formelle, cause efficiente et cause finale.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Qui est Platon ?
- Qu'est-ce qui explique l'éternité du monde chez Platon ?
- Qui est Aristote ?
- Comment Aristote explique – t – il le mouvement universel ou le devenir du monde ?
- Quelles sont les quatre (04) causes d'Aristote ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 1 : époque antique : Platon et Aristote

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

I.) La question de l'Être et du devenir : époque antique

1- Platon et Aristote

1.1- Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque

La philosophie antique grecque est apparue vers la fin du VII^{ème} et au début du VI^{ème} siècle avant l'ère chrétienne.

Dans la périodisation marxiste de l'histoire, l'antiquité correspond au mode de production esclavagiste. La société esclavagiste est née sur les ruines des communautés primitives. Cette société connut une grande division du travail : la séparation de l'élevage d'avec l'agriculture ; apparition de l'artisanat et du commerce. Avec la spécialisation des branches de la production, le travail individuel a pris racine dans les habitudes de production et va entraîner la naissance de la propriété privée des moyens de production, ce qui aboutit à la déstructuration de la société clanique. Par la suite, l'immense majorité des gens s'est trouvée sous la domination des riches.

Dans la société antique, on peut distinguer trois ordres (classes, catégories) politiques :

- les aristocrates : ce sont les gouvernants des polis (cités, Etats) ;
- les hommes libres : ils sont nobles et propriétaires des moyens de production et des esclaves. Ils n'ont pas besoin de travailler pour vivre et peuvent s'adonner aussi aux activités intellectuelles ;
- il y a enfin des esclaves qui sont condamnés pour nourrir les cités.

Cette structuration sociopolitique avait assuré à la Grèce une prospérité économique considérable ; condition qui est sans doute favorable au développement des arts et la pratique des loisirs. La séparation de la production matérielle et de la production spirituelle va conduire à la naissance de la philosophie. Avec la philosophie, on voit naître une certaine chute de la pensée mythologique.

Avec l'avènement des polis ou cités, la structure sociale de la Grèce avait beaucoup changé et la production spirituelle s'était nettement améliorée. Ce changement qualitatif est fonction de plusieurs facteurs, dont les plus remarquables sont :

- la démocratisation : elle concerne le droit sur tous les hommes libres de dire ce qu'ils veulent sur l'agora (place publique pour débats politiques et marché) ;
- la désacralisation : Par cela les dieux ont été démystifiés et placés dans l'acropole où tout le monde pouvait venir lui exposer ses problèmes. Ainsi, le roi n'était plus considéré comme le symbole animé de pouvoir surnaturel et il pouvait être choisi parmi tous les hommes libres ;
- la parole ou l'argumentation quitte l'oralité pour devenir écrite.

Bref, nous allons dire que cette société jouissait d'une grande pensée de la liberté, liberté sans laquelle il n'y a pas de philosophie.

1.2- Activité 2 : Platon (428 – 348 avant Jésus Christ)

1.2.1-Vie et œuvre de Platon

Son vrai nom est Aristotès. Platon est son surnom relatif à sa taille, parole abondante ou front large. Il naquit à Athènes vers – 428 « au commencement de la guerre du Péloponnèse, l'année où Périclès mourût », d'un père artisan descendant de Codros (dernier roi d'Athènes) et d'une mère Périctioné arrière petite-nièce de Solon.

Il reçut l'éducation physique et intellectuelle des jeunes de son époque et sa classe. Platon fut loué par l'hellénistique comme sceptique, mais par le judéo-christianisme comme « Moïse parlant grec » (spiritualiste). On le résume socratique, idéaliste, conservateur. Mais il modifie Socrate, il cherche non un arrière monde mais l'idéalité du réel, il est assez rénovateur pour prôner une forme de promotion de la femme !

Sa pensée, de forme dialoguée liant philosophie et littérature, suscite des erreurs : idéalisme unilatéral, confusion mythe et concept. Il voyagea pour compléter sa formation en astronomie et en géométrie. Revenu à Athènes en – 387, il créa l'académie dans un « bocage où se trouvait un gymnase et qui avait été créé en

l'honneur du héros Academus». Cette première école de philosophie avec salles, bibliothèque, cours réguliers, avait à son fronton l'inscription : « que nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Platon passa plus de 20 ans à étudier et à enseigner la philosophie. Il mourût en – 348 « à un festin de noce, le jour de son anniversaire, dans sa 81^{ème} année ».

Ses principaux ouvrages sont : on a tous les dialogues de Platon, sauf le **Philosophe**, **Protagoras**, **Gorgias**, **Cratyle**, **Phédon**, **Ménon**, **Parménide**, 10 livres de la République, 12 livres des lois...

1.2.2- L'idéalisme ou l'ontologie platonicienne

Platon tente de réconcilier Parménide Héraclite en admettant deux mondes : le monde des idées (monde intelligible, immuable et éternel) et le monde des apparences sensibles (monde sensible, perpétuellement changeant).

Le monde des idées est pour Platon le seul monde véritable : c'est le monde en soi. La vie du sage consiste à se départir du monde sensible pour atteindre l'intelligible. Pour ce faire, il faut la dialectique ascendante ou l'ascension dialectique qui est l'itinéraire par lequel nous passons pour nous élever du monde sensible au monde des idées. Au plus bas degré, il y a la sensation puis l'opinion puis la pensée discursive (maths, astronomie, musique), la pensée intuitive puis illumination directe par l'idée puis enfin contemplation (des idées).

1.3- Activité 3 : Aristote (384 - 322 avant Jésus Christ)

1.3.1- Vie et œuvre d'Aristote.

Il est né en Macédoine entre 385 et 384 avant Jésus Christ à une localité nommée Stagire (d'où son surnom de stagyrite ou stagiriste), actuelle Stavro au Nord-ouest de la Grèce. Son père, Nicomaque était le médecin du roi Amyntas II de Macédoine et sa mère Phestias originaire de Chalcis était une matrone.

Tôt orphelin de ses deux parents, Aristote fût élevé à Pella (cité royale) par Proxène d'Atarnée, dont il fera ériger des statues et adoptera lui-même le fils Nicanor, en reconnaissance. Adolescent, il vint à Athènes à l'âge de 17 ans (-367) la métropole culturelle, y demeurant 19 ans à l'Académie, après que Platon, de retour de Sicile, en a repris la direction à l'astronome Eudoxe. Aristote que Platon surnommait « le liseur » ou « l'intelligent de l'école » en référence à sa curiosité et esprit, enseignait lui-même à l'Académie, notamment contre la rhétorique d'Isocrate, qu'il suivit à ses débuts athéniens.

A la mort de Platon en -348, il voyage quelques ans. Ainsi, à l'invitation d'Hermias, condisciple de l'Académie, qui d'ancien esclave était devenu roi d'Atarnée et d'Assos, il séjourna en Mysie, y fréquentant pendant trois ans la communauté platonicienne et y épousant Pythias, fille adoptive d'Hermias. Il devint précepteur (en -343) du fils de Philippe II (son compagnon d'enfance à Pella et fils du roi Amyntas II dont son père était le médecin), le futur Alexandre le Grand, alors âgé de 13 ans.

A la cour de Macédoine, Aristote a de nombreux amis, et à la mort de Pythias, il se remarie avec une stagyrite, Herpyllis dont il aura Nicomaque.

En – 335, Aristote revint à Athènes et fonda une école rivale de l'Académie sur un Bosquet où se situait un temple consacré à Apollon Lycien avec des aires de promenades jadis utilisées par les recrues militaires de Périclès. Il y enseigna en déambulant, et à cause de cela ou bien de l'existence d'aires de promenades, le nom « péripatéticien » donné à son cours. Les débats du Lycée ou « peripatos » étaient dirigés à tour de rôle (tous les dix jours) par un membre ; les repas étaient pris en commun avec banquet mensuel.

Alexandre disparu en – 322, Athènes révoltée contre les macédoniens, accusa Aristote d'impiété, au prétexte d'un hymne et épitaphe jadis composés pour son ami, Hermias. Il dû s'enfuir à Chalcis (sa ville maternelle) en léguant le lycée à Théophraste, pour ne pas, dit-il « laisser les athéniens commettre un nouveau crime contre la philosophie ».

Aristote mourut en – 322, à 62 ans, dans l'île d'Eubée ; tandis que la révolte athénienne était écrasée par les troupes macédoniennes d'Antipater. Son testament stipulait en faveur de ses parents, et pour la protection et émancipation de ses esclaves.

Aristote dispensait les cours divers à un peuple savant, s'entretenant avec tous de rhétorique, poétique, éthique, physique, logique... De son enseignement oral, complété par la constitution d'une bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle, ne restent que des notes préparatoires rassemblées par ses élèves. Elles témoignent de la prolixité de ses cours de deux sortes : exotériques publics procédant par des questions et réponses pour un auditeur plus large (l'après-midi) et acroamatiques privés. L'acroamatique n'est pas synonyme d'ésotérique, mais de ce qui, ardu est destiné aux élèves exercés du lycée. Aristote a adressé des

dialogues à un public vaste, et rédigé des brouillons de cours pour le lycée. Il est l'inventeur du syllogisme qui est un raisonnement logique en trois moments (la majeure, la mineure, la conclusion).

Ses principales œuvres : *La Physique, la Métaphysique, la Logique, la Rhétorique, la Poétique et l'Ethique à Nicomaque...*

1.3.2- Critiques de Platon

Aristote critique la théorie platonicienne des idées plutôt que de reléguer l'intelligible dans un monde séparé du monde sensible. Il s'intéresse au concret, à l'individuel, le monde platonicien est trop abstrait pour lui. L'idée n'est pas la cause de la chose : « nulle part dans la production des choses, nous ne voyons à l'œuvre une idée ; ce qui produit un homme ce n'est pas l'idée de l'homme mais tout simplement un autre homme en chair et en os ». La science doit se tourner vers le monde sensible. Il n'y a de réel que l'individu, il n'y a de science que du général. A l'opposé de Platon, Aristote affirme que l'essence est renfermée dans les choses elles-mêmes.

Aristote se borne à distinguer deux régions dans ce monde-ci : le monde céleste ou supra lunaire caractérisé par la régularité immuable des mouvements sidéraux et le monde sublunaire, c'est-à-dire en deçà de l'ordre de la lune où les choses naissent et périssent.

1.3.3- Le Dieu d'Aristote, moteur immobile

Comment s'explique l'ensemble des mouvements dont le monde est le théâtre ? Il faut d'abord admettre que le monde est éternel, c'est – à – dire n'a ni commencement ni fin, mais cela ne veut pas dire que l'ensemble des mouvements est sans cause. Dès lors « tout ce qui est mû est mû par quelque chose. » Mais il faut nécessairement remonter à un premier moteur, extérieur au monde qu'Aristote appelle « Dieu ». Dieu, c'est la pensée pure (la substance par excellence) qui ne peut pas avoir comme objet le monde, car le monde est imparfait puisqu'un mouvement mettrait en Dieu de l'imperfection. Dieu ne peut donc penser que lui-même. Il est donc la pensée de la pensée, mais il est pourtant ce Dieu si lointain, cause de tous les mouvements de l'Univers, de toutes les puissances donc l'ensemble de la nature. Cependant, ce n'est pas un Dieu créateur du monde.

1.3.4- Les quatre causes d'Aristote : le problème de l'Etre (la métaphysique)

Tandis que les éléates niant tout changement condamnaient leur science à la stérilité d'une double proposition : « l'Etre est et le non – Etre n'est pas » et ne pouvaient plus rien savoir de la réalité sensible. Aristote admet la réalité des changements qu'il essaie d'expliquer. Pour ce faire, il part de l'idée de l'Acte et de la Puissance.

Pour Aristote, chaque chose se compose de deux parties : la Matière et la Forme. La matière est la possibilité, la virtualité de l'objet, son substrat. Par le mouvement, la possibilité, c'est – à – dire la matière devient une réalité et elle affiche une forme. L'Etre ne vient ni de l'être ni du non – être ; mais de la nature laquelle reçoit la privation de la forme.

L'Acte et la Puissance expliquent le mouvement universel : le devenir. La matière est à l'état de puissance en tant qu'elle peut recevoir la forme. La forme réalisée dans la matière est à l'état d'acte. La puissance est ce qui est latent et tend à être. Exemple : le gland est un chêne en puissance ; il sera en acte, lorsque l'arbre aura poussé. Le marbre déposé dans l'atelier du sculpteur est une statue en puissance ; il sera statue en acte, lorsque l'artiste l'aura modelé.

Le mouvement n'est chose autre que le passage de l'être en puissance de l'être en acte. Autrement dit, le devenir du monde apparaît à tout moment comme le réveil de ce qui est en sommeil, comme l'actualisation incessante des puissances.

Pour qu'une chose se réalise, Aristote fait intervenir 04 causes essentielles :

- **cause matérielle** (ce en quoi une chose est faite). Ex : le marbre est la cause matérielle de la statue.
- **cause formelle** (c'est ce qui donne à une chose sa forme déterminée) : c'est l'idée voulue par le sculpteur. Ex : la table est rectangulaire (cause formelle de la table).
- **cause efficiente** (ce par quoi) : c'est l'antécédent direct qui provoque un changement. Elle est le principe immédiat du mouvement. Efficient (veut dire deux) : qui produit un effet, qui est à l'origine d'une chose. Ex : le menuisier avec ses coups de marteau sont la cause efficiente ou motrice de la table.
- **cause finale** (ce pour quoi) : c'est le but en vue duquel tout le reste s'organise. Ex : le sculpteur travaille pour l'argent, la beauté...

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 2 : époque médiévale : Saint Thomas d'Aquin et Averroès

Discipline : Philosophie

1. **Domaine : S.H.**
2. **Durée : 02 heures**
3. **Compétence : comprendre l'environnement humain.**
4. **Composantes : exercer son esprit critique.**
5. **Manifestations : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.**
6. **Contenus : Histoire de la philosophie**

I / La question de l'Etre et du devenir : époque médiévale

2- Saint Thomas d'Aquin et Averroès

2.1- Conditions socio-économiques de l'époque

2.2- Saint Thomas d'Aquin (1228 – 1274 après Jésus Christ)

2.2.1- Vie et œuvre de Saint Thomas d'Aquin.

2.2.2- L'ontologie et le réalisme thomiste.

2.3- Averroès (1126 – 1198 après Jésus Christ)

2.3.1- Vie et œuvre d'Averroès.

2.3.2- L'éternité du monde.

2.3.3- Le problème de l'« intellect agent ».

7. Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8. Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9. Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : Peut-on parler d'une philosophie religieuse?
- ✓ **Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque**
Consigne : décris l'organisation socio-économique du moyen âge.

Synthèse partielle

Au moyen âge, les forces productives (les moyens de production) sont la propriété exclusive d'un seigneur qui vit dans un domaine.

La société était divisée en seigneurs et serfs liés par des relations de dépendance, de soumission. D'abord le seigneur, il est le maître des eaux, des terres. Il organise ses fiefs qu'il fait par des vassaux. Ensuite le serf, il doit des redevances en nature (le travail physique, les corvées) ou en espèce (la dîme, la récolte) au seigneur, son maître.

Sur le plan philosophique, l'enseignement était basé sur le syllogisme, sur le raisonnement d'Aristote.

- ✓ **Activité 2 : Saint Thomas d'Aquin (1228 – 1274 après Jésus Christ)**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°2 intitulé : « la Contemplation » (Saint Thomas d'Aquin, Somme contre les Gentils, cité in Saint Thomas, l'Etre et l'esprit, p.100, PUF).
- 2- dis le but final de nos activités et ce qui nous lie à Dieu.

Synthèse partielle

Thomas d'Aquin, saint (1225-1274), surnommé parfois le « docteur angélique » et le « prince de la scolastique », philosophe et théologien italien qui, par ses œuvres, est devenu la figure majeure de la philosophie scolastique et l'un des principaux théologiens catholiques.

Saint Thomas pense que la contemplation du vrai est notre but ultime et nous élève à Dieu. Contempler le vrai nous relie à Dieu. Tout ce qui est humain tend à la contemplation.

- ✓ **Activité 3 : Averroès (1126 – 1198 après Jésus Christ)**

Consignes :

- 1- décris la vie et l'œuvre d'Averroès ;
- 2- dis ce qui explique l'éternité du monde chez Averroès ;
- 3- définis « l'intellect agent » ;

Synthèse partielle

Averroès ou **Ibn Ruchd** (1126-1198), philosophe médiéval islamique, médecin, juriste malékite (dans l'islam sunnite, l'école de pensée très rigoureuse) et théologien acharite (du acharisme, doctrine musulmane qui s'apparente au sunnisme).

Averroès rejette l'idée de la création du monde dans *le temps* ; le monde, affirme-t-il, n'a pas de commencement. À la manière d'Aristote, il prône l'idée d'« astres incorruptibles » (l'éternité de la nature) et conçoit Dieu comme le « premier moteur », la force autonome qui stimule tout mouvement, transformant le potentiel en actuel.

« L'intellect agent », c'est le pouvoir actif de l'intelligence de dégager l'universel du particulier par exemple, l'essence d'homme des divers d'hommes et femmes rencontrés. L'intellect individuel est passif (l'esprit, la conscience) enregistre, reçoit ses idées universelles. D'où les reçoit – il ?

10. Synthèse générale**11. Evaluation**

- Quel est le but final des activités humaines ?
- Qu'est-ce qui explique l'éternité du monde chez Averroès ?

12. Appui : remédiation (exos similaires) ; enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 2 : époque antique : Saint Thomas d'Aquin et Averroès

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

I.) La question de l'Etre et du devenir : époque médiévale

2- Saint Thomas d'Aquin et Averroès

2.1- Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque

Quand on parle de pensée religieuse et philosophie, on fait allusion à la période du moyen âge.

Au moyen âge, les forces productives, c'est – à – dire l'ensemble de tous les moyens de production, la terre et les instruments sont la propriété exclusive d'un seigneur qui vit dans un domaine.

La société était divisée en seigneurs et serfs liés par des relations de dépendance, de soumission. D'abord le seigneur, il est le maître des eaux, des terres. Il organise ses fiefs qu'il fait par des vassaux. Ensuite le serf, il doit des redevances en nature (le travail physique, les corvées) ou en espèce (la dîme, la récolte) au seigneur, son maître.

Sur le plan spirituel, on constate la domination de la religion sur la science, l'épanouissement de l'enseignement scolastique ; d'où la théologie. La scolastique est un mode de pensée accentue sur la tradition aristotélicienne (surtout le syllogisme d'Aristote) ; au sens péjoratif on dit que c'est un enseignement figé, dogmatique.

Sur le plan philosophique, la philosophie à l'époque avait pour but principal de démontrer que l'au – delà existe, que Dieu existe, convaincre ceux qui ignorent les dogmes religieux. C'est pourquoi l'enseignement, c'est – à – dire la philosophie était basé sur le syllogisme, sur le raisonnement d'Aristote.

2.2- Activité 2 : Saint Thomas d'Aquin (1228 – 1274 après Jésus Christ)

2.2.1- Vie et œuvre de Saint Thomas d'Aquin

Il est né en 1228 à Aquino en Italie, d'où son surnom Aquin. Il est mort en 1274 de fatigue intellectuelle. Son œuvre est immense. La principale est la « **somme théologique** ». Cette œuvre est inspirée par un ordre récent créé par un Pape en 1205 pour prêcher la croisade.

2.2.2- L'ontologie

Tous les êtres ont quelque chose de commun dit Saint Thomas. On ne parlait de l'Etre d'une façon équivoque (contradictoire). La notion d'Etre a un seul sens. Cependant, on peut distinguer l'Etre sous différents rapports. Ces rapports se déterminent selon la force ontologique de l'Etre. Pour Saint Thomas, quatre types de rapport ontologique de l'Etre se distinguent :

- **l'être de raison** : Ce à quoi, on pense, qui est presque inexistant. Cet être est proche de la privation. L'être de raison, c'est le concret (l'idée générale) ;
- **l'être physique** : Cet être est connu comme existant. Il implique un étant ou l'étant. L'être physique c'est la chose (les corps) ;
- **l'être mesuré ou déterminé en qualité ou en quantité** : C'est l'objet spécifié, individu ;
- **l'être substantiel** : C'est l'être qui n'est pas déterminé. Cet être est la métaphysique ;

2.2.3- Le réalisme

La pensée est pensée du réel (ce qui existe ou peut exister). Le réel est la loi de toute pensée. L'Etre et la vérité ne font qu'un, c'est-à-dire que la vérité est en Dieu sous forme de « raisons éternelles » d'après lesquelles toute chose a été formée et d'après lesquelles l'âme commune connaît tout.

Saint Thomas énonce cinq (05) preuves pour démontrer l'existence de Dieu :

- **le mouvement** : les sens nous confirment qu'il y a du mouvement dans le monde. Or, tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose. Il est donc nécessaire d'advenir à un premier moteur et ce premier moteur tout le monde entend que c'est Dieu.
- **la cause efficiente** : il est nécessaire de poser une première cause qui détermine tous les effets : c'est Dieu.
- **le nécessaire et le possible** : pour Saint Thomas, Dieu est nécessaire pour créer les êtres possibles (qui peuvent être ou ne pas être).
- **les degrés** : comme au monde, il y a des êtres plus ou moins bons, le degré absolu de la perfection ne pourrait se rencontrer que chez Dieu.
- **le gouvernement des choses** : il existe un être intelligent par lequel toutes les choses naturelles sont ordonnées vers la fin. Cet être nous l'appelons Dieu.

2.3- Activité 3 : Averroès (1126 – 1198 après Jésus Christ)

2.3.1- Vie et œuvre d'Averroès

Son vrai nom Ibn Ruhsd Muhammad, Averroès est médecin, vit en Espagne, meurt en exile en résidence surveillée en Marrakech (Maroc) en 1198 ; ses idées difficiles à accorder avec le coran, ayant inquiété les orthodoxes légalistes (lois), c'est – à – dire les opinions droites religieuses.

Son œuvre la plus importante est *Tahafut al-Tahafut* (« l'Incohérence de l'incohérence »), réfutation d'un ouvrage du théologien islamique al-Ghazali sur la philosophie. Averroès a par ailleurs écrit des ouvrages de médecine, d'astronomie, de droit et de grammaire.

2.3.2- L'éternité du monde

L'idée vient d'Aristote avec ses « astres incorruptibles » (l'éternité de la nature). Il n'y a pas l'idée de création, mais celle de Dieu premier moteur, acte pur (problème de fondement plus que commencement).

Dans la pensée musulmane, toute cette cosmologie avec la hiérarchie des sphères (homocentres selon Aristote, avec l'égocentre selon Ptolémée) est liée à une hiérarchie d'anges et de degrés de « **l'intellect agent** ».

C'est le pouvoir actif de l'intelligence de dégager l'universel du particulier par exemple, l'essence d'homme des divers d'hommes et femmes rencontrés. L'intellect individuel est passif (l'esprit, la conscience) enregistre, reçoit ses idées universelles. D'où les reçoit – il ?

Chez Aristote ce problème est lié à l'analyse de la connaissance, nous sommes dans le contexte de la science : les formes intelligibles (l'essence) pour être reçues dans l'intelligence humaine doivent dégager de l'être sensible matériel. C'est chez Saint Thomas continua plus ou moins Aristote le rôle de l'abstraction. Le contexte est radicalement différent dans la pensée musulmane : c'est celui de la révélation musulmane.

L'illumination directe et divine de l'intelligence (par des visions de l'imagination reçue des prophètes, des sages, des mystiques de Dieu), d'où l'identification de l'intellect agent avec l'ange Gabriel ou l'esprit de Saint est unique pour tous les hommes divers.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 3 : époque moderne : Descartes et Spinoza

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

I / La question de l'Etre et du devenir : époque moderne

3- RENE Descartes et Baruch de Spinoza

3.1- Conditions socio-économiques de l'époque

3.2- RENE Descartes : 1596 – 1650 après Jésus Christ

3.2.1- Vie et œuvre de Descartes

3.2.2- La métaphysique

- Du doute au cogito
- Dieu et le trésor de notre esprit
- L'activité spirituelle : Entendement et imagination
- L'union de l'âme et corps

3.3- Baruch de Spinoza : 1632 - 1677

3.3.1- Vie et œuvre de Spinoza

3.3.2- Le monisme : doctrine panthéiste et déterministe

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Descartes et de Spinoza ?
- ✓ **Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque**
Consigne : décrivez les facteurs de naissance de la pensée moderne.

Synthèse partielle

La période historique qui s'étend sur les 15^{ème} et 16^{ème} siècles s'appelle la **Renaissance**. C'est la période transitoire qui marque le passage de la féodalité au capitalisme qui donne naissance à deux grandes classes socio-économiques, la bourgeoisie et le prolétariat.

A cet effet, un nouveau type d'homme apparaît avec une pensée nouvelle: le bourgeois capitaliste qui est un entrepreneur dont la vertu principale est l'épargne (banque) contrairement la tradition de faste et de générosité de la noblesse précédente dont la seconde vertu est le rationalisme.

- ✓ **Activité 2 : RENE Descartes (1596 – 1650 après Jésus Christ)**

Consignes :

- 1- décrivez la vie et l'œuvre de Descartes.
- 2- lisez attentivement le texte N°11 intitulé : « le cogito » (Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres de Descartes*, tome I, F.G. Levrault (également, *Discours*, p.89, Vrin)), le texte N°15 intitulé : « Dieu, Garant de l'Evidence » (Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres de Descartes*, tome I, F.G. Levrault (également, *Discours*, p.98, Vrin)) et le texte N°14 intitulé : « l'argument ontologique » (Descartes, *Méditations métaphysiques*, p.244, Belin (également in *Méditations*, p.66, Vrin)).
- 3- explique les concepts et expressions suivants : le doute, le cogito, un Dieu trompeur, le mauvais génie, l'entendement et l'imagination.

Synthèse partielle

Philosophe français, Descartes est né en 1596 à La Haye, en Touraine, dans une famille de petite noblesse. Considéré comme le philosophe français le plus célèbre de tous les temps et le père de la pensée moderne, il meurt à Stockholm le 11 février 1650.

L'œuvre de Descartes constitue un ensemble à la fois philosophique et scientifique. Descartes appliqua l'algèbre à la géométrie des anciens (création de la géométrie analytique). La géométrie analytique elle – même permit à Descartes d'établir, en optique, les lois de la réfraction.

La métaphysique de Descartes part du doute au sujet pensant, du sujet pensant à l'existence de Dieu. Elle conduit à établir la supériorité de l'entendement, faculté intellectuelle, sur l'imagination – pensée tournée vers le corps et sur les témoignages de nos sens.

- ✓ **Activité 3 : Baruch de Spinoza (1632 – 1677)**

Consignes :

- 1- décrivez la vie et l'œuvre de Spinoza.

- 2- lis attentivement le texte N°2 intitulé : « il n'est rien donné de contingent dans la nature » (Spinoza, *Ethique*, I, prop. 28 ; pro. 29 ; pp. 50-52, in *Œuvres de Spinoza*, tome 3, Garnier-Flammarion).
- 3- définis les concepts suivants : panthéisme, déterminisme, finalisme.

Synthèse partielle

La philosophie de Spinoza mérite d'être appelée panthéisme, si, du moins, l'on convient de nommer panthéisme la doctrine selon laquelle tout est en Dieu. Il n'existe qu'une seule substance absolument infinie ayant une infinité d'attributs. Dieu se confond avec la Nature et n'agit pas en vue de fins.

Ce panthéisme se double d'un déterminisme ou, pour employer un terme plus adapté au XVII^e siècle, d'une philosophie centrée sur la « nécessité ». En effet, toutes les choses particulières sont en Dieu et s'insèrent dans un enchaînement de causes et d'effets. L'homme lui-même est soumis au déterminisme, et la liberté humaine représente une simple illusion.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- D'où nous vient l'idée de parfait ?
- L'existence est-elle une perfection ?
- Une certitude intellectuelle est-elle possible sans Dieu ?
- Connaissons-nous le réel par les sens ou par l'entendement ?
- Comment comprendre la relation de l'âme au corps ?
- Comment définir la nature des corps ?
- Le finalisme peut-il expliquer l'action divine dans la nature ?
- Les choses particulières finies peuvent-elles exister sans cause ?
- L'homme occupe-t-il une place privilégiée au sein des choses ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 3 : époque moderne : Descartes et Spinoza

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

I.) La question de l'Être et du devenir : époque moderne

3- RENE Descartes et Baruch de Spinoza

3.1- Activité 1 : les conditions socio-économiques de l'époque

Au cœur même de « l'ancien régime » appelé, la bourgeoisie urbaine se développe de façon montante ; la monarchie absolue s'appuie sur elle contre les grands seigneurs féodaux.

La période historique qui s'étend sur les 15^{ème} et 16^{ème} siècles s'appelle la **Renaissance**. C'est la période transitoire qui marque le passage de la féodalité au capitalisme.

- Sur le plan commercial, le commerce s'étend au nouveau monde espagnol et l'océan indien portugais ; ce qui a créé la nécessité du progrès scientifique et du transport. Ainsi, on assiste une révolution géographique liée aux produits de l'Amérique et l'Inde (la peinture, le coton) qui arrivent en Europe inversement les produits européens (le blé, le fer, la toile) sont exportés tout ce processus a abouti à la création d'un grand marché capitaliste.

- Sur le plan industriel, les villes se développent et deviennent des centres industriels. Au XVII^{ème} siècle, on va assister aux enclos d'animaux, parcs. Le capitalisme pénètre la campagne par l'intermédiaire des marchands. Le paysan qui ne pourra plus vivre en campagne ira vendre sa force du travail en ville. Les paysans deviennent les ouvriers dans les fabriques. C'est l'époque du trône des machines broyeuses et les hauts fourneaux. Le servage cède la place au métayage.

- Sur le plan social, les conséquences de tout ce vaste mouvement sont importantes. La bourgeoisie (nouvelle classe) s'approche à la classe des seigneurs. Elle achète des fiefs et des titres de noblesse. Les artisans, maîtres de corporation sont dépassés et tombent en ruineux. Les salaires des ouvriers sont extrêmement bas. On assiste aux premières luttes de classe entre les seigneurs et les serfs : Jacquerie en France, une révolte paysanne dirigée par Watt Taylor en Angleterre, de même Thomas Münzer en Allemagne.

Un nouveau type d'homme apparaît : le bourgeois capitaliste qui est un entrepreneur dont la vertu principale est l'épargne (banque) contrairement la tradition de faste et de générosité de la noblesse précédente dont la seconde vertu est le rationalisme.

3.2- Activité 2 : RENE Descartes (1596 – 1650 après Jésus Christ)

3.2.1- Vie et œuvre de Descartes

Descartes est né en 1596 à La Haye, en Touraine (sud-ouest de Paris), dans une famille de petite noblesse. Son père était un conseiller au Parlement de Bretagne (ouest de la France). Sa mère mourut en 1597. Descartes, en 1606, entre au collège de Jésuites de la Flèche, « une des plus célèbres écoles de l'Europe ». Il a droit, en raison de sa santé fragile et de ses dons exceptionnels, à un régime privilégié (travailler au lit longtemps le matin, etc.).

Descartes veut pouvoir travailler tranquillement : il s'établit en 1628 en Hollande, pays protestant, et change fréquemment de domicile pour préserver sa paix. Le fruit de ses réflexions est en juin 1637, le « **Discours de la méthode** » écrit en français et non en latin, s'adressait non point aux doctes et aux érudits, mais à tous les individus de « bon sens » ou de « raison », et devait pouvoir être lu mêmes par les femmes.

En 1640, Descartes perd la fille qu'il avait eue de sa servante et il en est profondément affecté. En 1641, il publie les « **Méditations sur la philosophie première** », clé de voûte de sa philosophie ; en 1644, les « **Principes de la philosophie** » et en 1649, les « **Passions de l'âme** ».

Appelé en Suède par la reine Christine, désireuse de philosopher, il meurt à Stockholm, le 11 Février 1650 ; sa santé n'avait pas résisté aux rigueurs du climat. Le corps de Descartes fut ramené en France en 1667.

L'œuvre de Descartes constitue un ensemble à la fois philosophique et scientifique. Descartes appliqua l'algèbre à la géométrie des anciens (création de la géométrie analytique). La géométrie analytique elle – même permit à Descartes d'établir, en optique, les lois de la réfraction.

3.2.2- La métaphysique

Descartes avait écrit que « tous ceux à qui Dieu a donné l'usage de la raison doivent s'en servir pour Le démontrer et pour se connaître eux – mêmes ». Cette tâche dévolue à la raison est pour Descartes le point de départ de la métaphysique.

- Le doute et cogito

La philosophie médiévale peut se ramener à l'idée de Saint Thomas selon laquelle « la vérité de la foi est toujours la vérité de la raison ». Le cartésianisme est tout entier une révolte contre cette idée, car il se voulait surtout philosophie indépendante soumise à la vérité et à la raison humaine. Descartes résume à cette idée sa révolte contre la

scolastique « il ne s'y trouve rien dont on ne dispute ». Cette l'amène à faire table rase de toutes les connaissances antérieures à ses propres recherches.

Son itinéraire spirituel commence donc par le doute. Il va douter de tout et mettre le monde entre parenthèse dans le but de trouver une vérité indubitable à partir de laquelle il pourra tout rebâtir et tout prouver. En vue de débayer le terrain, il ne se contente pas seulement d'éliminer l'incertain ; il porte aussi sur le probable, le vraisemblable, et balaie toutes les opinions que n'impose pas l'évidence rationnelle, car le seul moyen de se débarrasser du doute est d'éliminer toutes les raisons de douter en éliminant tous les risques d'erreur. Le doute cartésien est **universel**, c'est – à – dire général et il va jusqu'à l'excès en ce sens, on dit qu'il est **hyperbolique**. Le doute est aussi **méthodique**, car il s'exerce avec ordre. Il est enfin **provisoire**, c'est – à – dire qu'il épuise devant le mur infranchissable de l'indubitable qui est l'évidence invincible.

Mais le doute demeure toujours comme possibilité permanente pour le sujet de suspendre son jugement en dehors de toute évidence. En ce sens, il est selon Descartes « le moteur toujours présent de la pensée ». Le doute est donc un exercice spirituel pour trouver le vrai. C'est ainsi qu'il m'amène à la découverte du cogito : je doute mais pendant que je doute je ne puis douter du fait que je pense ; et si je pense je suis ou j'existe au moins en tant qu'être pensant. L'ascèse (exercice spirituel) de Descartes va du doute à la pensée, de la pensée au sujet pensant, du sujet pensant au sujet existant. « Cogito ergo sum » dit Descartes. Ainsi, le doute met en évidence la pensée et le fait du pensant.

- Les preuves de l'existence de Dieu

La démonstration de l'existence de Dieu par Descartes procède de trois preuves :

- **A partir de l'idée de l'infini et du parfait en moi** : cette idée ne correspond à rien ici-bas donc ne relève pas d'une expérience personnelle, car notre esprit fini et imparfait ne peut tirer de lui-même la raison suffisante de l'infini et du parfait. Donc l'idée du parfait et de l'infini possède une cause qui existe réellement et qui lui correspond : c'est comme la marque de l'ouvrier sur son ouvrage.

- **La contingence** : la preuve de l'existence de Dieu à partir de l'homme qui a l'idée du parfait et de l'infini. J'existe et j'ai l'idée du parfait et de l'infini, or mon existence ne vient pas de moi, car si je m'étais créé moi-même je me serais doté de toutes les perfections. Si je ne suis pas Dieu, donc Dieu existe et je dépends de lui comme un être contingent de l'Être nécessaire.

La contingence de l'univers est telle que le monde ne pourrait subsister un seul instant sans la présence de Dieu.

- **L'argument ontologique** : l'idée de Dieu enveloppe son existence nécessaire. Il suffit de penser à Dieu pour savoir qu'Il existe. De même que l'idée de « figure à trois angles » est incluse dans le mot triangle, de même l'existence de Dieu est incluse dans son idée. Ainsi donc Dieu existe, et pour Le déterminer il nous suffit de nier nos propres limites et imperfections, car Dieu possède en acte toutes les perfections dont nous avons l'idée. « Par le nom de Dieu j'entends une substance infinie, indépendante, toute puissance, toute connaissance... ». Dieu étant parfait donc les idées que j'ai correspondent à la réalité si je les applique correctement. Mais si ces idées correspondent au réel d'où vient le fait que je me trompe : c'est que Dieu en me créant m'a donné la raison et m'a doté du libre arbitre, c'est – à – dire la faculté de choisir entre plusieurs hypothèses, mais si je choisis le faux c'est que je n'ai pas correctement appliqué ma raison, donc Dieu propose, l'homme par son libre arbitre dispose. Alors Dieu ne peut pas être tenu responsable de mes erreurs, puisque l'homme peut dire oui ou non aux ordres de Dieu. Les sens nous trompent, leurs indications sont confuses, mais j'ai la raison qui est « au monde la chose la mieux partagée » et que certains usent mal ou peu.

Ainsi, donc la métaphysique a pour Descartes une importance capitale, car elle est selon lui une évidence plus

3.3- Activité 3 : Baruch de Spinoza (1632 – 1677)

3.3.1- Biographie et œuvres principales

Baruch de Spinoza est certainement le disciple le plus compromettant de Descartes. Né le 24 novembre 1632 à Amsterdam, dans une famille juive d'origine portugaise, il fréquente les juifs libéraux et se détache de l'orthodoxie juive. Il est « excommunié » en juillet 1656. Un juif fanatique tente même de l'assassiner.

Chassé de la communauté juive, Spinoza assure sa subsistance en polissant des verres de lunette, près de Leyde, puis à La Haye. Après avoir publié, en 1663, « **les principes de la philosophie de Descartes** », il fait paraître anonymement, en 1670, le « **Traité théologico-politique** ». Cet ouvrage est explosif : Spinoza y expose une méthode critique pour étudier les textes sacrés et nie les miracles. Grâce à la protection de Jan Witt, un homme politique hollandais, Spinoza est épargné, mais le Traité lui vaut bien des insultes.

En 1673, l'électeur du Palatinat (Rhénanie) offre à Spinoza une chaire de philosophie à Heidelberg. Le philosophe, craignant de ne pouvoir s'exprimer librement, refuse cette chaire. Spinoza meurt en Février 1677 à La Haye, de tuberculose. « **L'éthique** » est publiée l'année de sa mort, ainsi que les œuvres posthumes.

3.3.2- La métaphysique ou le monisme

La philosophie de Spinoza mérite d'être appelée panthéisme, doctrine selon laquelle tout est Dieu. En effet, le spinozisme est fondé sur l'existence d'une substance, d'une réalité : Dieu est la seule réalité dans laquelle tout est présent. Ce monisme spinoziste s'oppose au dualisme cartésien. Pour Spinoza, Dieu est l'unique substance unique disposant d'une infinité d'attributs dont l'étendue et la pensée. Dieu se confond avec la Nature et n'agit pas en vue de fin. La matière et l'esprit ne constituent pas deux réalités distinctes mais deux modes d'existence de la Nature. Tout ce

qui existe y compris le minéral, le végétal, l'animal, les idées, est une manifestation variée, un mode d'existence de la Nature.

Pour lui, le dualisme cartésien est absurde. Il estime aussi que la substance ne peut être cause d'une substance. Ainsi, il détruit radicalement toute conception religieuse, car son Dieu c'est la Nature ; « deus sive natura » (Dieu est Nature). C'est cette Nature unique et totalement infinie qui exclut la possibilité que quelque chose en dehors d'elle existe. Dieu n'est pas différent de la Nature « l'étendue est un attribut de Dieu ». Le vrai nom de Dieu c'est la Nature. Le Dieu de Spinoza se confond aux objets du monde : c'est le panthéisme.

Le panthéisme de Spinoza se double d'un déterminisme ou, pour employer un terme plus adapté au XVII^{ème}, d'une philosophie centrée sur la « nécessité ». En effet, toutes les choses particulières sont en Dieu et s'insèrent dans un enchaînement de causes et d'effets. L'homme lui – même n'a point de volonté libre, et la liberté humaine représente une simple illusion.

Par conséquent, Spinoza remet en cause, de manière explicite, la conception cartésienne de la liberté. Descartes voyait, en effet, dans la liberté un libre décret de l'esprit. Au contraire, pour Spinoza, la liberté désigne la nécessité comprise. La liberté consiste à être et agir par la seule nécessité de sa nature, et non par les décrets d'un libre arbitre. L'homme suit les lois communes de la Nature, comme toutes les choses et ne possède nulle volonté libre ou absolue. Il se libère en accédant à la connaissance des enchaînements des causes de Dieu. Personne ne peut transgresser les lois de la Nature, les lois physiques. L'homme doit savoir que tout ce qui arrive est inévitable. Le malheur est donc dû à l'ensemble des causes, des lois de l'univers et cela pourrait apaiser le malheureux. Ainsi, l'obéissance aux lois de la Nature est liberté. En somme, pour Spinoza l'homme est un être de désirs, de passions ; il a une volonté de puissance ; car « l'essence de l'homme c'est le désir ».

De ce fait, il fournit un effort, un conatus pour se conserver, pour persévérer dans l'Etre. En conséquence, la philosophie selon lui est une méditation sur la vie et non sur la mort.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 4 : époque contemporaine : Marx et Sartre

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

I / La question de l'Etre et du devenir : époque contemporaine

4- Karl Marx et Jean Paul Sartre

4.1- le contexte socio-économique et politique de la naissance du marxisme et de l'existentialisme sartrien

4.2- Karl Marx (1818 – 1883)

- 4.2.1- Vie et œuvre de Marx
- 4.2.2- Le matérialisme dialectique
- 4.2.3- Le matérialisme historique.

4.3- Jean-Paul Sartre (1905 – 1980)

- 4.3.1- Vie et œuvre de Sartre
- 4.3.2- L'existentialisme sartrien
- 4.3.3- La philosophie de la liberté et de la transcendance de l'homme
- 4.3.4- L'existentialisme est un humanisme

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Marx et Sartre ?
- ✓ **Activité 1 : le contexte socio-historique de l'époque**

Consigne : décris le contexte socio-historique d'apparition du marxisme et de l'existentialisme sartrien.

Synthèse partielle

Au XIX^{ème} siècle, les contradictions de classes s'accroissent entre les propriétaires d'Usines (les bourgeois) et les ouvriers (les prolétaires). Le développement du prolétariat a posé une exigence d'importance considérable : c'est de lui donner une arme idéologique dans sa lutte contre l'exploitation capitaliste de l'homme par l'homme.

Karl Marx et Friedrich Engels ont répondu à cette exigence vitale du développement socio – économique de l'histoire. Ce fut la naissance du marxisme.

Tandis que le XX^{ème} siècle fut une période de crises en Europe : les guerres, les crises économique, scientifique et religieuse. Ainsi, l'existentialisme sartrien est né pour soulager le monde.

- ✓ **Activité 2 : Karl Marx (1818 – 1883)**

Consignes :

- 1- décris la vie et l'œuvre de Marx.
- 2- lis attentivement le texte N°9 intitulé : « la lutte de classes » (Marx et Engels, Manifeste du parti communiste, p.21, Editions sociales).
- 3- commente cette phrase : « l'histoire est l'histoire de luttes de classes ».

Synthèse partielle

L'homme, être social, s'enracine dans la production matérielle des choses, laquelle représente le principe explicatif des superstructures intellectuelles et juridiques diverses. Cette doctrine s'appelle le matérialisme historique. Dans la production économique et sociale, la lutte de classes joue un rôle prépondérant et fournit le nerf de l'évolution historique, le devenir du monde.

- ✓ **Activité 3 : Jean-Paul Sartre (1905 – 1980)**

Consignes :

- 1- décris la vie et l'œuvre de Sartre.
- 2- lis attentivement le texte N°1 intitulé : « l'essentiel, c'est la contingence » (Sartre, La Nausée, p.181, Gallimard) et le N°9 intitulé : « la mort n'est pas inscrite dans le fil de mon existence » (Sartre, l'Etre et le Néant, pp.630, 631, Gallimard).
- 3- définis les concepts suivants : la contingence, l'existence, la nécessité, l'absolu, la mort et la conscience.

Synthèse partielle

Sartre part de l'expérience fondamentale de la contingence. Toute existence est injustifiable, elle n'a pas de fondement logique et ne s'explique pas. Ainsi, la mort, contingente, ne fait pas partie de la structure de mon être. Elle est totalement absente de la conscience, du « pour-soi ».

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Quel est le critère du réel?
- Quelle est la clef du devenir historique?
- Comment trouver un sens à l'histoire?
- L'existence est-elle nécessaire ?
- Qu'est-ce qui est premier, l'existence ou l'essence ?
- L'homme est-il le fruit des circonstances ?
- Qu'est-ce que la conscience ?
- La mort est-elle une structure du pour-soi ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 4 : époque contemporaine : Marx et Sartre

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

I.) La question de l'Etre et du devenir : époque contemporaine

4- Karl Marx et Jean Paul Sartre

4.1- Activité 1 : le contexte socio-économique et politique de la naissance du marxisme et de l'existentialisme sartrien

- le contexte socio-historique d'apparition du marxisme

Au XIX^{ème} siècle, le développement du mode de production capitaliste favorise l'apparition de grandes villes industrielles en Europe et aux Etats-Unis d'Amérique. Ceci implique la présence des masses ouvrières travaillant dans les usines. Les contradictions de classes s'accroissent entre les propriétaires d'Usines (les bourgeois) et les ouvriers (les prolétaires). Le développement du prolétariat a posé une exigence d'importance considérable : C'est de créer une théorie révolutionnaire pour la classe ouvrière ; c'est de lui donner une arme idéologique dans sa lutte contre l'exploitation capitaliste de l'homme par l'homme.

Karl Marx et Friedrich Engels ont répondu à cette exigence vitale du développement socio – économique de l'histoire. Ce fut la naissance du marxisme.

- le contexte socio-historique d'apparition de l'existentialisme sartrien

Le XX^{ème} siècle fut une période de crises en Europe : une première guerre mondiale (1914 – 1918) accentuée par la crise du « Jeudi – noir », crise économique (World Trade Center) de 1929 occasionna plus de trente millions de chômeurs, baisse de la production à «40% » ; tout cela couronné par une deuxième guerre mondiale terrifiante (1939 – 1945).

Nous sommes en face d'un monde déchiré qui vit dans l'incertitude. En Allemagne et en Italie, les théories ethnocentriques naissent (le Nazisme, le fascisme). Comme si toutes ces contradictions sociales ne suffisaient une crise scientifique parachève le désespoir de l'homme : théorie de la relativité d'Einstein. A cette crise, il faudrait ajouter la crise religieuse (la mort de Dieu prôna Friedrich Nietzsche) et la crise de conscience (découverte de l'inconscient humain par Freud).

C'est face à ce monde déboussolé qu'est apparu l'existentialisme sartrien comme une solution et redonné de l'espoir au monde.

4.2- Activité 2 : Karl Marx (1818 – 1883 après Jésus Christ)

4.2.1-Vie et œuvre de Marx

Il est né à Trèves, en Allemagne, le 05 Mai 1818, dans une famille aisée, fils d'un avocat descendant d'une lignée de rabbins. Marx fait des études de droit et de philosophie, et consacre, en 1841, sa thèse intitulée « Différence entre la philosophie de la Nature de Démocrite et celle d'Epicure ».

Après ses études universitaires à Bonn et à Berlin, il opta pour le journalisme et devient rédacteur en chef du journal « La gazette Rhénane ». En 1843, Marx épouse Jenny de Westphalen, d'une illustre famille aristocratique. A Paris, il fait la rencontre d'Engels, fils d'un industriel, avec qui il collaborera pendant toute sa vie. Expulsé de France, il gagne la Belgique, puis Londres. A Londres, où il s'installe définitivement, Marx vit dans une grande pauvreté, malgré les subsides d'Engels. Néanmoins, il produit une œuvre abondante et anime la Première Internationale ouvrière. En 1881, Jenny meurt et, en 1883, Marx s'éteint lui – même.

Ses quelques ouvrages : - « *La question Juive* » (1844) ; - « *Misère de la philosophie* » (1847) ; - « *Le capital* » (1867 – 1894)...

4.2.2- Le matérialisme dialectique

Il est l'application des lois fondamentales de la dialectique à l'évolution de la matière. Marx distingue lois ou catégories de la dialectique :

- **La loi de l'unité et de la lutte des contraires** : Elle désigne la lutte entre les éléments constitutifs d'une même réalité. Par exemple, la lutte entre le capital et le travail salarié dans la société capitaliste. Cette lutte est absolue, mais elle n'empêche pas l'unité qui est relative.

- **La loi du passage de la quantité à la qualité** : La quantité renvoie à la grandeur, au mesurable. Elle se distingue de la qualité qui renvoie aux propriétés. Une certaine quantité de matières peut se transformer pour donner naissance à une nouvelle qualité. Ex : les trois états de la matière.

- **La loi de la négation de la négation** : La négation dialectique n'est pas une destruction mécanique mais un dépassement progressif de l'ancienne qualité vers une nouvelle. Tout degré supérieur peut – être considéré comme la

négarion d'un degré inférieur. Par exemple, dans le domaine de la nature, on peut passer de la graine à l'épi en passant par la tige. Marx écrit : « dans aucun domaine, il ne pourrait y avoir d'évolution qui ne nie ses anciennes formes ».

4.2.3- Le matérialisme historique

Le matérialisme historique ou conception matérialiste de l'histoire peut se définir comme la conception de l'histoire qui cherche les causes et le moteur de tous les événements historiques dans la lutte des classes et dans le développement économique de la société.

Les rapports de production, qui dépendent des forces de production matérielles, conditionnent la société et donc l'homme. Les contradictions périodiques entre ces rapports et ces forces engendrent les bouleversements historiques. C'est l'existence matérielle qui jette une lumière sur la conscience. Ainsi, s'éclairent l'évolution des sociétés et le passage vers un devenir humain cohérent. La contradiction entre rapports de production et forces matérielles de production est le nerf de l'évolution historique.

En effet, comment trouver un sens à l'histoire ? Marx considère que la lutte des classes est la force motrice de l'histoire de toutes les sociétés antagonistes. « **Le manifeste du parti communiste** » le proclame en des formules célèbres : « l'histoire de toute société (excepté l'histoire de la société primitive ajoutera Engels) n'a été que l'histoire de la lutte des classes. Homme libre et esclave, praticien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulées, une guerre qui finirait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte ». Cette lutte comporte des luttes politique, économique et idéologique...

L'homme selon Marx se distingue des autres animaux par la production. A la base de l'existence concrète de l'homme, il y a donc la production. C'est pourquoi l'homme en général séparé, isolé, n'existe pas. Il n'existe que socialement. On ne doit prendre pour point de départ du réel, les représentations, les idées que les hommes s'en font. Il faut au contraire partir « des hommes dans leur activité réelle » et non de leur spéculation. Ce ne sont pas les idées que les hommes s'en font qui expliquent la réalité mais bien plutôt cette dernière qui s'exprime en elles : « ce n'est pas la conscience qui détermine l'être ». Dans toute société, Marx distingue deux aspects : les éléments matériels (force productive et rapport de production) et les éléments spirituels (conscience sociale). Pour lui, l'être social détermine la conscience sociale. En effet, l'évolution des F.P. entraîne celle des rapports sociaux puis celle des idées. Les bouleversements sociaux s'expliquent par la contradiction entre les F.P. qui progressent et les rapports de production restés caducs.

4.3- Activité 3 : Jean Paul Sartre (1905 – 1980) et l'existentialisme

4.3.1- Vie et œuvre de Sartre

J.P.S naquit à Paris en 1905. Orphelin de père, il a été élevé par sa mère. Il entre, en 1924, à l'école normale supérieure, où ses amis se nomment Raymond Aron, Paul Nizan... Il est reçu premier, en 1929, à l'agrégation de philosophie.

Sartre quitte l'enseignement en 1945. Il se consacre à l'écriture et fonde, avec Simone de Beauvoir, sa compagne, et Maurice Merleau-Ponty, la revue « les Temps modernes », politiquement très engagée.

A partir de 1950, Sartre se rapproche du parti communiste dont il fut un « compagnon de route » critique et avec lequel il rompra totalement en 1968, lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Sartre, de 1950 aux années 60, approfondit remarquablement la théorie marxiste (critique de la raison dialectique. Les « **Mots** » (1964) lui vaudront le Prix Nobel, qu'il refusera. Avec son ouvrage sur Faubert (***l'idiot de la famille***, trois tomes, 1971 – 1972), il semble se rapprocher de la psychanalyse. Atteint de cécité, il continue néanmoins à travailler et à militer. Il meurt en 1980 à Paris, ayant mené une vie engagée, qui force souvent l'admiration (Sartre était profondément désintéressé et indifférent à l'argent). Son projet philosophique était de mettre en place une philosophie de la liberté qui fera sortir l'homme de sa situation critique.

Ses principales œuvres sont : - Philosophie (« ***l'Etre et le Néant*** » 1938, « ***critique de la raison dialectique*** » 1960) ; - Roman (« ***la Nausée*** » 1938, « ***les Mots*** » 1964) ; - Théâtre (« ***Huis-clos*** » 1945, « ***les mains sales*** » 1948).

4.3.2- L'existentialisme sartrien

L'existentialisme de façon générale est une doctrine philosophique protestant contre l'absurdité de la vie et en même temps une volonté de **donner un sens à l'existence**. L'existentialisme sartrien est la tendance athée de ce grand courant existentialiste. Il est une philosophie qui cherche à sortir l'homme de sa situation critique. L'existentialisme va au-delà du dualisme sujet – objet et détermine tout à partir du sujet pensant. Pour Sartre, c'est **la conscience qui pose le monde**. Ainsi, par sa visée intentionnelle, l'homme arrive à donner un sens à l'être opaque qui est en-soi. Le pour-soi est un pur jaillissement ou un éclatement qui est pure intentionnalité. A ce propos, E. Husserl dit : « toute conscience est conscience de quelque chose ».

Exister, c'est être là, sortir lors de soi ; et le seul être capable de le faire est l'homme. En existant la conscience fait exister les autres ; il faut par conséquent que **j'existe d'abord** pour que les autres deviennent des objets pour moi.

Dans cette option, ma vie ne peut être imposée par quiconque en dehors de moi – même. C'est à partir de ses choix quotidiens, ses projets que l'homme se fait : « être homme, c'est assurer son existence contre tout ce qui s'y oppose ». L'homme devient totalement libre et responsable de ses choix, de ses projets. Il est selon A. Camus : « la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est ; la conscience vient au monde avec la révolte ».

La mort, l'absence de la conscience de soi est un accident puisqu'elle ne fait pas partie de la structure de ma conscience. Aucune situation, aucun obstacle ne doit priver l'homme de sa liberté. **L'homme n'est pas une fin en soi, il est en devenir constant, il est projet** : « l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise... » et « nous n'avons ni derrière nous ni devant nous des justifications ou des excuses ; nous sommes seuls sans excuses ».

Quant à la liberté, l'homme libre est angoissé de n'avoir pas bien choisi.

4.4.3- La philosophie de la liberté et de la transcendance de l'homme

Sartre place l'homme comme un existant libre en dehors de tout déterminisme. L'être de l'égo, c'est la liberté absolue. Selon Sartre, l'homme en dehors d'un Dieu quelconque, établit lui – même les normes de son existence (c'est là qu'il faut voir l'athéisme de Sartre). L'homme fait son essence grâce à la liberté. L'homme peut se choisir comme brave, lâche ou généreux. L'homme est d'abord un projet au lieu d'être masse. Rien n'existe préalablement à ce projet et l'homme sera ce qu'il aura projeté d'être. Cela veut dire que l'homme forge son avenir.

L'homme existentialiste n'est pas seulement maître de l'orientation qu'il donne à sa vie, mais il crée aussi une responsabilité. Par le fait de ses choix, l'homme se trouve être le fondement de ses propres valeurs. Grâce à la liberté je peux choisir : - Et quand on a tout à choisir ? – Et quand on n'a rien à choisir ?

* Dans ce premier cas, il faut choisir puisque la liberté est toujours là, et quand on ne veut pas choisir on choisit ainsi ; car choisir ou ne pas choisir, c'est encore choisir.

* Dans le second cas, nous sommes devant un non-sens, selon Sartre ; car tant qu'on vit on est libre et l'existence veut dire choisir : il n'y a pas d'existence sans liberté, sans choix. L'existentialisme fait confiance à l'homme qui n'est que le fondement de ses propres valeurs. C'est l'homme qui fait exister le monde de l'en-soi, grâce à sa conscience.

En effet, ce n'est pas nous qui dépendons le monde de l'en-soi puisque c'est nous qui lui donnons sens et vie par notre présence.

L'homme doit s'engager et ainsi il se rend responsable, l'homme en faisant se fait. Tout engagement demande une prise de conscience. Cependant, Sartre reconnaît que parfois des limites peuvent se présenter devant nous et c'est pourquoi il écrit : « l'homme n'est qu'une situation totalement conditionné par sa valeur, sa classe, la nature de son travail, conditionné jusqu'aux sentiments, jusqu'aux pensées ».

Mais grâce à la liberté, l'homme peut aller au-delà de toute situation, donnant chaque fois une nouvelle direction à son existence.

4.3.4- L'existentialisme est un humanisme

L'existentialisme est un humanisme, dans le sens où il considère l'homme comme étant toujours à faire, à élever, à valoriser. Comme homme en devenir, l'homme est constamment hors de lui – même (l'idée de dépassement). En d'autres termes, c'est en poursuivant ses buts transcendants que l'homme affirme son existence, son essence.

Cette liaison de la transcendance comme constitutive de l'homme et de l'intersubjectivité (l'homme est en relation avec d'autres hommes). C'est ce que nous appelons l'humanisme existentialiste. L'existentialisme est un humanisme, une philosophie optimiste dans le sens où celle – ci ne laisse pas l'homme dans le désespoir. L'homme peut et doit choisir d'agir selon son propre chef.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 5 : Thomas Hobbes

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

5- Thomas Hobbes: 1588 – 1679

5.1- Vie et œuvre de Hobbes.

5.2- L'état de nature.

5.3- Le pacte social.

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Hobbes ?
- ✓ **Activité 1 : vie et œuvre de Thomas Hobbes**

Consigne : décris la vie et l'œuvre de Hobbes.

Synthèse partielle

Hobbes, Thomas (1588-1679), philosophe anglais, auteur de la célèbre formule « l'Homme est un loup pour l'Homme » et d'une description du comportement humain selon une perspective mécaniste et naturaliste. L'œuvre principale de Thomas Hobbes, *Leviathan*, comporte des réflexions philosophiques, théologiques, politiques et psychologiques.

✓ **Activité 2 : l'état de nature**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°4 intitulé : « la guerre naturelle de chacun contre tous » (Hobbes, *Léviathan*, p.122 sq., Sirey).
- 2- définis les concepts suivants : l'état de nature et le droit de nature.

Synthèse partielle

L'état de nature (*status naturalis*) état caractérisé par la guerre de tous contre tous (« l'homme est un loup pour l'homme ») et dans lequel vivent les hommes avant d'engager mutuellement selon un contrat. Tandis que le droit de nature est le pouvoir, la force, la liberté de faire, ce droit étant mesuré par la puissance effective.

De la défiance des hommes entre eux procède la violence. Les hommes recherchent la plus haute reconnaissance d'autrui. Rivalité, méfiance, fierté entraînent la guerre. Hors d'un pouvoir commun, les hommes vivent en état de guerre. L'état de nature condamne l'homme à une vie quasi animale, sans civilisation.

✓ **Activité 3 : le pacte social**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°5 intitulé : « le contrat » (Hobbes, *Léviathan*, p.129 à 132 sq., Sirey).
- 2- Explique « l'idée que le « souverain », qu'il s'agisse d'un monarque ou d'une assemblée, ne peut vouloir et accomplir que le bien général ».

Synthèse partielle

Dans le *Léviathan*, Hobbes établit les règles du passage de l'état de nature à l'état social. L'état de nature est un « état de guerre de chacun contre chacun ». L'état social présuppose la dépossession humaine de droits naturels. La loi garantit la paix dans l'état social. La loi de nature fondamentale est d'abord la paix. La seconde loi est de se dessaisir de son droit sur toutes choses. Le dessaisissement mutuel est le contrat. Pour établir la paix, les hommes se dessaisissent de leur droit sur toutes et concluent un contrat. Hobbes comprend le fondement juridique de l'état social comme dépossession salvatrice. La fonction du souverain est de prendre soin du bien peuple.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Comment se caractérise l'homme à l'état de nature?
- Comment échapper à l'état de guerre résultant de l'état de nature?
- L'ordre politique est-il naturel?
- Faut-il préférer l'état de nature ou la société organisée?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 5 : Thomas Hobbes (1588 – 1679)

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

5- Thomas Hobbes (1588 – 1679)

5.1- Activité 1 : Vie et œuvre de Hobbes

Thomas Hobbes, né en 1588, étudie à Oxford et, en 1608, devient le précepteur du fils de Lord Cavendish, comte de Devonshire (l'élève a deux ans de moins que lui !).

En 1610, Hobbes est à Paris, au moment de l'assassinat d'Henri IV. Sa vie sera d'ailleurs marquée par ses voyages faits à Paris (de 1629 à 1631 et de 1634 à 1636). Hobbes fréquente à Paris le Père Mersenne, un véritable secrétaire de l'Europe savante. En 1640, se croyant menacé, il s'exile en France où il restera jusqu'en 1651.

C'est pendant cette période que paraissent le *De Cive* (1642) et le *Léviathan* (1651). De nombreuses polémiques avec les savants et les théologiens de l'époque agiteront la vie de Hobbes après son retour en Angleterre (on l'accuse d'athéisme et certains le rendent même responsable de la grande peste !). Le *Léviathan*, ouvrage principal et politique de Thomas Hobbes, est un cheminement anthropologique nous menant de la nature humaine à l'homme dans la cité et au pouvoir politique. Le projet philosophique de Hobbes consistait à fonder une théorie institutionnelle de l'État sur l'idée d'un contrat social, qui sera critiqué et réaménagé plus tard par Rousseau.

Hobbes est mort le 4 décembre 1679.

5.2- Activité 2 : L'état de nature

Hobbes distingue l'état de nature et l'état politique. Le premier, fiction théorique et non pas réalité historique, se caractérise par la violence et la menace permanente, car « l'homme est un loup pour l'homme » (*Homo homine lupus*). L'état de nature de façon générale nous renvoie aux origines de l'humanité. C'est essentiellement le moment où l'homme vivait dans la brousse et se nourrissait de la cueillette.

L'état de nature, c'est l'état de la guerre de tous contre tous. A cet état, la moralité, le bien et le mal, le péché, la bonté et la pitié n'ont pas de sens; car les termes «juste et injuste», «bien et mal» n'existent pas encore. L'homme était livré à la loi du plus fort comme les animaux; c'est ce que Hobbes appelle la loi de la jungle où règne la puissance anarchique de la multitude (*potentia*, en latin). Mais il y a une différence entre les hommes à l'état de nature et les animaux, c'est la raison. L'homme à l'état de nature n'est pas un être dépourvu de raison comme pourraient le penser certains. L'homme était doté de raison, faculté qui lui permettait d'ailleurs de calculer, d'anticiper et prévoir le danger. C'est par cet acte que chacun pouvait user pour être le premier à attaquer. Dans cette situation, comme le pense Hobbes l'homme le plus faible pourrait avec de la ruse l'emporter sur le plus fort. Il n'y a pas de pouvoir, ou plutôt les pouvoirs de chacun sont à peu égaux à ceux de tout autre.

Donc, chacun était censé et désireux de gagner sur l'autre, personne ne détenait la certitude de l'emporter toujours sur son adversaire. Hobbes parle aussi d'alliances éphémères qui se nouent entre certains pour l'emporter sur un individu. Mais à peine la victoire acquise, les vainqueurs se liguent les uns contre les autres pour bénéficier seuls du butin.

Hobbes pense qu'à l'état de nature l'homme court un grand risque : le risque de la mort engendrée par la guerre de tous contre tous. A cet état, l'humanité tout entière était menacée et elle pouvait même disparaître d'un moment à un autre. Pour répondre aux penseurs qui pensent que cette phase de l'humanité est meilleure, Hobbes affirme ceci : « même à l'état social où existent des lois, une police, des juges, néanmoins nous fermons à clef nos coffres et nos maisons par peur d'être détournés. Or l'état de nature est sans loi, sans juge et sans police... C'est l'angoisse de la mort qui résultant de l'égalité naturelle, est responsable de l'état de guerre et fait pénétrer dans la vie de tous une menace permanente. Cet état, fondamentalement mauvais, ne permet pas la prospérité, le commerce, la science, les arts et la société».

Cette humanité exposée à toutes sortes de dangers, une vie sans loi, sans autorité basée uniquement sur l'égalité naturelle va finalement disparaître.

L'homme étant un être naturellement doué de raison et caractérisé par la peur de la mort et un certain instinct de conservation va comprendre que pour mieux vivre, il faut d'autres solutions. Ainsi, l'homme trouve qu'il n'y a pas d'autre solution si ce n'est pas de sortir de l'état de nature. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de droit de nature à l'état de nature. Pour Hobbes, il y avait au départ une loi de la nature qui est dictée à notre conscience : C'est ce qu'il appelle la droite Raison. L'homme à l'état de nature était donc déterminé à obtenir la paix; car il aurait constaté que dans cette situation de guerre de tous contre tous, personne n'est à l'abri du danger de mort et que la mort pouvait venir à n'importe quel moment et n'importe quel lieu. Pour arriver à cette paix, l'homme se trouvait dans une certaine obligation de laisser tomber certains de ses droits. C'est là qu'intervient la théorie du contrat. Ce qui va permettre de passer de la nature à la société, de la guerre à la paix, c'est un contrat passé entre les sujets et un souverain.

5.3- Activité 3 : la conception du contrat ou le pacte social

Le point de départ de la théorie du contrat de Thomas Hobbes est lié à ce concept : le droit de nature. «Le droit de nature est la liberté que chaque homme a d'user de sa propre puissance comme il veut lui-même, pour la préservation de sa

propre nature, c'est-à-dire de sa propre vie, et conséquemment, de faire tout ce que suivant son jugement et sa raison, il concevra comme le moyen le plus adapté à cette fin.» Cette liberté est usée à l'état de nature. Hobbes verra que pour sortir de l'état de nature, l'homme était obligé de renoncer à son droit naturel. Ce droit naturel que nous appelons la liberté naturelle. Le peuple (non comme la partie du corps politique distincte des dirigeants politiques; mais comme la généralité des hommes qui ne veulent pas vivre dans la peur) va prendre l'initiative politique. Les hommes vont vouloir être satisfaits, ils vont savoir comment on obtient cette satisfaction. Pour être satisfaits, ils vont devenir intelligents, c'est-à-dire ils prennent la voie politique. C'est donc librement et volontairement que les hommes s'engagent les uns envers les autres, par un pacte mutuel pour échanger leur liberté naturelle qu'ils usaient à l'état de nature contre la paix et la sécurité afin de pouvoir vivre ensemble heureux et sans la peur de la mort violente. Ainsi, les hommes choisiront parmi eux un homme ou mettront en place une assemblée (un collectif, un groupe d'hommes) qu'on appellera le souverain ou le Léviathan, à qui le pouvoir sera confié intégralement.

La société civile est donc créée à partir d'un contrat, c'est-à-dire d'un acte volontaire et juridique. La société civile donne donc naissance à l'Etat ou le pouvoir politique. Hobbes écrit ceci : «L'Etat ou le Pouvoir n'est ni naturel ni divin, mais artificiel et humain.»

Hobbes rejette l'origine divine et naturelle de la loi et ses principes, bref l'autorité politique. Pour Hobbes, la loi et ses principes ont leur source dans un contrat par lequel les hommes donnent naissance à un être artificiel (un Dieu mortel selon ses propres termes) qu'il nomme Léviathan.

Le contrat n'est pas un contrat collectif : il se fait individuellement. C'est successivement que chaque individu, chacun donne pouvoir au chef. Chacun s'accorde avec chacun pour renoncer au droit de se gouverner lui-même pour remettre tout son pouvoir aux mains d'un seul homme, en lui reconnaissant un souverain constitué de la somme des pouvoirs de tous.

Ce contrat, par lequel les hommes font prévaloir raison et désir de paix, suppose une certaine aliénation de leur liberté (et donc de leur pouvoir) au profit d'une institution politique commune (Assemblée constituante), qui pourrait déléguer son pouvoir de décision et d'exécution à un souverain.

La « république » envisagée par Hobbes est vue comme *res publica*, pouvoir mis en commun pour « régenter » la chose publique permettant de tenir en respect la libre volonté de chacun et d'agir dans le sens de l'acquisition d'avantages communs.

Hobbes pense souhaitable de remettre dans les mains d'un seul homme le pouvoir de chacun. Ce souverain suprême posséderait ainsi un pouvoir législatif absolu. L'individu verrait alors sa liberté réduite aux seuls espaces où la loi reste muette (« le silence de la loi »). Cette vue absolutiste de Hobbes a été maintes fois critiquée. Pis encore, ce souverain ne pourrait être déchu. Hobbes n'envisage qu'un seul cas où l'individu puisse se révolter contre lui : celui où il porterait atteinte physiquement à son intégrité corporelle ou à sa liberté physique. Libre arbitre et liberté individuelle sont pratiquement inexistantes dans la pensée de Hobbes : on voit mal une paix garantie selon ces dispositions trop limitatives.

Conclusion

Dans le *Léviathan*, Hobbes établit les règles du passage de l'état de nature à l'état social. L'état de nature est un « état de guerre de chacun contre chacun ». L'état social présuppose la dépossession humaine de droits naturels. La loi garantit la paix dans l'état social. Hobbes comprend le fondement juridique de l'état social comme dépossession salvatrice.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 6 : Rousseau, Jean-Jacques (1712 – 1778)

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

6- Rousseau, Jean-Jacques (1712 – 1778)

- 6.1- Vie et œuvre de Rousseau
- 6.2- La conception de l'éducation de Rousseau
- 6.3- Les vues politiques de Rousseau

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Rousseau ?
- ✓ **Activité 1 : vie et œuvre de Rousseau**

Consigne : décris la vie et l'œuvre de Rousseau.

Synthèse partielle

Rousseau, Jean-Jacques (1712-1778), écrivain et philosophe genevois de langue française, auteur des *Confessions*, l'une des principales figures du siècle des Lumières.

✓ **Activité 2 : la conception de l'éducation de Rousseau**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°19 intitulé : « la conscience, juge infaillible du bien et du mal » (Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, Naigeon (également, *Emile*, p.351, Garnier).
- 2- définis dans tes propres termes les concepts suivants : conscience, jugements, sentiment.

Synthèse partielle

Dans le domaine de la morale, Rousseau souligne que la conscience est infaillible et universelle. La conscience morale, révélée par le sentiment, est à la source des valeurs.

✓ **Activité 3 : les vues politiques de Rousseau**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°18 intitulé : « unité de la politique et de la morale » (Rousseau, *Discours sur l'économie politique*, Naigeon (également, *Discours*, in Gallimard, Pléiade, tome III, pp. 252-253).
- 2- définis dans tes propres termes les concepts suivants : la politique, la morale, la volonté générale, la loi du devoir, les lois.

Synthèse partielle

Selon Rousseau, la volonté générale est l'essence même du contrat social (forme d'association qui unisse la liberté et l'obéissance). Elle s'accomplit sous le règne de la vertu. C'est donc l'obligation morale qui est au fond du phénomène politique. Dans une société sans valeurs, la politique ne peut pas vraiment fonctionner. Chez Rousseau, loi universelle, exprime la volonté générale.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- L'homme est-il un être isolé ou social ?
- L'homme peut-il renoncer à sa liberté ?
- Comment réaliser l'accord de l'obéissance et de la liberté ?
- Comment définir la volonté générale ?
- Que faire si un individu n'obéit pas à la volonté générale ?
- Comment un peuple peut-il être libre ?
- Que représente le passage de l'état de nature à l'état civil ?
- L'exercice de la volonté générale peut-il être délégué ?
- A quelle condition peut s'accomplir la volonté générale ?
- Quel est le principe des valeurs ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Histoire de la philosophie

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

6- Jean-Jacques Rousseau (1712 – 1778)

6.1- Activité 1 : vie et œuvre de Rousseau

Né à Genève en Suisse, Jean-Jacques Rousseau perd sa mère quelques jours après sa naissance. Vers l'âge de douze ans, il commence un apprentissage de graveur mais, malheureux chez son maître, il prend la fuite.

En 1742, Jean-Jacques Rousseau se rend à Paris pour y gagner sa vie comme maître de musique, copiste et secrétaire particulier. Il se lie d'amitié avec Denis Diderot et rédige des articles sur la musique pour l'Encyclopédie. En 1745, il rencontre une jeune lingère, Thérèse Levasseur, qui sera sa compagne jusqu'à sa mort. Cinq enfants naissent de ce couple, tous placés par leur père à l'hospice des Enfants-Trouvés.

En 1762 son ouvrage « De l'éducation » est condamné par le parlement de Paris et Rousseau s'exile pour éviter d'être arrêté. Fuyant de refuge en refuge, notamment en Angleterre à la rencontre du philosophe David Hume, il compose divers écrits. Les attaques de ses détracteurs et la solitude aggravent chez Rousseau un sentiment de persécution déjà latent et le persuadent peu à peu qu'il est la proie d'un complot, en particulier de la part des encyclopédistes avec qui il est brouillé. En 1770, il revient se fixer à Paris et s'engage à ne plus rien publier de son vivant. Il meurt à Ermenonville en 1778. Ses cendres ont été transférées au Panthéon par la Convention en 1794.

Ses principales œuvres sont : « *le Devin du village* » (1752) « *le Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* » (1755) « *la Lettre à d'Alembert sur les spectacles* » (1758) « *Julie ou la Nouvelle Héloïse* » (1761), « *Du contrat social* » (1762) « *Émile ou De l'éducation* » (1762), « *Les Lettres écrites de la montagne* » (1764), « *Les Confessions* » (1765-1770, 1782-1789), « *Rousseau juge de Jean-Jacques ou Dialogues* » (1772-1776, 1789) et « *les Rêveries du promeneur solitaire* » (1776-1778, 1782).

6.2- Activité 2 : la conception de l'éducation de Rousseau

Dans son *Émile*, Rousseau prétend qu'il faut laisser libre jeu à la nature; l'art de l'éducateur consiste à écarter les obstacles et à créer les meilleures conditions possibles, qui permettent aux facultés et aux instincts de se développer conformément à leur propre nature. On ne doit imposer aucune culture du dehors, ni par le moyen de l'autorité, ni par celui des lumières. L'enfance a sa fin en elle-même, comme toute autre période de la vie, et elle ne doit pas être traitée comme une simple préparation. On ne connaît pas l'enfant, car jusqu'ici on ne le considérait qu'au point de vue des adultes. Il a le droit naturel de se développer librement. Ne l'enveloppez donc pas dans un maillot, allaitez-le avec le lait de sa mère, ne le dorloitez pas, laissez-le suivre son instinct de conservation et faire lui-même ses expériences, ne l'instruisez. Pas de ce, qu'il peut apprendre lui-même, ne lui faites pas de sermons, n'excitez pas en lui des désirs et des besoins avant qu'ils ne puissent être satisfaits! — Plus on peut reculer le développement intellectuel, mieux cela vaut. Il importe que l'esprit soit formé, afin que l'usage prématuré de ses facultés ne le fasse pas dépérir. Autant que possible, conduisez l'enfant jusqu'à sa douzième année, sans qu'il puisse distinguer sa main droite de sa main gauche. Ses yeux s'ouvriront d'autant plus vite à la raison, lorsque le temps sera venu! Laissez-le grandir sans préjugés, sans habitudes et sans connaissances! Autrement, on n'apprend pas à connaître la nature particulière à l'enfant. L'embryon du caractère demande du temps pour se développer: ce n'est que lorsqu'il s'est développé qu'on peut le traiter convenablement. Les tendances et les instincts demandent également du temps pour se former, et c'est produire la satiété que d'imposer à l'enfant quelque chose qu'il ne peut apprécier. En d'autres termes: l'éducation doit être négative, et non positive. «J'appelle éducation positive, dit Rousseau (dans la lettre à M. de Beaumont, la sublime défense de *l'Émile*), celle qui tend, à former l'esprit avant l'âge et à donner à l'enfant la connaissance des devoirs de l'homme. J'appelle éducation négative celle qui tend à perfectionner les organes, instruments de nos connaissances, avant de nous donner ces connaissances et qui prépare à la raison par l'exercice des sens. L'éducation négative n'est pas oisive, tant s'en faut; elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur; elle dispose l'enfant à tout ce qui peut le mener au vrai quand il est en état de l'entendre, et au bien quand il est en état de l'aimer.» Cette notion d'éducation négative exprime certes d'une façon frappante l'idée fondamentale proprement dite de Rousseau. La civilisation doit être l'épanouissement de la nature, et non une enveloppe, non une lourde forme imposée du dehors. La civilisation est seule bonne qui est la nature même à un degré de développement supérieur. Aussi recommande-t-il d'être prudent en «introduisant» la civilisation. Rousseau a une vue plus profonde du caractère particulier de la vie de l'esprit que les partisans de l'autorité, et même que les partisans des «lumières». Est bon pour lui cela seul qui a été développé d'une façon naturelle et produit par l'activité personnelle.

Le développement d'une civilisation naturelle permet seul de quitter la période calme et insouciance de l'instinct et de conserver néanmoins l'harmonie entre le besoin et la faculté, entre la pensée et le sentiment, entre l'extérieur et l'intérieur. Comme tant de mystiques, il a un sens délicat des conditions de la croissance intellectuelle. Le fait même de poser une notion comme celle de l'éducation négative trahit déjà ce sens; c'est là un caractère socratique. Cependant Rousseau se montre bien l'enfant de son siècle. Il n'a pas véritablement confiance dans l'usage involontaire des facultés, car il a recours à un sage éducateur et à tout un système d'intrigues et de conventions pour empêcher Émile de subir d'autres influences que celles qui sont prétendues convenir à son âge. La construction systématique est caractéristique de Rousseau dans tous les domaines. Son vif sentiment et son enthousiasme lui firent voir ce qu'aucun autre ne put voir: mais il eut cette inspiration grandiose et ce fut tout: quand on veut pousser la pensée dans le détail, on voit combien il est loin du monde réel; au lieu de prendre pour guide les points de détail des expériences réelles, il laisse libre jeu à sa faculté de construction. «Le gouverneur» assiste même dans la coulisse aux fiançailles et au mariage d'*Émile* et arrange tout – et il ne le fait pas toujours d'une façon négative et indirecte.

6.3- Activité 3 : la philosophie politique de Rousseau

La philosophie politique de Rousseau est l'aboutissement direct de la théorie politique du philosophe anglais Thomas Hobbes qui soutient que « l'Homme est un loup pour l'Homme » et que pour échapper à la crainte de la mort qui guettait les individus isolés dans l'« état de nature », avant la naissance de l'État, ceux-ci se résolurent à s'imposer des lois fondées sur le contrat social, afin de garantir la sécurité des personnes et des biens.

6.3.1- Le pacte social : il est la seule convention possible, source d'une autorité légitime ; il fait accéder à une conscience de « l'homme en général », que porte en lui chaque individu particulier et qui le rend désireux et capable de s'aliéner de son plein gré à un « tout », en estimant n'obéir librement qu'à lui-même. Pour lui, l'aliénation est au fondement même du contrat social : « Les clauses du contrat se réduisent toutes à une seule, l'aliénation totale avec tous ses droits à toute la communauté. Car chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous... L'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être. [...] Enfin chacun, se donnant à tous, ne se donne à personne » (Du contrat social). Dès lors, la problématique de l'aliénation est fixée : elle est entendue comme l'abandon de « soi » (de son être) à l'être social. Tel est le cœur du pacte ou contrat social, qui seul autorise, par l'engagement libre des volontés, la conciliation entre liberté individuelle et sécurité. En effet Rousseau estime que l'individu se trouve au fondement de la société et de l'État, lesquels naissent de l'accord volontaire entre des individus libres et égaux. Le problème majeur qui se pose alors aux penseurs des Lumières dont Rousseau est de trouver des règles établissant l'ordre social tout en respectant l'individu et sa liberté. Selon lui, l'autorité supérieure issue du contrat est chargée d'édicter l'ensemble des règles régissant la vie en société. Ces règles sont l'objet d'une discussion sur ce que doivent être les fins de l'ordre ainsi établi. L'ordre social ainsi établi est arbitraire c'est-à-dire qu'il ne repose pas sur une quelconque volonté divine, mais bien sur un accord entre des hommes libres. Le contrat permet non seulement de fonder laïquement l'ordre social, mais également de respecter la liberté individuelle : certes, l'individu cède ses droits au souverain, mais le souverain n'est autre que le peuple lui-même. Grâce au contrat social, les individus sont donc, tout à la fois, sujets et auteurs de la loi, édictée par tous et pour tous : chacun n'obéit qu'à lui-même, chacun est donc libre. La loi apparaît ainsi comme l'expression de la volonté générale, supérieure et différente de la simple agrégation des intérêts égoïstes.

6.3.2- La liberté : Rousseau conçoit également la liberté qui paraît contradictoire dans le nouvel ordre social. Convaincu que l'individu ne s'interroge pas tant sur sa liberté que sur celle des autres, car les libertés non régulées des autres peuvent toujours faire obstacle à la sienne. Il peut considérer qu'il est en concurrence avec autrui : il voit alors une source de désavantage dans le fait que les autres s'emparent librement de biens matériels ou de richesses spirituelles ; mais il peut estimer que la liberté d'autrui détruit la sienne, engendre sa dépendance, son aliénation, son assujettissement, conduit en fait à la limitation ou à la suppression de sa liberté. La liberté politique s'avère donc indispensable à l'épanouissement de l'individu tout en présentant une entrave à son bonheur, qui ne dépend pas seulement de lui mais aussi du groupe auquel il appartient. Analysant cette contradiction, Rousseau arrive à la conclusion que seul l'établissement de lois peut garantir la liberté de chacun : « Il n'y a point de liberté sans Lois, ni où quelqu'un est au-dessus des Lois. » Il convient donc d'instaurer des lois justes qui rendent possible la liberté de chaque contractant car, en l'absence de cette forme de régulation, il existe toujours un risque de révolte, de désordre et donc d'anéantissement de la liberté de tous. La légalité et l'égalité, garanties par un État juste, constituent donc les conditions de la liberté : les hommes doivent être égaux devant la loi pour qu'il y ait liberté ; il n'y a de liberté que s'il y a liberté de tous, par tous et pour tous. Cette conception de la liberté de Rousseau est sans nul doute l'une des sources du principe établi par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen : « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. » C'est dans le même esprit que la Révolution française des droits de l'homme et du citoyen a aboli les privilèges des monarchies et prôné la devise ternaire « Liberté, Égalité, Fraternité » adoptée par les députés de l'Assemblée nationale en 1789, et plus tard la Déclaration universelle des droits de l'homme a été adoptée en 1948.

6.3.3- La souveraineté : à la différence des conceptions antérieures, Rousseau estime que la souveraineté n'est plus associée à une transcendance, dès lors que la société politique est pensée comme résultant d'un accord volontaire et

libre entre ses membres. Cette conception est développée dans les théories du contrat social. Désincarnée, la souveraineté devient un lieu non appropriable, occupé seulement transitoirement par des titulaires. Dans le même mouvement, le pouvoir politique originaire, qui deviendra bientôt le pouvoir constituant, celui de forger pour soi sa propre constitution, sa Loi fondamentale, se trouve transféré du prince à la nation ou au peuple. Deux modalités d'exercice de la souveraineté sont alors concevables : elle peut être exercée directement par le peuple (souveraineté populaire), ou indirectement par les représentants élus de la nation (souveraineté nationale).

Conclusion

« ***Du contrat social*** » est l'une des œuvres philosophiques les plus marquantes du siècle des Lumières. La nature est le fondement et le principe auquel il ne cesse de se référer. L'influence des idées de Rousseau est très nette dans la doctrine politique révolutionnaire. Il est l'un de ceux qui ont inspiré en 1789 les rédacteurs de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Son œuvre perdure également tout au long du XIX^e siècle dans l'ensemble des sciences humaines. Rousseau est généralement considéré comme l'un des précurseurs du romantisme.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 7 : Sigmund Freud (1856 – 1939)

Discipline : Philosophie

1- **Domaine :** S.H.

2- **Durée :** 02 heures

3- **Compétence :** comprendre l'environnement humain.

4- **Composantes :** exercer son esprit critique.

5- **Manifestations :** s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.

6- **Contenus :** Histoire de la philosophie

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

7- **Sigmund Freud (1856 – 1939)**

7.1- Vie et œuvre de Freud

7.2- L'Inconscient : animalité ou humanité, la cure psychanalytique

7.3- L'apport de la psychanalyse à la psychologie : le rôle des conflits, le rôle de l'enfance dans la formation de la personnalité, l'importance de la sexualité.

7- **Ressources éducatives :**

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- **Stratégies d'animation**

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- **Déroulement des activités :**

- ✓ **pré évaluation :** dans quel contexte avez-vous entendu parler de Hobbes?
- ✓ **Activité 1 : vie et œuvre de Freud**

Consigne : décris la vie et l'œuvre de Freud.

Synthèse partielle

Freud, Sigmund (1856-1939), médecin autrichien, fondateur de la psychanalyse. Dès son premier ouvrage (*Etudes sur l'hystérie*), paru en 1895, Freud exprime l'idée que les troubles « névrotiques » (les peurs inexplicables, les obsessions, les phobies, etc.) sont liés à des **souvenirs refoulés** (oubliés) pouvant remonter à la petite enfance et à des désirs interdits. Il accorde une grande importance à l'ensemble des pensées qu'une personne a sans s'en rendre compte : c'est ce qu'il appelle **l'inconscient**.

✓ **Activité 2 : l'Inconscient**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°1 intitulé : « l'hypothèse de l'Inconscient est nécessaire et légitime » (Freud, *Métapsychologie*, p. 66, Idées, Gallimard).
- 2- définis dans tes propres termes les concepts suivants : psychisme, conscience, inconscient, actes manqués.

Synthèse partielle

L'hypothèse de l'inconscient est nécessaire pour expliquer les lacunes de la conscience. Elle est légitime, car elle donne sens à certains actes conscients incohérents et incompréhensibles (comme les actes manqués). Elle est prouvée par la pratique. Le conscient ne forme d'ailleurs qu'une faible partie du psychisme (la vie mentale). Bref, l'hypothèse de l'inconscient apporte sens et cohérence au domaine psychique.

✓ **Activité 3 : l'apport de la psychanalyse à la psychologie.**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°10 intitulé : « la conscience morale, perception interne de la répudiation de certains désirs » (Freud, *Totem et Tabou*, p. 97, Payot).
- 2- dégage la source de « la conscience morale et le sentiment de la faute ».

Synthèse partielle

Freud ne s'est pas borné à créer une thérapeutique applicable aux névroses individuelles. Il a aussi dégagé un certain nombre de domaines d'application possible de la psychanalyse et élucidé le sens de diverses productions collectives.

Ainsi, a-t-il examiné la conscience sociale humaine à la lumière du surmoi. Dans cette perspective, la sévérité de la conscience morale s'identifie à la durée du surmoi et s'explique par la puissance de la culpabilité et de la faute en l'âme humaine.

Mais ce ne sont pas seulement les valeurs de l'éthique que déchiffre Freud, il décrypte aussi le sens de la religion, dérivée des désirs humains et de l'enfance et considère la croyance en Dieu comme le fruit d'un complexe paternel.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Peut-on admettre un psychisme inconscient ?
- Les petites erreurs ordinaires sans cause psychologique ont-elles un sens ?
- Peut-on définir le sens d'un acte psychique ?
- Qu'apporte la psychanalyse à la connaissance de l'homme ?
- D'où dérive la conscience morale ?
- D'où proviennent la conscience morale et le sentiment de la faute ?
- Quelle est l'importance de la sexualité dans la personnalité ?

12- Appui : remédiation (exos similaires) ; enrichissement (exos niveau sup.).

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 7: Sigmund Freud (1856 – 1939)

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

7- Sigmund Freud (1856 – 1939)

7.1- Activité 1 : vie et œuvre de Freud

Né en 1856, en Moravie, Freud vint à Vienne en 1860, avec sa famille, qui s'installa dans un quartier juif de Léopoldstadt. Après avoir fait des études de médecine à l'université de Vienne, Freud obtient, en 1885, une bourse d'étude et se rend à Paris pour un stage dans le service de Jean Martin Charcot (1825 – 1893), spécialiste des maladies nerveuses. Ce séjour ainsi que sa rencontre avec H. Bernheim à Nancy marquent un tournant décisif dans son invention de la psychanalyse. De retour à Vienne en 1886, il se marie, il aura cinq enfants (sa fille cadette, Anna se spécialisera plus tard dans la psychanalyse des enfants). Il travaille alors avec le psychiatre Joseph Breuer et rencontre en 1887 un médecin autrichien, W. Fliess avec qui il aura de nombreux échanges.

En 1908, le premier congrès international de psychanalyse se tient à Salzbourg. En 1933, les nazis brûlent les livres de Freud et, en 1938, ils le conduisent à cause de ses origines juives à s'exiler à Londres où il mourra d'un cancer de la mâchoire le 23 septembre 1939.

Ses principaux écrits sont : « *L'interprétation des rêves* » (1900), « *Cinq leçons sur la psychanalyse* » (1909), « *Introduction à la psychanalyse* » (1917)...

7.2- Activité 2 : l'Inconscient

7.2.1- Définition de l'Inconscient

Pour Freud, le psychisme de l'homme comporte deux domaines essentiels :

- * **La conscience** qui désigne d'une manière générale la faculté propre uniquement à l'homme lui permettant de refléter et d'agir sur le monde extérieur et sur soi.

- * **L'inconscient** qui désigne tout ce qui échappe à la conscience : lapsus, actes manqués, oubli, rêve. Selon Freud, pour comprendre le psychisme humain il faut accorder moins d'importance à la conscience et voir dans l'inconscient l'essence de toute vie psychique. Pour lui « ce n'est qu'au prix d'une prétention intenable que l'on peut exiger que tout ce qui se produit dans le domaine psychique doive aussi être connu de la conscience ».

7.2.2- Le rêve

Le rêve, d'une façon générale, exprime d'abord le désir de continuer à dormir ; il est donc « le gardien du sommeil ». Pour Freud, « le rêve est la voie royale qui mène à l'inconscient ». Le rêve, sur un plan psychanalytique, n'a rien avoir avec l'explication religieuse ou divinatoire. Freud trouve que le rêve a un sens qu'on peut expliquer par son contenu manifeste ; c'est dire que le rêve de l'adulte est une réalisation déguisée de désirs pendant le sommeil. Le contenu manifeste du rêve adulte n'est que le contenu latent, altéré par le « moi ». Le contenu latent est l'ensemble des idées oniriques latentes.

Le psychanalyste déchiffre le contenu du rêve à partir des symboles. Ex : Arbre → la puissance ; le soleil → source de vie...

7.2.3- La cure psychanalytique

La cure psychanalytique utilise principalement l'analyse des rêves, car les représentations inconscientes y sont davantage lisibles, ainsi que la technique de l'« association libre » : un mot entendu doit nous en faire prononcer d'autres qui viennent spontanément à l'esprit. Les psychanalystes estiment qu'il n'y a justement rien de libre dans le fait qu'un mot entendu fasse penser à tel autre, ou qu'il laisse le patient sans réaction. Cela traduit des complexes inconscients qui nous échappent.

Par cette méthode, Joseph Breuer et Freud eurent à soigner une jeune fille hystérique : Bertha (21 ans), cas devenu classique et publié sous le nom cas d'Anna O.

7.3- Activité 3 : l'apport de la psychanalyse à la psychologie

7.3.1- Structure et fonctionnement de la personnalité : le rôle des conflits, le rôle de l'enfance dans la formation de la personnalité

Freud propose de comprendre l'unité du sujet comme l'unité de trois termes ou instances : le moi, le ça, le surmoi.

- * **Le « Moi » (conscient)** : le moi n'englobe pas la totalité du psychisme, ni n'en constitue l'instance dominante. Il répond à une fonction spécifique : celle d'adaptation aux exigences de la réalité extérieure. C'est pourquoi il répond au

principe de réalité. Il contrôle pour cela les mouvements volontaires et les perceptions sensorielles. Mais il doit aussi assurer la cohésion entre le ça et l'extérieur.

* **Le « ça » (inconscient) :** le ça est le pôle pulsionnel de l'individu, répondant au seul principe de plaisir sans aucune considération pour les exigences de la réalité, et encore moins morales. Freud l'appelle « ça », car tout ce qui s'y déroule est totalement inconnu du moi conscient, et ne constitue pas en tant que tel ce qui détermine une personnalité individuelle. Néanmoins, toute l'énergie de notre vie psychique émane de ce fond permanent.

* **Le « Surmoi » (inconscient) :** le surmoi est l'instance dépositaire de la conscience morale. Il s'est formé par l'intériorisation des interdits parentaux, lors notamment de la phase œdipienne. Il agit de façon autonome et inconsciente comme un juge sévère à l'égard du moi, en le poussant à refréner ce qui, dans le ça, va à l'encontre de l'image parentale. Un surmoi excessivement sévère est, par exemple, une des causes de l'hystérie. Dans ce cas, l'inhibition des pulsions est intérieure et ne se fait pas vraiment au nom du principe de réalité.

7.3.2- L'importance de la sexualité

Ce qui fait l'objet d'un refoulement est essentiellement la pulsion sexuelle, appelée par Freud « **libido** ». Il ne s'agit pas du désir de l'acte sexuel en lui – même, mais de l'énergie pulsionnelle principale ayant pour but le plaisir. Le plaisir peut prendre plusieurs formes, s'appliquer à plusieurs « objets », autrement dit la libido est plastique et malléable, mais son principe reste le plaisir d'ordre sexuel. Freud établit en fait un lien nécessaire et structurel entre plaisir et sexualité, d'où l'extension très grande du sens de ce dernier terme.

En effet, selon Freud, même avant la maturation pubertaire rendant les individus propres à la reproduction, une vie sexuelle se manifeste en eux. Et cette sexualité peut troubler le psychisme ; car les tendances refoulées qui constituent l'inconscient sont de nature sexuelle. Freud estime que tout plaisir d'ordre sexuel se satisfait d'abord en se greffant sur des fonctions corporelles élémentaires. L'amour de soi, de l'autre, l'attachement aux objets concrets et aux idées abstraites sont sexuels. Pour Freud, la sexualité se manifeste dès la première enfance à travers les phases suivantes :

* **Phase orale ou buccale :** l'enfant est encore complètement dépendant de sa mère en ce qui concerne le plaisir oral qu'il éprouve. Sa psychologie est dominée par le besoin d'avaler la nourriture. Lorsque ce besoin est frustré (priver quelqu'un de...), il devient agressif et exigeant : la frustration, son contraire est la gratification...

* **Phase anale ou sadique :** l'enfant se complaît dans les fonctions d'excrétion et éprouve un plaisir sadique à déchirer et à détruire tout ce qui lui tombe sous la main. Sa psychologie est dominée par l'agressivité, l'envie, l'obstination, la possession, il a le dégoût de la propreté.

* **Phase phallique :** elle se caractérise par une curiosité sexuelle, l'ambition, la jalousie et par – dessus tout le complexe d'Œdipe. Elle intervient quand le plaisir sexuel prend pour objet les organes sexuels eux – mêmes, dans la masturbation.

Toutes ces étapes s'appliquent de façon narcissique sur le corps de l'enfant lui – même. Chaque passage à une étape nouvelle suppose un renoncement à une source de plaisir déjà fortement ancrée. Cela ne va pas sans mal, ni sans séquelle.

D'autre part, le complexe d'Œdipe correspond à un moment crucial de l'évolution de la libido, entre trois et cinq ans, qui va structurer en partie, selon les psychanalystes, la personnalité et l'orientation sexuelle. Freud s'est servi de la mythologie grecque pour le dénommer : complexe d'Œdipe. Le schéma le plus simple est le suivant : le parent de sexe opposé se trouve investi de l'énergie libidinale de l'enfant, pour qui la différence sexuelle entre les êtres est désormais comprise. Pour le garçon, le père est à la fois un modèle, une protection, mais aussi un rival qu'il faut éliminer. C'est en renonçant au désir incestueux que le complexe se dénoue. Les choses sont en réalité encore plus compliquées du fait de l'ambivalence sexuelle présente à ce moment : le garçon veut aussi séduire le père.

Conclusion

Il faut noter que la psychanalyse en tant que telle, n'est pas une philosophie car elle n'a rien d'une théorie proposée systématiquement à la discussion philosophique. Elle est plutôt une pratique destinée à explorer l'inconscient pour guérir ses états morbides et pathologiques. Son intérêt philosophique se voit tout de suite quand elle use de la méthode phénoménologique pour aborder les faits psychiques sous l'angle de leur signification et non de leur cause. On peut dire que par cette méthode philosophique, Freud est arrivé à prouver qu'il y a en fait un sens dans l'insensé et dans l'absurde, une finalité cachée dans la déraison elle – même et dont la signification échappe à ceux – là mêmes qui éprouvent ces phénomènes.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Séquence 8 : Marcien Towa (né en 1931)

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.

6- **Contenus : Histoire de la philosophie**

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

8- Marcien Towa (né 1931)

8.1- Vie et œuvre de Marcien Towa.

8.2- La vision du développement de l'Afrique actuelle de Marcien Towa.

7- **Ressources éducatives :**

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- **Stratégies d'animation**

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- **Déroulement des activités :**

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de Marcien Towa ?

- ✓ **Activité 1 : vie et œuvre de Towa**

Consigne : décris la vie et l'œuvre de Towa.

Synthèse partielle

Towa est né en 1931 à Endana, dans le département de la Lékoué, au Cameroun. Après ses études secondaires au Cameroun, il part en occident et soutient, à la Sorbonne, sa thèse de doctorat d'Etat de philosophie intitulée « *Identité et Transcendance* ». Auteur de *l'Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, il est l'une des principales figures de la philosophie africaine.

- ✓ **Activité 2 : la vision du développement de l'Afrique actuelle de Towa**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°66 intitulé : « la tâche du philosophe africain dans le monde actuel » (M. Towa, *l'Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*, p.41. Ed. Clé, Yaoundé).
- 2- décris le rôle du philosophe africain dans le développement de l'Afrique actuelle.
- 3- dis à quoi l'auteur attribue l'assujettissement présent de l'Afrique.

Synthèse partielle

Towa est préoccupé par les problèmes que pose la révolution africaine. Il s'interroge sur le rôle de la philosophie pour hâter la prise de conscience des peuples noirs et accélérer le processus révolutionnaire dans les pays africains. Il souligne trois obstacles majeurs au développement de l'Afrique à savoir : le divorce entre la bourgeoisie bureaucratique actuelle et les masses paysannes et ouvrières, la religion et la négritude senegambienne.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Quel est le rôle du philosophe africain d'aujourd'hui ? ou Quelles sont les tâches actuelles du philosophe africain ?
- A quoi Towa attribue-t-il l'assujettissement présent de l'Afrique ?
- Les tâches assignées par Towa au philosophe vous semblent-elles différentes de celles de l'homme politique ?
- Peut-on favoriser le progrès des sociétés africaines en conservant leurs valeurs traditionnelles ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 1

Domaine : S.H.

Séquence 8: Marcien TOWA (né en 1931)

Discipline : Philosophie

Histoire de la philosophie

II / Quelques grandes figures de l'histoire de la pensée

8- Sigmund Freud (né en 1931)

8.1- Activité 1 : vie et œuvre de TOWA

Towa est né en 1931 à Endama, dans le département de la Lékié, au Cameroun. Il entre au Pré-Séminaire d'Efok en 1946, en 7^e. Après des études secondaires au Pré-Séminaire de Mva'ga (6^e), au Petit Séminaire d'Akono (5^e – 1^{re}) et au Grand Séminaire d'Otélé (terminale), il est reçu au baccalauréat en 1955 (série philosophie). En février 1957, il part pour la France. Il entre en 4^e année de l'école Normale d'Instituteurs de Caen au milieu du 2^e trimestre et obtient néanmoins, à la fin de cette année, le Certificat de Fin d'Etudes Normales. En avril 1957, il s'inscrit à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Caen où il obtient la licence de philosophie en juin 1959. Le 2 juin 1960, il est titulaire du D.E.S. de philosophie avec un mémoire sur Hegel et Bergson. Après une année de stage pédagogique et d'enseignement dans plusieurs lycées parisiens (Louis-le-Grand, Molière, etc.), il rentre au Cameroun le 9 septembre 1962. Nommé professeur à l'Ecole Normale Supérieure de Yaoundé, il y enseigne la pédagogie, l'histoire de la pédagogie et la philosophie. En novembre 1963, il repart en Europe avec une bourse UNESCO pour un stage pédagogique de deux ans. Il profite de ce second séjour en Europe pour acquérir une solide formation en Pédagogie et Psychologie d'abord à la Sorbonne, puis en Grande-Bretagne, à l'Institut Rousseau de Genève (où il suit des cours et participe aux séminaires de Piaget), et en URSS (Moscou, Leningrad, Bakou). En janvier 1966, de retour au Cameroun, il reprend des enseignements à l'Ecole Normale Supérieure : pédagogie générale, histoire de la pédagogie, philosophie, littérature négro-africaine. Le 21 octobre 1966, il est nommé Directeur des Etudes et Directeur-Adjoint de cette Institution. En octobre 1968, il est nommé à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Yaoundé (Département de philosophie). Le 4 février 1969, il soutient, à la Sorbonne, sa thèse pour le doctorat de recherche sur la négritude. Devenu chargé d'enseignement, il poursuit ses recherches en vue du doctorat d'Etat de philosophie. En juillet 1977, il soutient, toujours à la Sorbonne, cette thèse de doctorat qui s'intitule : *Identité et Transcendance*. Marcien Towa a été nommé chef du Département de philosophie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Yaoundé.

8.1- Activité 2 : la vision du développement de l'Afrique actuelle de Marcien Towa

La pensée africaine a toujours fait l'objet d'un débat, souvent acharné, dans la culture européenne, et cela depuis l'antiquité grecque.

Après avoir été nié dans sa réalité (le nègre n'a pas d'âme), puis dévalorisée (le primitif a une pensée « prélogique », confuse, incapable d'abstraction, etc.), la pensée africaine s'est imposée à la conscience universelle par ses multiples manifestations (arts, musiques, poésies...) tout au long du vingtième siècle. C'est donc logiquement qu'au cœur de ce débat a surgi la question de la philosophie.

D'abord, le débat spécifique s'est posé entre chercheurs européens qui cherchaient à savoir si les africains ont une âme capable de faire la philosophie. Le nègre est – il doué de pensée ? A – t – il de raison ? Ce débat opposait le primitivisme et l'antiprimitivisme.

Lucien Levy – Bruhl, dans son œuvre « fonctions mentales dans les sociétés inférieures » (1910), dit que les africains ont une mentalité prélogique. Egalement, Raoul Allier, dans son ouvrage « le non civilisé et nous, différence irréductible ou identité foncière » (1927), affirme que le nègre est incapable de faire une pensée cohérente.

Le nègre est confus, absurde, incapable de mener un raisonnement abstrait. Cette conception est celle des primitivistes.

Léo Frobenius, dans son ouvrage « De l'essence de la civilisation », répond les primitivistes. Selon lui, le nègre est civilisé jusqu'à la moelle des os ; les primitivistes font une confusion entre l'individuel et le social, entre ce qui est typique et ce qui est organique, spécial. Maurice Delafosse, dans « les noirs de l'Afrique », ajoute que les primitivistes n'ont pas pu distinguer l'ignorance de l'inintelligent. Pour lui, le nègre est intelligent mais ignorant, car il n'a pas eu le contact, à un moment donné, avec d'autres peuples qui étaient en avance sur lui.

Auparavant, Hegel soutenait que l'Esprit (l'Idée Absolue) ne s'est jamais manifesté en Afrique. Pour lui, le nègre est incapable de rationalité par conséquent de philosopher. C'est pourquoi, il écrit : « le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance... ».

A tout cela, il faut ajouter la conception de Heidegger qui affirmait, lors d'une conférence sur ce que c'est que la philosophie ; que « la philosophie est grecque et occidentale ; tout l'occident est en soi philosophique ».

Enfin, le débat a fini par devenir objet de dispute entre penseurs africains, tous réclamant à grand cri la dignité de gardiens du temple des valeurs africaines, à la suite de la question de Marcien Towa : Existe – t – il une philosophie africaine ? Au début des années 1980, Cheik Anta Diop reprend la même question dans « **civilisation ou barbarie** ». La question de Towa s'adressait au missionnaire belge, le Révérend Père Placide Tempels qui avait publié un ouvrage, en 1945, intitulé « **la philosophie bantoue** ». Ouvrage, dans lequel, Tempels marche sur les traces des antiprimitivistes.

Ainsi, les penseurs africains se divisent en plusieurs camps : Ethnophilosophie, critique de l'ethnophilosophie et le courant systématique.

La critique de l'ethnophilosophie a été essentiellement l'œuvre de Marcien Towa et du béninois Paulin Hountondji. Ils rejettent l'ethnophilosophie de Tempels et ses partisans qui n'est qu'une vision collective du monde. En effet, pour Towa et Hountondji, les croyances, mythes, proverbes ne sauraient tenir bien de philosophie ; celle-ci étant essentiellement critique.

Pour Towa, la philosophie dont l'Afrique a besoin ne saurait se réduire à une culture ancestrale. « Déterrer une philosophie dite ancestrale, ce n'est pas encore philosopher ; la philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. »

Du côté de la critique de l'ethnophilosophie, Towa, dans son livre « **l'idée d'une philosophie négro-africaine** », affirme qu'il y a « des cultures antiphilosophiques », mais il n'y a pas de « cultures aphilosophiques ».

L'opinion de Towa est que les cultures à traditions prophétiques dominantes (par ex : les cultures sémitiques et les cultures tribales) sont généralement antiphilosophiques ; la religion empêche l'éclosion de la philosophie, car la pensée libre qui favorise la naissance de la philosophie est étouffée par la religion.

En revanche, toute culture contient en son sein (y compris les cultures antiphilosophiques) des éléments (idées, croyances etc. qu'on peut appeler « philosophèmes ») qui peuvent être des matériaux pour une réflexion philosophique.

Il n'y a pas de culture aphilosophique, signifie que la philosophie n'est pas forcément un élément de toute culture, mais que des membres de toute société peuvent trouver dans leur culture des éléments sur la base desquels ils pourront philosopher.

Cependant, le débat sur la philosophie africaine a révélé des problèmes de développement autrement importants : l'état des connaissances sur le passé africain ; le niveau de développement actuel des Etats africains ; le pouvoir politique ; le rôle des religions aujourd'hui en Afrique ; les conditions d'un essor scientifique et technologique de l'Afrique... Bref, l'avenir même des peuples africains.

Nous savons bien que dans la recherche du bien-être social, du développement, les philosophes ont occupé une place indiscutable. Ex : Descartes, les philosophes des « Lumières », Marx...

Dans le contexte africain, nous avons Kwamé N'krumah, Frantz Fanon, Cheikh Anta Diop, Marcien Towa...

Marcien Towa est préoccupé par les problèmes que pose la révolution africaine. Il s'interroge sur le rôle de la philosophie pour hâter la prise de conscience des peuples noirs et accélérer le processus révolutionnaire dans les pays africains. Il commence par combattre les conceptions statiques de ceux pour qui l'âme noire est intemporelle, constituée « ne varietur » et achevée une fois pour toutes. Puis s'appuyant sur une définition de la philosophie considérée comme la « seule discipline qui a le courage et la force de soumettre ouvertement l'Absolu à la discussion », il dégage les conditions d'un débat susceptible à la fois de favoriser l'essor d'une authentique philosophie négro-africaine et d'amener au jour une idéologie révolutionnaire pour la rédemption des sociétés africaines.

La position philosophiquement surprenante et insolite de ceux qui, pour souligner le caractère spécifique de la philosophie négro-africaine, prétendent qu'elle diffère radicalement de celle de l'Europe, l'amène à mettre les intellectuels africains en garde contre le culte de la différence. Après avoir dégagé les caractéristiques de la réflexion philosophique, essentiellement liée à une critique sans complaisance des idées reçues, Marcien Towa précise la tâche actuelle du philosophe africain. Ce dernier devra discerner soigneusement, parmi les forces de la tradition et les forces du progrès, celles qui permettent à l'Afrique d'aujourd'hui d'assumer son passé, de le valoriser et d'en être fière, sans tomber dans le piège de ceux qui s'acharnent à l'écraser ou à la maintenir dans l'assujettissement. Il s'agit, pour le continent africain, de sortir victorieux de l'affrontement qui l'oppose à ceux qui veulent continuer à le dominer. Pour Marcien Towa, la condition du succès réside dans l'assimilation du secret de la puissance matérielle des occidentaux, soutenue par une idéologie moderne dynamique. Parmi les obstacles qui empêchent l'avènement de la révolution en Afrique, Marcien Towa signale le divorce entre la bourgeoisie bureaucratique actuellement au pouvoir et les masses paysannes et ouvrières. Il faudrait, en conséquence, rétablir et consolider les rapports entre l'avant-garde révolutionnaire et la masse, par un dialogue authentique et un échange permanent d'expériences. Les deux autres obstacles contre lesquels se dresse Marcien Towa dans son désir de favoriser l'essor d'une pensée philosophique africaine orientée vers le radicalisme caractéristique de tous les mouvements créateurs, proviennent de la religion et de la négritude senhorienne. D'une part, en effet, la religion, qui se veut l'autorité absolue, met l'accent sur les limites de l'esprit humain, incapable de découvrir les vérités essentielles sans l'aide d'une révélation surnaturelle ; aussi est-elle en conflit avec la philosophie qui ne cesse d'exalter la raison, en reconnaissant, avec Hegel, que l'homme qui « se

comporte raisonnablement est sans bornes, infini ». D'autre-part, la négritude senghorienne, considérée comme « l'idéologie quasiment officielle du néo-colonialisme », constitue une prison où l'on enferme les peuples d'Afrique pour les empêcher d'affirmer leur liberté et de manifester leur créativité par une praxis radicale qui serait le fruit de leur imagination, de leur audace et de leur courage.

Enfin, parallèlement à l'examen des conditions nécessaires pour engager résolument la lutte de libération des peuples noirs, Marcien Towa s'interroge à la fois sur l'identité humaine générique liée à la multiplicité des cultures et sur le conflit des traditionalismes. La solution de ce conflit se trouverait dans le dépassement de tout traditionalisme par l'affirmation de l'homme comme créateur de toutes les traditions et la neutralisation des traditions grâce à une prise de conscience et à la mise en valeur des exigences de l'homme d'aujourd'hui.

Conclusion

Pour Towa, la libération du continent passe par le développement de la science et de la technique ; la construction d'une philosophie basée sur la méthode et le débat. La philosophie s'oppose à la religion et la sagesse populaire.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 1 : Nature et Culture

Discipline : Philosophie

1- **Domaine** : S.H.

2- **Durée** : 02 heures

3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.

4- **Composantes** : exercer son esprit critique.

5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.

6- **Contenus : Etude thématique**

I / L'homme et le monde

1- Nature et Culture

1.1- Définition des concepts

1.2- Le problème de la nature humaine

1.3- La maîtrise de la nature

7- **Ressources éducatives :**

✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;

✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;

✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- **Stratégies d'animation**

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- **Déroulement des activités :**

✓ **pré évaluation** : quelle est l'essence de l'homme ?

✓ **Activité 1 : définition des concepts**

Consigne : définis les mots et expressions suivants : Nature, Nature d'une chose et Culture

Synthèse partielle

La nature se définit en premier comme l'ensemble de tous les éléments qui composent l'univers ce qui n'est pas modifié par l'intervention de l'homme. En second lieu, elle est le monde physique en dehors de l'homme et de ses réalisations.

La nature d'une chose c'est l'ensemble des caractères qui définissent chaque chose ou chaque être. Autrement dit, l'instinct, ce qui est inné par opposition à ce qui est acquis.

Le mot culture vient du latin *cultura* qui veut culture, agriculture, dérivé du verbe *colere* qui signifie habiter, cultiver.

En [philosophie](#), le mot **culture** désigne ce qui est différent de la [nature](#), c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné.

La culture a longtemps été considérée comme un trait caractéristique de l'[humanité](#), qui la distinguait des animaux. Par contre, des travaux récents en [éthologie](#) et en [primatologie](#) ont montré l'existence de [cultures animales](#).

✓ **Activité 2 : le problème de la nature humaine**

Consignes : décris dans tes propres termes la nature de l'homme.

Synthèse partielle

Parler de nature humaine, c'est parler d'une essence universelle de l'homme, c'est dire qu'il existe un certain nombre de caractéristiques propres à l'homme, c'est-à-dire donc communes à tous les hommes sans restriction. C'est dire qu'il existe une définition de l'homme telle qu'elle s'appliquerait à tous et à chacun d'entre eux sans reste. Or, lorsqu'on observe les hommes, ce qu'on voit, ce n'est pas l'identité, ce qu'ils ont de commun, mais des différences, une diversité qui semble ruiner l'idée même d'une nature humaine. Ce qui saute aux yeux, ce sont les différences, non pas l'identité. Le problème est donc le suivant : d'un côté on parle de nature humaine, d'essence de l'homme et il semble que cette idée d'une définition de ce qu'est l'homme soit légitime parce que rien qui existe ne semble pouvoir ne pas.

✓ **Activité 3 : la maîtrise de la nature**

Consignes :

1- lis attentivement le texte N°22 intitulé : « Nous rendre maître et possesseurs de la nature » (Descartes, *Discours de la méthode*, in *Œuvres de Descartes*, tome I, F.G. Levrault (également, *Discours*, p.127, Vrin) et dis comment Descartes explique la maîtrise de la nature.

2- expose comment les premiers philosophes grecs expliquèrent la nature.

Synthèse partielle

Pour Descartes, à la différence de la philosophie spéculative, la physique doit être pratique. Son objectif moral est améliorer les conditions de vie des hommes. La connaissance de la physique doit nous permettre de maîtriser et posséder la nature, afin de protéger, d'abord, la santé de l'homme.

Nous voyons que Descartes explique autrement la nature que les premiers philosophes grecs. Ces derniers réfutant les conceptions mythologiques et en voulant dompter la nature, cherchèrent les causes fondamentales des phénomènes naturels. C'est le philosophe Thalès, au VI^e siècle av. J.-C., qui émet l'hypothèse que la Terre est un disque plat flottant sur l'Eau.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Peut-on maîtriser la nature ?
- La culture humaine sépare-t-elle l'homme de la nature ?
- Peut-on distinguer chez l'homme, ce qui est naturel de ce qui est culturel ?
- La morale est-elle contraire à la nature humaine ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Domaine : S.H.

Séquence 01: Nature et Culture

Discipline : Philosophie

Etude thématique

I / L'homme et le monde

1- Nature et Culture

1.1- Activité 1 : définition des concepts

Certains penseurs développent une certaine dichotomie entre la nature et la culture. La nature serait ce qui ne relève pas de la culture, ce qui ne relève pas des traits distinctifs de l'espèce humaine, et des savoirs et savoir-faire humains.

Ce mot « nature » vient du latin *natura* signifiant "ce qui existe depuis la naissance" ; il évoque donc à ce qui est dans son état *natif*, c'est-à-dire qui n'a pas été modifié depuis sa naissance. Le mot *naturel* qualifie effectivement parfois un objet ou une substance qui n'a pas été transformé, mélangé ou altéré par un artifice quelconque ; ou encore ce qui relève du biologique, ce qui est inné.

Donc, la **nature** est un mot polysémique, qui a plusieurs sens fondamentaux :

- la composition et la matière d'une chose (ce qu'elle est, son essence) ;
- l'origine et le devenir d'une chose dans sa spontanéité et sa léthargie temporelle (libre d'une fin, la nature humaine) ;
- l'ensemble des systèmes et des phénomènes naturels et humains sont aussi reconnus comme des composés de la nature.

L'étymologie du mot **culture**, du mot latin *colere* (« habiter », « cultiver », ou « honorer ») suggère que la culture se réfère, en général, à l'activité humaine. Ce mot prend des significations notablement différentes, voire contradictoires, selon ses utilisations.

Le terme (latin *cultura*) définit l'action de cultiver la terre au sens premier puis celle de cultiver l'esprit, l'âme au sens figuré (Dictionnaire Gaffiot). Cicéron fut le premier à appliquer le mot *cultura* à l'être humain : *Un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'humain sans enseignement.* (Tusculanes, II, 13).

En sociologie, la culture est définie de façon plus étroite comme "ce qui est commun à un groupe d'individus" et comme "ce qui le soude". Ainsi, pour une institution internationale comme l'UNESCO : « Dans son sens le plus large, la culture peut aujourd'hui être considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts, les lettres et les sciences, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances. » Ce "réservoir commun" évolue dans le temps par et dans les formes des échanges. Il se constitue en manières distinctes d'être, de penser, d'agir et de communiquer.

En philosophie, le mot **culture** désigne ce qui est différent de la nature, c'est-à-dire ce qui est de l'ordre de l'acquis et non de l'inné. La culture a longtemps été considérée comme un trait caractéristique de l'humanité, qui la distinguait des animaux. Par contre, des travaux récents en éthologie et en primatologie ont montré l'existence de cultures animales.

1.2- Activité 2 : le problème de la nature humaine

Peut-on parler de nature humaine?
Parler de nature humaine, c'est parler d'une essence universelle de l'homme, c'est dire qu'il existe un certain nombre de caractéristiques propres à l'homme, c'est-à-dire donc communes à tous les hommes sans

restriction. C'est dire qu'il existe une définition de l'homme telle qu'elle s'appliquerait à tous et à chacun d'entre eux sans reste. Or, lorsqu'on observe les hommes, ce qu'on voit, ce n'est pas l'identité, ce qu'ils ont de commun, mais des différences, une diversité qui semble ruiner l'idée même d'une nature humaine. Ce qui saute aux yeux, ce sont les différences, non pas l'identité.

Les existentialistes ont en commun cette idée que l'existence précède l'essence. Autrement dit, il n'y a pas de nature humaine. L'existentialisme athée sartrien déclare que si Dieu n'existe pas, il y a au moins un être chez qui l'existence précède l'essence, un être qui existe avant de pouvoir être défini par aucun concept et que cet être c'est l'homme ou, comme dit Heidegger, la réalité humaine. Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. L'homme, tel que le conçoit l'existentialiste, s'il n'est pas définissable, c'est qu'il n'est d'abord rien. Il ne sera qu'ensuite, et il sera tel qu'il se sera fait. Ainsi, il n'y a pas de nature humaine, puisqu'il n'y a pas de Dieu pour la concevoir. L'homme est seulement, non seulement tel qu'il se conçoit, mais tel qu'il se veut, et comme il conçoit après l'existence, comme il se veut après cet élan vers l'existence ; l'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait. Tel est le premier principe de l'existentialisme. C'est aussi ce qu'on appelle la subjectivité, et que l'on nous reproche sous ce nom même. Mais que voulons-nous dire par là, sinon que l'homme a une plus grande dignité que la pierre ou que la table ? Car nous voulons dire que l'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir.

L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être. Non pas ce qu'il voudra être. Car ce que nous entendons ordinairement par vouloir, c'est une décision consciente, et qui est pour la plus part d'entre nous postérieur à ce qu'il s'est fait lui-même. Je peux vouloir adhérer à un parti, écrire un livre, me marier, tout cela n'est qu'une manifestation d'un choix plus original, plus spontané que ce qu'on appelle volonté. Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est.

1.3- Activité 3 : la maîtrise de la nature

La philosophie dès sa naissance en Grèce antique a voulu se démarquer de l'explication du monde basée sur les forces surnaturelles en se focalisant sur une spéculation sur la nature du monde physique. Autrement dit, la recherche de l'origine de l'univers : l'archè.

Cette doctrine philosophique appelée naturalisme affirme que la nature est la seule réalité existante qui ne peut être élucidée que par l'approche scientifique. Réfutant l'existence du surnaturel et rejetant la métaphysique en tant qu'étude de la substance, le naturalisme considère que les relations de cause à effet, telles qu'elles apparaissent en physique et en chimie, suffisent à rendre compte de tous les phénomènes. Les conceptions téléologiques, selon lesquelles un plan et des principes métaphysiques président à la nature, sont systématiquement écartées, sans pour autant être jugées invalides. La négation naturaliste de toute cause et de toute fin transcendante ou surnaturelle de l'humanité peut impliquer, sur le plan de l'éthique, la recherche du plaisir (hédonisme), la nécessité de soumettre la conduite morale aux lois de la nature (stoïcisme), ou l'affirmation de l'absence de valeurs absolues (Hume) et le principe d'utilité comme unique critère moral (utilitarisme).

Descartes a donné la plus belle illustration avec sa fameuse phrase « nous rendre maîtres et possesseurs de la nature ». Pour lui, la connaissance de la physique doit nous permettre de maîtriser et posséder la nature.

Le naturalisme est fondé sur l'empirisme, qui considère que toute connaissance provient de l'expérience et il se prolonge dans le positivisme européen, doctrine qui nie la validité de toute spéculation métaphysique. Il culmina à la fin du XIX^e et au XX^e siècle, dans les œuvres des philosophes américains George Santayana, John Dewey et leurs disciples.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 2 : Langage et Communication

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Etude thématique**

I / L'homme et le monde

2- Langage et Communication

- 2.1- Définition des concepts
- 2.2- Les éléments de la communication
- 2.3- Les fonctions de la communication
 - Information
 - Publicité
 - Propagande
- 2.4- Langage et manipulation

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : peut-on tout dire ?

- ✓ **Activité 1 : définition des concepts**

Consigne : définis dans tes propres termes le langage et la communication

Synthèse partielle

Le langage se définit comme tout système de communication qui signifie être en relation avec quelqu'un. La communication, tout acte constant à transmettre une information d'un point A à un point B, apparaît comme la fonction essentielle du langage.

- ✓ **Activité 2 : les éléments de la communication**

Consignes : cite six (06) éléments et cinq (05) moyens de communication.

Synthèse partielle

Les éléments de la communication sont différents des moyens de communication. Nous pouvons retenir six éléments de la communication : l'issu, le message, le canal, le code, le Récepteur et référent.

Aujourd'hui, les moyens de communication sont énormes. Nous pouvons les classer en deux grandes catégories à savoir les moyens de communication classiques ou traditionnels et les moyens de communication modernes. Parmi lesquels, nous pouvons citer : le tam-tam, le xylophone, les chansons, le griot, la radio, le téléphone, l'internet...

- ✓ **Activité 3 : les fonctions de la communication**

Consignes : dégage et décris une fonction de la communication

Synthèse partielle

Les fonctions de la communication sont essentiellement au nombre de trois à savoir l'information, la publicité et la propagande. Cette dernière est inhérente à la vie sociale. En politique, la propagande signifie la diffusion d'idées auprès d'un large public, destinée à lui faire adopter certaines opinions politiques et à influencer ses choix électoraux et son comportement social. Toute personne ou tout groupe de personnes désirant rallier des partisans à une cause déterminée ou désirant provoquer un comportement spécifique, use d'une forme de propagande.

- ✓ **Activité 4 : langage et manipulation**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte mis à ta disposition, intitulé : « Langage faux, tactique de manipulation » ;
- 2- dégage la différence entre le langage et la manipulation.

Synthèse partielle

Le langage est plus qu'un moyen d'expression, il permet de faire fonctionner le mécanisme complexe "révélateur" et constructeur de l'être. Ce mot "être" renvoie aussi bien à la psyché, au moi (ce qui adapte l'organisme à la réalité), à la personnalité, en intégrant le conscient et l'inconscient. C'est la parole qui structure la pensée et la conscience.

Le but de ce texte est d'attirer l'attention sur l'importance de la parole, d'une parole saine, vraie, en démontrant le contenu manipulateur de certaines pratiques actuelles de communication, qui portent atteinte à l'intégrité de l'individu, à l'intégrité de la société et à celle de l'humanité.

La manipulation est une influence exercée sur l'opinion et la conduite d'une personne ou d'un groupe. Diverses analyses convergent vers la conclusion que la manipulation est généralisée dans la société, celle-ci s'opérant sur plusieurs degrés. Exemple : la manipulation des électeurs.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Pourquoi les mots ont-ils de l'effet ?
- Pourquoi communique-t-on ?
- Peut-on tout dire ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Etude thématique

I / L'homme et le monde

2- Langage et Communication

2.1- Activité 1 : définition des concepts

Le langage est le concept le plus général. Il s'applique à l'humanité tout entière et désigne la faculté, l'aptitude à s'exprimer et à communiquer au moyen de signes. Ces derniers peuvent être autre chose que des mots. En art, on parle du langage des couleurs, et en danse, de celui du corps, par exemple.

Depuis l'Antiquité, les fonctions du langage sont au centre des débats des philosophes, logiciens, grammairiens et linguistes. Il est communément admis que la fonction centrale du langage est la communication.

Le langage permet aux hommes de communiquer entre eux, d'échanger des informations. C'est ce qu'on appelle la fonction référentielle. Cependant, il existe de nombreux cas de figure où le langage est employé à d'autres fins.

Dans un sens large, la communication est toute opération de transfert ou d'échange d'informations entre un « émetteur » et un « récepteur ». Dans ce sens, elle ne se réduit pas à l'échange verbal, puisqu'il existe bien d'autres systèmes de communication, aussi bien humains (l'écriture Braille, la signalisation routière, les cartes, etc.), que non humains (par exemple, la danse des abeilles).

La communication verbale, capacité spécifique de l'espèce humaine, est le mode principal de communication entre les hommes, et utilise le langage naturel. Elle peut être définie par un certain nombre de caractéristiques. En premier lieu, elle suppose chez les interlocuteurs un équipement anatomique (un appareil vocal et un appareil auditif, constitués d'un certain nombre d'organes périphériques) et, surtout, un équipement neurophysiologique particulier.

Quel que soit le type de communication, le transfert d'informations n'est possible que si émetteur et récepteur partagent, au moins partiellement, le code (c'est-à-dire le système de signes) dans lequel a été transcrit le message.

2.2- Activité 2 : les éléments de la communication

Nous pouvons évoquer six (06) éléments de la communication :

- **l'issuer** : celui qui a l'initiative de la communication ;
- **le message** : l'ensemble des informations transmises ;
- **le canal** : le support, le mode de transmission du message (le papier, le fils...) ;
- **code Le** : le système d'ED signes utilisent (la langue, les panneaux de la voie...) ;
- **le récepteur** : celui qui reçoit le message ;
- **le référent** : le contexte (le lieu, le moment...), ainsi que l'ensemble des éléments auxquels devant le fait.

2.3- Activité 3 : les fonctions de la communication

Information

L'information est la science interdisciplinaire étudiant le codage et la mesure de l'information, ainsi que ses modes de transmission et de stockage.

Chaque information constitue un ensemble de faits, de données et d'événements qui permet de resserrer un champ d'investigation. On peut en évaluer la quantité en mesurant sa probabilité : plus l'information est probable, plus sa quantité est faible. Par conséquent, un message attendu avec certitude possède une quantité d'information nulle (voir théorie de l'information). Cette information est généralement codifiée et transmise par l'intermédiaire d'un canal, tel qu'une ligne téléphonique ou une liaison satellite. Elle peut être ensuite stockée dans des bibliothèques, des archives, des banques de données, ou encore sur le réseau télématique Internet.

Outre la théorie de l'information, étude mathématique de l'information, la science de l'information recouvre de nombreux domaines comme la cybernétique, l'intelligence artificielle et l'informatique, mais aussi la linguistique, la théorie de la connaissance et la bibliothéconomie, science appliquée au fonctionnement, à l'organisation et à la gestion des bibliothèques. Ces dernières années, cette science a connu un développement considérable grâce aux progrès réalisés en techniques de stockage, de traitement et de transmission de l'information. Aujourd'hui, les scientifiques étudient le niveau de compréhension d'un système d'information, et tentent d'approfondir la connaissance des mécanismes de la pensée humaine afin de développer un système d'information universel, accessible à tous, et consultable sur un réseau informatique.

La théorie de l'information s'applique au modèle général d'un système de communication (dispositif de télécommunication quelconque, système de transmission de données entre les différents composants d'un ordinateur, etc.). Ce système se compose des éléments suivants : une source d'information, qui produit le message à transmettre, un canal de communication, par lequel transite ce message, et un récepteur, destinataire du message.

Tout système de communication présente quelques imperfections inévitables : la capacité forcément limitée du canal, et l'altération du message due aux interférences, au bruit et à une atténuation naturelle. Pour pallier cette altération, la théorie de l'information propose de placer, aux deux extrémités du canal, des dispositifs appelés modulateur et démodulateur, ou codeur et décodeur, qui permettent de transmettre le message efficacement et correctement, malgré les imperfections du canal.

Exemple : le téléphone, le bruit...

Publicité

Publicité est un terme qui désigne des annonces destinées à promouvoir la vente de biens ou de services.

Cherchant à exercer une action psychologique à des fins commerciales, la publicité a pour ambition de faire connaître un produit au public, mais aussi d'inciter ce dernier à l'acquiescer. Elle se distingue d'autres méthodes de persuasion, telles que la propagande, les relations publiques ou la communication.

Les origines de la publicité sont très anciennes. L'une des premières méthodes connues est l'affichage extérieur, généralement une simple enseigne peinte ou gravée sur un bâtiment, qui attire le regard du passant. Les archéologues ont ainsi découvert de nombreuses enseignes, notamment à Pompéi (en Italie).

Au Moyen Âge, la publicité recourt aux crieurs publics, payés par des commerçants pour lire des avis vantant les mérites de leurs marchandises. La marque, dessin ou imprimé symbolisant les produits, fait son apparition à la fin du XVI^e siècle, quand les marchands placent des panonceaux distinctifs à l'extérieur de leurs boutiques. Parmi ces marques figurent le cylindre à rayures du barbier et l'enseigne aux trois boules du prêteur sur gages.

C'est aux États-Unis que naît la publicité moderne : l'immensité du territoire engendre la publicité directe à travers la distribution et l'envoi de catalogues. Les premiers à adopter cette méthode sont les céréaliers et les éditeurs de livres, ainsi que les sociétés généralistes de vente par correspondance (VPC), qui voient le jour aux États-Unis dès les années 1870.

À partir de la fin du XIX^e siècle, la publicité fait son apparition dans de nouveaux secteurs. Les fabricants de produits médicaux et pharmaceutiques (dont Coca-Cola), les compagnies de chemins de fer, par exemple, commencent à l'utiliser dans des journaux à grand tirage. C'est à cette époque que les industriels (dont les fabricants de savon) se lancent dans la commercialisation de produits à emballages personnalisés. Cette évolution ouvre une nouvelle ère de l'histoire de la publicité avec les techniques de *packaging* (mise en valeur d'un produit par son emballage). Auparavant, les produits de consommation courants tels que le sucre ou le beurre étaient vendus dans des barils ou des sacs, de sorte que les consommateurs attachaient de la valeur au produit, à son prix, mais pas à la marque.

Après la Première Guerre mondiale, l'essor de la publicité est stimulé par les innovations techniques, notamment l'électricité, qui permet l'apparition d'affiches extérieures illuminées, et la photogravure, qui est utilisée par la presse. Enfin, l'arrivée de la radio dans les années 1920 fait naître une nouvelle forme de publicité à travers les messages audio qui, à partir de 1929, sont introduits en France par Marcel Bleustein-Blanchet, fondateur de l'agence Publicis et propriétaire du Poste parisien. Pendant la même époque, la nouveauté essentielle est la télévision, qui incite le monde de la publicité à perfectionner ses techniques de vente en utilisant toutes les possibilités de ce nouveau support, devenu peu à peu le média publicitaire le plus important en raison de son impact sur un très large public.

À partir des années 1960 et 1970, la publicité, présente sous de très nombreux supports (télévision, radio, presse, affichage, cinéma, publicité sur le lieu de vente), devient un facteur déterminant dans la stratégie des entreprises, alors que la société de consommation est en phase d'expansion.

Une première distinction peut être faite entre la publicité au consommateur, destinée à l'acheteur final, et la publicité aux revendeurs, destinée aux professionnels d'un secteur.

La publicité institutionnelle vise à établir et à renforcer l'image de marque de certaines entreprises ou de produits auprès du grand public : les campagnes de promotion de produits génériques, payées par des syndicats professionnels, en font partie, tout comme les spots télévisés de sociétés qui n'ont rien à vendre auprès du grand public, mais qui cherchent seulement à informer les téléspectateurs de leurs activités.

La publicité groupée permet de partager les frais de publicité dans les médias entre différents fabricants. Des annonceurs partagent ainsi le même espace publicitaire dans des magazines, ce qui permet des retombées en termes d'image.

La publicité destinée aux revendeurs, si elle vise également à accroître la diffusion du produit, s'attache davantage à informer en présentant les caractéristiques du produit, tout en présentant un argumentaire à destination du client potentiel.

Une autre grande distinction peut être faite entre la publicité « média » et la publicité « hors média ». La publicité média est présente sur l'ensemble des supports de presse (presse écrite, radio et audiovisuelle), tandis que le hors média concerne toutes les autres formes de publicité (marketing direct, promotion, publicité événementielle, relations publiques, annuaires).

Les investissements publicitaires dans les médias concernent aujourd'hui la presse, la télévision, l'affichage, la radio et le cinéma ; la part de la télévision dans le marché publicitaire est en constante progression.

Malgré l'importance prise par la télévision dans la diffusion de la publicité, le hors média, ou publicité directe, reste dans les pays industrialisés une forme privilégiée de communication. La publicité directe comprend toutes les formes d'incitations commerciales, présentées directement à l'acheteur potentiel d'un produit ou d'un service, sans l'intermédiaire d'un support tel que la presse ou la télévision. C'est une publicité souvent plus agressive, qui vante généralement la qualité et le prix des produits sans recourir aux stratégies d'image caractéristiques des médias. La publicité directe est divisée en quatre grands secteurs : le marketing direct (publipostage de mailings, vente par correspondance), la promotion (publicité sur le lieu de vente), la publicité événementielle (partenariat et sponsoring) et les opérations de relations publiques. La fonction essentielle de la publicité par la poste (mailings) est de familiariser les acheteurs potentiels avec un produit, ainsi qu'avec ses distributeurs locaux. Elle permet également d'entretenir les ventes des détaillants en fidélisant les anciens clients et en attirant de nouveaux. Quand il est impossible de convaincre le consommateur par la vente directe, on recourt à d'autres méthodes pour l'inciter à consommer. Des procédés particuliers tels que les catalogues de VPC (vente par correspondance) sont utilisés. Une autre forme de publicité utilise l'objet (porte-clés, agendas, etc.). Enfin, on peut citer la publicité événementielle et les relations publiques qui servent à entretenir l'image de marque des sociétés.

Dans la lutte que se livrent aujourd'hui les marques dans un marché toujours plus concurrentiel, l'innovation publicitaire est indispensable pour améliorer les résultats de vente. C'est ainsi que les méthodes d'impression et de reproduction graphiques ont été grandement améliorées et adaptées aux supports de presse tout comme à la publicité directe. Les enseignes éclairées et tournantes, la qualité des films publicitaires ou encore le développement récent des procédés de montage numérique sont autant d'innovations qui ne cessent de faire évoluer le monde de la publicité.

À l'époque des débuts de la publicité, on ne mesurait que très approximativement l'efficacité des différentes techniques publicitaires, les annonceurs ne pouvant se fonder que sur les chiffres de tirage des journaux. Le même problème s'est posé plus tard pour la publicité télévisée et radiodiffusée, dont il n'existait pas une mesure précise de l'audience. Depuis, des organismes indépendants se sont créés et sont aujourd'hui considérés comme les indicateurs de référence. Ils emploient des statisticiens qui déterminent les caractéristiques des spectateurs de chaque émission de télévision et des auditeurs de radio ainsi que celles du lectorat des différents titres de la presse écrite, afin de proposer des mesures de l'audience, en termes quantitatifs et qualitatifs. Il est ainsi possible de savoir précisément combien de personnes sont touchées par un message publicitaire, mais aussi quel genre de personnes et à quel endroit.

Dans la presse écrite française, les « baromètres » des investissements publicitaires sont l'Office de justification de la diffusion (OJD) et le Centre d'études des supports publicitaires (CESP). L'OJD fournit annuellement les chiffres de diffusion de l'ensemble des publications, détaillant le pourcentage d'abonnés et de ventes au numéro, la croissance ou la baisse des ventes de ces journaux. Cependant, les annonceurs ont également besoin d'études plus détaillées permettant de connaître en profondeur les lecteurs types de chaque publication. Le CESP fournit ainsi aux publicitaires des renseignements sur les caractéristiques socioprofessionnelles du lectorat de chaque journal. En fonction de ces variables, les publicitaires calculent le « coût au mille » pour chaque journal (le montant de l'investissement nécessaire pour toucher mille consommateurs potentiels) et choisissent les publications se rapprochant le plus du « cœur de cible » de leurs produits. La « qualité » du lectorat d'un journal est le plus souvent proportionnelle à son pouvoir d'achat : plus le lectorat d'un journal sera aisé, plus le prix de la page de publicité sera élevé.

Les radios et les télévisions analysent également leur audience pour les annonceurs. Ils passent ainsi par plusieurs organismes d'audiométrie pour déterminer combien d'auditeurs ou de téléspectateurs regardent telle émission diffusée sur l'ensemble du réseau (ou à un niveau régional), à un moment donné, la part de marché de l'émission rapportée aux émissions concurrentes (50 p. 100 des téléspectateurs branchés sur leur téléviseur à un instant t regardaient le programme de telle chaîne, etc.) et même la variation de l'audience en cours d'émission.

En France, c'est une société indépendante, Médiamétrie, qui calcule l'audience des émissions de radio et de télévision. Pour la télévision, elle dispose de deux instruments afin de déterminer l'audience des chaînes et celle de chaque émission. Le premier est une boîte noire (le médiamat) placée sur le téléviseur d'un échantillon représentatif de la population française (environ mille foyers), qui enregistre en permanence l'activité du poste. Le second instrument de mesure est la pratique d'enquêtes téléphoniques en cours d'émissions et après leur diffusion. Ces méthodes fournissent ainsi un taux d'audience pour chaque émission, qui sert à déterminer le prix de chaque écran de publicité. Pour les chaînes commerciales qui dépendent exclusivement des revenus de la publicité, un bon score, particulièrement entre 19 heures et 22 heures, où l'on enregistre la plus forte audience télévisuelle, détermine leur situation économique et financière.

De la même façon, mais dans des proportions moindres, les sociétés d'affichage publicitaire ont mis en place des organismes pour quantifier le nombre de personnes touchées par leurs affiches. Le développement d'Internet a également amené les professionnels du secteur à proposer une mesure de l'audience et des comportements des consommateurs sur le réseau en ligne.

La publicité dépendant par nature de variables psychologiques difficiles à cerner, le domaine des études d'opinion est complexe et soulève de nombreuses controverses. Les chercheurs en sociologie, sémiologie et autres disciplines des sciences humaines, dont les travaux sont utilisés par les publicitaires, ont ainsi affiné leurs techniques afin de cerner au mieux les attentes des consommateurs. L'étude des motivations se concentre notamment sur les impulsions inconscientes qui déterminent le mécanisme d'achat.

À côté des études classiques, on a vu apparaître à partir des années 1980 des études très poussées sur les modes de vie des consommateurs des pays industrialisés. Les « sociostyles » ont par exemple permis de classer les consommateurs selon leurs styles de vie.

Un autre type de recherche, plus concret, consiste à étudier la viabilité économique des produits sur des marchés-tests. Les industriels et les agences réalisent fréquemment d'importantes enquêtes pour mieux connaître l'accueil qui serait réservé à des produits en projet. Le service marketing d'une société peut par exemple envoyer des enquêteurs faire du démarchage dans différents quartiers. Les habitants se voient présenter plusieurs modèles d'un même produit en phase de pré-lancement sur le marché. Si les résultats de l'étude convainquent de l'opportunité de commercialiser le produit, les enquêteurs testent alors plusieurs slogans. On fabrique ensuite une quantité limitée du produit en question et on l'introduit sur un marché-test. À partir des résultats de toutes ces opérations, on peut décider de lancer une campagne nationale ou non. Les réunions de consommateurs, les tests de produits à l'aveugle, les séances d'entretiens filmés sont autant de méthodes alternatives pour étudier la réceptivité du public à un produit.

La famille des théories économiques s'appuie sur la figure du consommateur rationnel, qui considère la publicité comme une source d'information. La publicité va chercher à emporter sa conviction avec des arguments tenant aux qualités du produit : c'est une publicité persuasive et informative, que l'on retrouve par exemple dans le secteur de l'informatique, de la téléphonie et généralement dans toutes les industries d'équipement professionnel.

La famille des théories comportementales s'appuie sur la figure du consommateur conditionné. Ici, le consommateur est considéré comme passif, répondant par des réflexes à des stimulations diverses. Les arguments de vente, répétés à la fois à la télévision, à la radio, dans la presse, tentent de créer un conditionnement du consommateur. Ce type de publicité est utilisé par exemple par les industries agroalimentaires et par certains grands magasins ou supermarchés « discount ».

La famille des théories psychologiques s'appuie sur la figure du « moi-consommateur ». Selon cette approche, le consommateur est mû par des forces inconscientes qui expliquent son comportement. Au lieu de s'adresser à l'aspect rationnel de l'individu, la publicité cherche donc à jouer sur les sentiments et les pulsions du consommateur. C'est une publicité suggestive, souvent très esthétique et très créatrice.

La famille des théories sociales s'appuie sur la figure du consommateur conforme. Pour ces théories, l'individu fait partie de plusieurs groupes sociaux qui imposent un modèle de vie en société. Imitation, statut, style de vie sont autant de concepts qui

expriment les normes de la société. Dans ce dernier cas, la publicité va chercher à donner à la marque et au produit les signes d'un groupe valorisant.

Cependant, aucune de ces approches n'est entièrement satisfaisante pour les publicitaires, et les campagnes panachent le plus souvent des arguments de vente inspirés de ces quatre grandes familles de consommateurs. Le consommateur, à la fois rationnel, mécanique, hédoniste et normatif, n'est finalement que la réunion d'impulsions contradictoires qui l'agitent. Mais telle ou telle approche conviendra mieux à tel ou tel produit, en fonction de ses caractéristiques et de sa cible.

Un autre argument pour convaincre le consommateur d'acheter un produit est la marque. C'est la raison pour laquelle les publicitaires attachent aujourd'hui autant d'importance à la notion d'image de marque dans leurs campagnes. La communication d'entreprise vise, mais avec d'autres méthodes, le même objectif : entretenir le nom d'une marque et sa notoriété auprès du grand public.

Enfin, l'incitation par les prix reste probablement la méthode qui motive le plus de décisions d'achat. Les concours et le paiement à crédit gratuit sont également des arguments appréciés par les consommateurs et sont très utilisés dans le secteur de la promotion publicitaire.

La publicité à gros budget est un phénomène relativement récent. Le développement du commerce qui fait naître la publicité à grande échelle n'apparaît réellement qu'à la fin du XIX^e siècle. À cette époque, les annonceurs n'ont guère besoin d'agents. Mais les éditeurs de magazines commencent assez vite à éprouver des difficultés pour vendre des espaces publicitaires directement à des annonceurs, de sorte qu'ils commissionnent des courtiers pour en proposer. Les agences de publicité actuelles continuent d'agir comme des courtiers puisqu'elles achètent des espaces et du temps d'antenne pour le compte des annonceurs.

Avec le développement de la radio et de la télévision, et la croissance de la presse périodique et professionnelle, l'achat d'espaces publicitaires est devenu un métier à part entière. Les grandes agences ont créé d'importants services d'achat d'espace, tandis que les plus petites sont devenues clientes de centrales indépendantes spécialisées dans cette fonction. Ces sociétés, qui achètent de l'espace publicitaire en très grosses quantités et à bas prix très longtemps à l'avance, le revendent ensuite aux agences lorsque ces dernières en ont besoin. Celles-ci passent également par des régies qui commercialisent les espaces publicitaires d'un ou de plusieurs médias.

Une agence passe la majorité de son temps à planifier, créer et produire des publicités pour ses clients.

C'est la raison pour laquelle les agences modernes sont organisées en fonction de leurs différents métiers : le créatif (concepteur-rédacteur pour la partie écrite, graphiste pour la partie visuelle) imagine une campagne en s'appuyant sur la copie-stratégie (document qui résume les grands axes d'une campagne) sous le contrôle du directeur de la création ; le commercial s'occupe des relations avec l'annonceur et essaie d'obtenir de nouveaux budgets ; le média-planneur prévoit le déroulement d'une campagne en s'appuyant sur des études statistiques afin de trouver le support qui conviendra le mieux à sa cible ; le planeur stratégique fournit des études sur l'évolution de l'image des produits dont l'agence a la charge, analysant en permanence les réactions des consommateurs ; le gestionnaire (directeur financier) s'occupe des comptes de l'agence et veille au non-dépassement des budgets ; le patron d'agence coordonne ces différents métiers, veille aux bonnes relations avec les annonceurs, et représente son agence à l'extérieur. Il faut ajouter que les agences travaillent également avec des intervenants extérieurs (psychologues, économistes, documentalistes, testeurs de produits, consultants en études de marché et en analyses des comportements des consommateurs), qui les aident à concevoir et à réaliser les campagnes.

Parallèlement, les interlocuteurs des agences chez les annonceurs suivent l'élaboration des campagnes. Le chef de produit contrôle l'évolution d'un produit précis. Avec le commercial de l'agence, il définit la copie-stratégie qui sert aux créatifs à concevoir la campagne de publicité. La relation entre un annonceur et une agence peut être résumée ainsi : l'annonceur précise à l'agence quel produit ou service doit être vendu et à quel prix. L'agence, en consultation avec l'annonceur, imagine et exécute alors la publicité, fixe le budget, détermine les médias à utiliser et programme les différentes étapes de la campagne. La commission d'agence (rétribution sur l'ensemble du travail effectué) représente en moyenne 15 p. 100 du budget total d'une campagne de publicité.

La publicité devient également une activité commerciale de plus en plus importante au niveau international, et les grandes agences se structurent en réseaux. Elles suivent ainsi le mouvement d'internationalisation des marques, à l'image des grandes agences françaises et britanniques qui se sont implantées aux États-Unis depuis la fin des années 1980.

L'importance économique de la publicité peut être mesurée à l'aune des chiffres d'affaires réalisées par les grandes entreprises du secteur : en France, Publicis Groupe (3,83 milliards d'euros en 2004), Euro RSCG Worldwide (filiale de Havas, 1,15 milliard d'euros en 2003).

Aux États-Unis, les investissements réalisés dans le secteur de la publicité ont atteint 370 dollars par an et par habitant au milieu des années 1980. Ces dépenses, comme la nature de certains messages publicitaires, suscitent des critiques. Les opposants à la publicité estiment qu'elle augmente inutilement le coût des biens et services qu'elle vante. Ses partisans font valoir qu'en incitant les consommateurs à acheter la publicité permet aux fabricants de vendre à des prix plus bas. Pour la plupart des économistes contemporains, la publicité joue un rôle essentiel dans le développement des marchés.

Très tôt, les pratiques déloyales de certains annonceurs ont conduit à l'établissement de restrictions juridiques. Les instances chargées de faire respecter la loi (comme le Bureau de vérification de la publicité, BVP en France) imposent des contraintes supplémentaires sur certains types de publicité (publicités comparatives, etc.), particulièrement celles qui risquent d'engendrer des litiges. Ces réglementations diffèrent d'un pays à un autre. En France, par exemple, la publicité pour l'alcool et le tabac, réglementée par la loi Veil (1976), a été interdite par la loi Évin (1991), et la loi Sapin (1993) a imposé une plus grande transparence tarifaire aux agences. En liaison avec ces limitations, le secteur de la publicité s'impose lui-même des règles déontologiques. Des codes d'éthique visent par exemple à empêcher les publicités tendancieuses ou le dénigrement déloyal des produits concurrents.

Les éditeurs et les médias audiovisuels sont tenus d'appliquer des règles strictes de présentation afin d'éviter des condamnations pour publicité déguisée et de préserver l'esthétique et la lisibilité de leurs publications et de leur antenne. En France, le secteur de

la publicité est extrêmement codifié et, dans le cadre de sa mission de régulation, le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) exerce son contrôle sur les chaînes de télévision et de radio.

Propagande

Propagande, diffusion d'idées, de doctrines ou d'opinions destinées à influencer ou à conditionner le comportement humain. Fréquemment employé pour dénoncer une pratique trompeuse ou mensongère, le terme de « propagande » a une connotation péjorative. Il n'en reste pas moins que toute forme de communication de masse — on désigne par cette expression toute technique permettant de diffuser à un large public toutes sortes de messages de natures et de finalités diverses — peut être appelée propagande. On parle ainsi de propagande religieuse ou politique, mais on peut également parler de propagande au sujet de la publicité, de l'information ou de l'éducation. Cependant, le terme désigne moins couramment une action dont le but est d'influencer l'opinion qu'une pratique visant à convaincre par le recours à la manipulation.

La propagande est inhérente à la vie sociale. Toute personne ou tout groupe de personnes désirant rallier des partisans à une cause déterminée ou désirant provoquer un comportement spécifique, use d'une forme de propagande. Quel que soit son objectif, la propagande a recours à différentes techniques de persuasion rendues explicites par la psychologie expérimentale et la psychologie sociale. En 1939 parut pour la première fois en France *le Viol des foules par la propagande politique* de Serge Tchakhotine, biologiste et socialiste allemand. Ce livre censuré par le ministère des Affaires étrangères de l'époque, puis détruit par les Allemands en 1940 fut finalement réédité en 1952. Tchakhotine, s'appuyant sur la théorie des réflexes conditionnés de Pavlov, ainsi que sur une classification des pulsions humaines — agressivité, satisfaction matérielle, désir sexuel, amour parental — met l'accent sur les dangers de la propagande en analysant les mécanismes de la manipulation propagandiste. D'une manière générale, le succès de la propagande dépend de son habileté à associer un des thèmes qu'elle développe à une des quatre pulsions majeures de l'être humain. L'individu soumis à ces pulsions agit de façon inconsciente conformément à ce qui lui a été dicté. Étudiant les différentes entreprises de propagande politique ou religieuse, Tchakhotine fut amené à remarquer l'importance de l'utilisation du symbole. Le symbole fonctionne non seulement comme un signe de reconnaissance entre individus se réclamant d'une même communauté de pensée, mais aussi comme signe immédiatement perceptible se substituant aisément à tout un système doctrinal, provoquant ainsi une sorte de réflexe conditionné. Les exemples de propagande ayant recours à un symbole sont extrêmement nombreux. L'Église chrétienne, désirant propager la foi, choisit la Croix pour la représenter. L'Église accorda un tel pouvoir à ce symbole qu'elle lui associa la maxime *In hoc signo vinces*, « C'est par ce signe que tu vaincras ». La Révolution française utilisa le drapeau tricolore comme symbole visuel et *la Marseillaise* comme symbole vocal et auditif. La propagande soviétique fut soutenue par le symbole de la faucille et du marteau, porteur de l'idéologie communiste. Les nazis, en choisissant la croix gammée comme emblème, usèrent du même procédé. Le symbole frappe et suggère sans informer, il fait appel à l'émotivité.

Écrits et discours ont servi également toute sorte de propagandes. Les pamphlets de Voltaire (1694-1778) ou les discours de l'abbé Grégoire (1750-1831) luttant pour les droits de l'homme furent des actes de propagande. Le roman de Harriet Beecher-Stowe, *la Case de l'oncle Tom* (1852), dépeignant l'esclavage des Noirs dans le sud des États-Unis, contribua en son temps à l'essor du mouvement abolitionniste. Les œuvres inspirées par les principes du réalisme socialiste, comme *le Destin de l'homme* (1957) de Choloikhov, représentent une forme de propagande politique.

Le succès d'une entreprise de propagande cherchant à modifier le comportement humain est étroitement lié à la possibilité qu'ont ceux à qui elle s'adresse d'accéder à d'autres discours, à d'autres formes de pensée.

L'usage efficace des moyens de communication constitue d'une façon générale un élément central pour la propagande. Le développement de ces moyens facilite la généralisation des techniques de persuasion. Les propagandes communiste et anticommuniste durant la guerre froide (1946-1990) s'appuyaient largement sur les médias. Aussi l'impact de la publicité s'accrut-il grâce aux médias. Le développement de réseaux informatiques mondiaux amplifie par son échelle, par sa puissance ainsi que par l'absence actuelle de toute législation internationale le pouvoir de diffusion de toute forme de propagande.

2.4- Activité 4 : langage et manipulation

Le but de cette activité est d'attirer l'attention sur l'importance de la parole, d'une parole saine, vraie, en démontrant le contenu manipulateur de certaines pratiques actuelles de communication, qui portent atteinte à l'intégrité de l'individu, à l'intégrité de la société et à celle de l'humanité.

Nous traitons ici de la pratique d'un langage faux construit délibérément selon des formats pervers, voire de la création et de la diffusion d'un néo-langage dont certains réseaux sont spécialistes. Celui-ci inclut notamment :

- . le double-langage ;
- . les injonctions paradoxales ;
- . l'utilisation abusive, ambiguë et presque systématisée de l'antiphrase (qui consiste à affirmer une chose en disant son contraire)

Ces pratiques sont articulées sur des niveaux de langage différents, verbal et non verbal.

Nous pouvons d'ores et déjà constater que tous les éléments précités sont tous doubles, je dirais même, à double-entrée ; c'est-à-dire que la personne qui reçoit l'information doit opérer mentalement une scission pour recevoir l'intégralité du message ; elle se met dans un état dichotomique. Cela se produit inconsciemment et entraîne donc un état schizophrénique. Le mot "schizophrénie" signifie étymologiquement "division". ("schizo-" : du Grec *skhizein* : "fendre", "séparer", "partager", "diviser").

En psychologie on parle de clivage du moi et on définit le double-bind (injonctions paradoxales) comme étant "le modèle relationnel d'interaction schizophrénique" (sic). Il est nécessaire de rappeler que la schizophrénie est une pathologie qui revêt de multiples nuances et de multiples niveaux de gravité. Sous cette forme elle est quasiment imperceptible et en est d'autant plus pernicieuse.

Lorsque nous observons ce mode de "communication" de la part d'une personne, il y a deux grands cas de figure : soit la personne agit de son propre chef (mais est-ce bien sûr ?), soit elle est manipulée. Dans ce cas, elle est souvent autant visée que la personne qu'elle croit être la cible lors de mises en scène dans laquelle un rôle lui a été distribué contre cette cible.

Tout l'art du manipulateur (celui qui tire les ficelles en amont, pouvant appartenir à un groupe ou à un réseau) étant dans ce cas de faire d'une pierre deux coups. Elle stimule l'ego de la personne chargée de jouer le rôle de persécuteur, et qui pour le coup se sent très importante et très "maligne" (dans les 2 sens du mot, comme une tumeur), ce qui contribue à la rendre aveugle à la portée de la manipulation qu'elle subit elle-même. La personne manipulée est dans ce cas d'une part utilisée comme bras armé et comme bouclier humain (les manipulateurs ne s'exposant pas) pour harceler une cible, et d'autre part elle est elle-même visée pour être conditionnée à agir sous influence, à obéir comme un robot ; cette action faisant partie de son apprentissage de conditionnement.

La pratique de ces tactiques à double-entrée en matière de langage dépasse le langage lui-même. La relation entre psychisme et langage est réciproque, voir rétroactive. En travaillant sur l'un on agit sur l'autre. Comme nous l'avons vu, une telle pratique a tendance à rendre la personne double, avec une personnalité dissociée. Une forme de schizophrénie "légère" généralisée est créée et développée de toutes pièces. C'est également la conclusion à laquelle nous parvenons avec l'approche de **Michel Crozier dans son livre l'Acteur et le système**.

D'où viennent ces méthodes ?

De tous temps des pratiques manipulatrices ont été associées à la rhétorique qui est potentiellement perverse de fait. C'est une technique qui vise à avoir toujours raison dans un rapport de force utilisant la sémantique. Cette citation en est le reflet :

"Il ne sert à rien à l'homme de la lutte (du maître et de l'esclave) de tuer son adversaire. Il doit le supprimer «dialectiquement». C'est à dire qu'il doit lui laisser la vie et la conscience, et ne détruire que son autonomie. Il ne doit le supprimer qu'en tant qu'opposé à lui et agissant contre lui. Autrement dit il doit l'asservir." A. Kojève - Introduction à la lecture de Hegel.

Il va sans dire, que nous ne soutenons pas cette affirmation qui est cependant représentative.

Le présent sujet n'a donc pas pour but de traiter de la rhétorique en général, mais de mettre en relief certaines pratiques en particulier.

Ces pratiques, et l'assurance de leur efficacité, découlent et sont opérées par diverses écoles de psychologie et de sociologie, et font suite à diverses expérimentations qui n'ont pas toutes été faites dans des conditions éthiques, d'autant qu'elles prônent la "recherche-action", c'est-à-dire in situ.

Manipulation individuelle et globale

Diverses analyses convergent vers la conclusion que la manipulation est généralisée dans la société, celle-ci s'opérant sur plusieurs degrés.

Le message (humaniste et non religieux) "aimez-vous les uns les autres" disparaît sous l'injonction "manipulez-vous les uns les autres", autrement dit "utilisez-vous les uns les autres", "trahissez-vous les uns les autres" et "aliénez-vous les uns les autres". De cette manière les citoyens sont eux-mêmes les artisans directs de leur exploitation, de leur dégénérescence, de leur mutation en êtres de plus en plus soumis et vampirisables.

L'homo-humanum (présent en chacun) est perpétuellement traqué et tué au profit de l'homo-economicus. Je précise que ce serait une erreur de croire que seul le libéralisme est responsable de ces pratiques, bien qu'il ne fasse que les accentuer. Les collaborateurs à ces méthodes sont dans tous les milieux, et malheureusement, dans ceux-là même qui devraient en être les détracteurs : à savoir des milieux militants, et sur un plan politique, les milieux gauchistes ne sont pas épargnés. Je les ai personnellement observés de toutes parts dans les nombreux et diversifiés milieux et groupes que mon parcours hétéroclite m'a amenée à pénétrer. Cette pratique à cours de façon transversale. Il y a heureusement de vrais humanistes et de vrais résistants, mais ils sont partout, et n'ont pas forcément l'étiquette et le look du militant.

Nous pouvons aisément discerner une "main invisible", qui est bien loin de celle décrite par Adam Smith (dont l'idée n'était pas de lui d'ailleurs). Son affirmation est complètement fautive. D'une part l'investissement de chacun à produire toujours plus, à rechercher l'accumulation des biens et du confort personnel ne sert pas les intérêts de tous, comme il le prétend, mais bien ceux d'une minorité de favorisés qui appartiennent à une communauté pratiquant des stratégies élaborées. D'autre part, la "main invisible" qu'il décrit est virtuelle, alors que dans la réalité elle est bien concrète (bien qu'effectivement invisible), avec en permanence en poigne un jeu de ficelles et des pantins aux bouts.

Outre l'organisation systématisée de la médiocrité qui favorise l'individualisme et avec lui le maintien du Pouvoir en place, les populations, les personnes ainsi conditionnées sont réceptives, à toutes sortes d'utilisations ponctuelles.

Par exemple, lorsque dans une organisation, un harcèlement stratégique est décidé à l'encontre d'une personne, il est d'autant plus facile de le mettre en œuvre que les éléments du groupe sont déjà conditionnés. Dans ce cas ils sont utilisés comme tueurs (psychologiques) ; leur soumission, leur obéissance et leur fausse-conscience étant déjà formatées.

Ne nous étonnons pas du développement de la perversité et des pratiques de harcèlement moral, puisque une majorité de personnes y participent d'une manière ou d'une autre, dans un cercle vicieux.

Mais les effets vont beaucoup plus loin que cet exemple. Avec ces pratiques, c'est **l'humanité de l'être humain qui est détruite**.

La parole autonome, avec la conscience, est le principal caractère qui différencie l'être humain du robot, de la machine. Cette différenciation est de plus en plus atténuée de maintes façons. **Le détournement de la fonction de la parole en est simultanément l'outil invisible, la partie visible, la partie profonde et structurelle. Les personnes sont robotisées.**

Que chacun fasse l'effort de visualiser à moyen et long terme à quoi ressemblera la société... celle que nous allons laisser aux générations futures.

N'oublions pas que bien des caractères acquis par l'homme sont transmis génétiquement. **Une espèce transformée est en cours de production. Une Espèce d'esclaves qui risquent de devenir, d'une génération sur l'autre, des entités de plus en plus structurellement proches des machines, toujours plus faciles à programmer.**

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 3 : Travail, Mondialisation et Paix

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Etude thématique**

I / L'homme et le monde

3- Travail, Mondialisation et Paix

- 3.1- Définition des concepts
- 3.2- Travail, progrès et développement
- 3.3- Mondialisation des échanges, conflits et paix

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de la mondialisation ? Pourquoi la MINUSMA ?

- ✓ **Activité 1 : définition des concepts**

Consigne : définis dans tes propres termes les notions suivantes : Travail, Mondialisation et Paix

Synthèse partielle

Le travail est une activité consciente et volontaire permettant à l'homme de modifier la nature à des fins utiles. Quant à la mondialisation, en économie, elle se définit comme l'internationalisation de l'ensemble des facteurs économiques, financiers et commerciaux. Ex : la mondialisation de l'économie. Tandis que la paix est la situation d'un Etat ou d'un territoire qui n'est pas en guerre.

- ✓ **Activité 2 : Travail, progrès et développement**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°18, H. Bergson « les deux sources de la morale et de la religion » 1932.
- 2- explique le « machinisme » et « l'uniformité de production ».
- 3- décris le contexte économique, l'organisation sociale et technique du travail qu'expose le texte.
- 4- dégage le reproche principal que l'on fait au machinisme ou à l'industrialisation.

Synthèse partielle

Le machinisme est l'emploi généralisé, dans la production industrielle, des machines utilisant des énergies matérielles, et non la force humaine ou animale, en lieu et place des outils. Le travail à la chaîne en est une expression parfaite.

L'uniformité de production est provoquée par la machine du fait que, toutes les tâches étant préétablies et automatisées, c'est bien le même objet (même forme, même matériau, souvent mêmes couleurs) qui est produit en plusieurs exemplaires. Ce qui permet un rendement optimal.

Le texte fait implicitement référence aux analyses de Marx sur la condition du travailleur dans les sociétés industrielles. Le reproche principal fait au machinisme porte sur les conditions de travail.

- ✓ **Activité 3 : Mondialisation des échanges, conflits et paix**

Consignes : commente cette phrase « les échanges favorisent la paix ou le conflit ».

Synthèse partielle

Au-delà de l'extension géographique des échanges et l'extension du domaine de ces échanges, la mondialisation se manifeste aussi sur le plan culturel par une certaine homogénéisation des modes de consommation. Elle est perçue par certains comme un facteur de croissance pour les économies industrielles. Depuis, on constate la naissance des mouvements anti-mondialisation notamment l'opposition des syndicats, des mouvements nationalistes et écologistes, sans oublier les tendances à l'intégrisme. Face à ces messages, la communauté internationale s'emploie à favoriser le règlement des conflits internationaux, à promouvoir l'aide au développement et l'aide humanitaire. Des efforts infatigables sont consentis en faveur d'une résolution pacifique des conflits internationaux, de la démocratie, des droits de l'homme et du développement économique et social.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Les échanges favorisent-ils la paix ?
- Les échanges sont-ils toujours justes ?
- Peut-on mondialiser la paix ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ; enrichissement (exos niveau sup.).

Synthèse Générale

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Domaine : S.H.

Séquence 03: Travail, Mondialisation et Paix

Discipline : Philosophie

Etude thématique

I / L'homme et le monde

3- Travail, Mondialisation et Paix

3.1- Activité 1 : Définition des concepts

Le travail est un effort individuel ou collectif, physique ou intellectuel, conscient, délibéré, créatif, professionnel ou non, dont le but tend à la concrétisation d'un projet, d'une idée - ou d'un ensemble de projets et d'idées - ne donnant pas nécessairement lieu à un résultat abouti, mais ayant leur finalité, et dont la rétribution, s'il en est une, peut être morale ou matérielle.

Mondialisation, mouvement d'internationalisation des économies et des sociétés induit par le développement des échanges dans le monde. On dit aussi « globalisation » (de l'anglais *globalization*).

La mondialisation traduit l'extension géographique des échanges, mais également l'extension du domaine de ces échanges : la mondialisation ne concerne plus seulement les marchandises, mais englobe les capitaux, la main-d'œuvre, les services, la propriété intellectuelle, les œuvres d'art. Le rôle des sociétés multinationales dans ce processus est déterminant, car elles apparaissent comme les principaux acteurs de cette internationalisation des relations économiques et culturelles, en particulier par les acquisitions et fusions qu'elles opèrent. Ce constat ne doit cependant pas conduire à négliger le poids des modifications institutionnelles qui ont accompagné ou favorisé ce mouvement. Les analystes mettent également en avant les progrès techniques intervenus dans le domaine des transports et des communications. Jusqu'à un certain point, cette mondialisation ne constitue que le prolongement de l'ouverture des économies que l'on observe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cependant, les mutations de l'organisation internationale qu'elle engendre depuis les années 1990 ont fait franchir une nouvelle étape à l'interdépendance des économies et des sociétés du monde.

La paix désigne habituellement un état de calme ou de tranquillité comme une absence de perturbation, d'agitation ou de conflit. Elle est parfois considérée comme un idéal social et politique. Dans la mythologie grecque, Irène ou Eiréné est une divinité allégorique personnifiant la Paix.

Sociologiquement, la paix désigne l'entente amicale de tous les individus qui composent une société. Elle n'implique pas l'absence de conflit, mais une résolution systématiquement calme et mesurée de toute difficulté consécutive à la vie en communauté, principalement par le dialogue.

En ce sens, la paix entre les nations est l'objectif de nombreux hommes et organisations comme L'ONU qui œuvre pour la paix

3.2- Activité 2 : Travail, progrès et développement

Le développement d'un pays commence toujours par le travail, et le Burkina Faso et la Chine, nous déroulent, sous nos yeux, le tableau performant de deux peuples qui travaillent dur. Notre voisin immédiat vient acheter les matières premières (ex : le karité...), aille les transformer et vienne nous les vendre (ce qui devait nous faire honte) et la Chine, à qui nous avons eu à apporter de l'aide par le passé, va bientôt devenir la première puissance industrielle du monde ! Il ne faut pas croire que tout est rose dans l'empire du soleil levant. Certaines contrées campagnardes de Chine sont moins reluisantes que certains villages maliens, mais bientôt, l'immense majorité du pays sera développé. Il n'y a pas de « crise politique » en Chine, il n'y a pas de contestation de résultats de la Présidentielle. Il n'y a même pas de vraies élections présidentielles, ou de véritable démocratie pluraliste. Là-bas, il ne viendra à l'esprit d'aucun syndicaliste ou membre d'un Groupe de Réflexion de lancer « une journée Chine morte » ! Il sera enfermé dans un asile de fous ! Pourtant, c'est ce grand pays qui nous finance nos projets, qui construit nos ponts, quand l'embouteillage nous emporte sur nos ponts !

Et pourquoi font-ils tout cela ? Eh bien, c'est parce qu'ils travaillent les Chinois. Le Président CHIRAC a l'habitude de dire que les Droits de l'Homme, c'est d'abord les droits élémentaires d'un homme à se nourrir convenablement, 3 fois par jour, à se soigner, à s'instruire et à avoir des loisirs. En 2013, les Chinois ont acheté plus de voitures que les Américains ! Qui l'eût cru il y a seulement vingt ans ?

Si nous fustigeons la classe politique malienne, que nous traitons de piètre, c'est à raison. Aucun parti politique n'a proposé de solutions concrètes, ni des recettes claires de développement de notre nation. Ils sont tous dans la logique de crise politique, de politique politicienne, de conquête de la Présidence de la République. Ils veulent être tous des OBAMA (mais ils n'ont proposé aucun projet phare comme OBAMA), des MANDELA (mais MANDELA est un génie hors pair) ou des LULA (celui qui, en 8ans, a fait plus pour les brésiliens que certains chefs d'Etat africains qui ont fait 40 ans de pouvoir !). Ils ne veulent pas être eux-mêmes d'abord, pour qu'on les prenne en exemple ! Ils veulent être des sosies, sans originaux !

Le développement d'un pays se fait avec un peuple qui s'instruit, qui peut se faire soigner aisément et qualitativement, et qui se nourrit, bien sûr, quantitativement et qualitativement.

C'est, en plus, l'industrialisation qui scelle le développement d'une Nation, en partant du plus simple au plus compliqué : boîte de tomate concentré, jus de tomate, de mangue, d'ananas ou de goyave, gingembre et poivre conditionnés, boîtes d'allumette, viande d'agouti conditionné, de papaye, ananas, avocat conditionné, de sorgho, de maïs industriellement conditionné, fabrique de tricots, de pagnes, de jeans, de chemise etc. Puis, on fabriquera des vélos, des charrues, des mobylettes, des cadenas, des clés, ordinateurs etc. Tout ceci made in Mali. C'est cela l'industrialisation, et tout cela conduit au progrès d'une nation.

Le **progrès social** est la recherche des libertés communes et de l'égalité des citoyens. Il regroupe tous les progrès qui touchent à l'amélioration des conditions de vie de l'être humain. Le progrès social est essentiellement une notion contemporaine parce qu'il est associé aux conditions de vie de l'être humain dans la société moderne.

Il se présente sous plusieurs aspects :

- Capacité de discussion entre groupes d'intérêts divergents.
- Augmentation du temps libre pour les travailleurs, amélioration des conditions de travail (diminution des accidents du travail - voir ergomotricité).
- Augmentation du confort des personnes : système de santé performant et accessible à tous (gestion de la souffrance des patients par les hôpitaux), système d'éducation, mise en réseau des personnes isolées, reconnaissance des identités minoritaires, protection de l'Enfance...
- Démocratisation et transparence des pouvoirs institués.
- Liberté de choix et d'opinion.

Il se concrétise dans des institutions officielles :

- ONU, ONG, Partis politiques multiples, Syndicalisme, Sécurité sociale, Assurances mutuelles, Conseil constitutionnel, Cour des comptes, etc.

Le progrès social a permis non seulement la mise en place de la sécurité sociale (payée par les cotisations des travailleurs) laquelle englobe les allocations familiales, les pensions, le chômage, le remboursement des soins de santé, les congés payés, etc. mais a également permis l'instauration en France du RMI (revenu minimum d'insertion) devenu le RSA (revenu de solidarité active) en 2009 et en Belgique du revenu d'intégration sociale qui, financés par les impôts, sont un dernier filet avant l'indigence. Le droit au logement, la gratuité de la scolarité, etc. tous ces droits fondamentaux sont dus au progrès social.

Les progrès sociaux sont pour la plupart dus à des choix politiques. C'est d'ailleurs un objectif le plus souvent avancé par la gauche en général.

Certains font remarquer qu'une politique de progrès social pour être durable doit être accompagnée de développement économique. Cela suppose des arbitrages entre les mesures sociales possibles dans le présent et celles à reporter dans le futur, et pour éviter ou modérer celles risquant d'être trop désincitatives au travail, à l'investissement et à l'initiative par exemple.

Les progrès sociaux peuvent être obtenus de différentes façons, parfois par :

- le développement du niveau de vie, fortement tributaire du développement économique ;
- la négociation au sein de la société, de la branche, de l'État, ces négociations sont en général obtenues par l'action des syndicats ;
- la voie législative : un parti politique au pouvoir décide d'un progrès social et vote une loi en ce sens, c'est souvent la formalisation d'une négociation passée, mais parfois des progrès sociaux se font sans l'aide des syndicats.

En France aujourd'hui, le Mouvement unitaire Progressiste (MUP) est un mouvement qui se veut porter partout la question du progrès social, qui doit reposer sur une réappropriation citoyenne des questions politiques du vivre ensemble.

3.3- Activité 3 : Mondialisation des échanges, conflits et paix

La construction de la paix devient aujourd'hui un enjeu majeur des relations internationales, en tant que préalable ou condition nécessaire à l'idée d'un développement "durable" et inversement.

La mondialisation amène-t-elle la paix ?

Le commerce international n'est pas toujours un facteur de pacification des relations entre les pays. Certes, si deux pays commercent davantage de manière bilatérale, ils sont plus fortement incités à résoudre pacifiquement le conflit qui peut les opposer. Mais s'ils commercent davantage avec le reste du monde, la diversification des partenaires agit comme une assurance contre les coûts économiques d'un conflit militaire, et elle peut en augmenter la probabilité. La mondialisation, en affaiblissant les dépendances économiques locales, a donc une influence ambiguë sur la paix. Étudiant l'équilibre entre commerce régional et multilatéral et le rôle des accords commerciaux, les auteurs montrent comment l'architecture des échanges internationaux, si elle est structurée de manière cohérente, permet de réduire la conflictualité. Cette réflexion est illustrée par quelques cas concrets (Turquie-Grèce et Inde-Pakistan).

«L'effet naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble se rendent réciproquement dépendantes: si l'une a intérêt d'acheter, l'autre a intérêt de vendre ; et toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels» - Montesquieu, *L'Esprit de Lois*, 1748

Montesquieu a, en son temps, promu l'idée d'un «doux commerce», un commerce qui permettrait, par ses effets, de tempérer l'ardeur guerrière des hommes et de réduire voire empêcher les conflits militaires. Mais c'est aussi une idée moderne: l'Union européenne s'est construite sur ces bases. En développant la coopération et le commerce entre ses membres, l'idée était d'aboutir à un «plus jamais ça» après le second conflit mondial qui avait transformé le continent en champ de ruines. 50 ans plus tard, chaque pays européen commerce plus avec ses partenaires qu'avec le reste du monde et aucun conflit, à part celui des Balkans, n'est venu endeuiller à nouveau l'Europe. Encore faut-il démêler les causes des conséquences: le commerce intra-européen est-il florissant à cause de la paix ou l'inverse? Plus globalement, l'idée de Montesquieu devrait être une super pub pour la mondialisation: la fulgurante croissance du commerce qui est liée à celle-ci devrait faire régresser la guerre. Or, si plus aucun conflit global n'a éclaté depuis 1945, on ne peut pas dire que la guerre ait disparue de la surface du globe. Pourtant, commerce et guerre ont bien partie liée. Mais de façon plus complexe que Montesquieu ne l'envisageait, comme l'ont mis en exergue Philippe Martin, Thierry Mayer et Mathias Koenig dans un travail passionnant.

Les statistiques de la guerre

Si l'on considère qu'une guerre est un conflit entre deux pays et qui occasionne plus de 1000 morts militaires, on recense 79 guerres entre 1817 et 2000 (de toutes tailles et de toute durée, allant de la guerre des 6 jours à la seconde guerre mondiale). A priori, leur occurrence ne semble pas se réduire.

Nombre de conflits entre pays ayant occasionné plus de 1.000 morts militaires entre 1817 et 2000 - l'année considérée est l'année de début de la guerre. Source : [Correlate of Wars](#)

Les guerres civiles sont, elles, plus nombreuses: pas moins de 419 sur la même période. Et là, non seulement on ne voit pas de tendance à l'amélioration mais cela empire même franchement.

Nombre de guerres civiles ayant occasionné plus de 1.000 morts militaires entre 1817 et 2000 - l'année considérée est l'année de début de la guerre. Source : [Correlate of Wars](#)

Si l'on examine plus précisément le lien entre conflits et le commerce, il faut ouvrir un peu la perspective. La guerre est codifiée selon son intensité. On retient les événements de gravité 5 (plus de 1000 morts militaires), 4 (utilisation de la force comme un lancement de missile sur une installation) ou 3 (démonstration de force comme masser des troupes à une frontière). On calcule également la probabilité de conflit entre les pays en tenant compte du nombre de pays qui est en augmentation (plus l'on a de pays, plus il y a de couples de pays, plus la probabilité de guerre entre pays augmente). Source : [P.Martin et T.Mayer](#)

On voit qu'il y a une certaine corrélation mais qui n'est pas totalement mécanique. Entre 1950 et 1970, cela "marche" : plus de commerce, moins de guerre. Mais, à partir de 1970, la mondialisation se met en marche et le commerce explose. Et pourtant, dans la décennie 2000, la probabilité de conflit entre les pays est la même qu'en 1970. La mondialisation n'a donc pas entraîné une réduction des guerres. Par contre, fait remarquable, les conflits sont devenus plus locaux. En 1950, la distance moyenne de deux capitales se faisant la guerre était de 5.000 kms. En 1970, plus que 3.000 km. En 1995, à peine plus de 2.000 km.

La guerre tue le commerce

Le paragraphe précédent montre que le commerce a une influence sur la guerre sans que l'on ne parvienne à conclure exactement comment. Pour comprendre, faisons le raisonnement inverse. La guerre a-t-elle une influence sur le commerce? La réponse est indubitablement oui. Quand deux pays se font la guerre, ce n'est déjà pas un jeu à somme nulle. La somme des richesses des deux pays est plus faible après la guerre qu'avant, même si un des deux s'est enrichi (pillage, tribut de guerre, ...). Et ceci à cause des destructions. Ces mêmes destructions, notamment des infrastructures, associées au ressentiment entre les deux pays, font baisser durablement le commerce. Le graphique suivant montre comment un conflit entre deux pays (de type 3, 4 ou 5 donc pas forcément une guerre dévastatrice) affecte le commerce bilatéral. Source : [P.Martin et T.Mayer](#)

Le commerce commence à baisser avant même le conflit. Cela s'explique par le fait que la guerre arrive rarement sans signes avant-coureur et les agents économiques de chaque pays ont anticipé le conflit. Au moment de la déflagration même, le commerce a baissé de 30% en moyenne par rapport à son niveau initial. Mais la vraie leçon de ce graphique, c'est qu'il lui faudra près de 20 ans pour retrouver un niveau "normal".

Après ce cas d'école, prenons un cas concret : la Turquie. Les économistes ont mis en place des modèles (dits gravitaires) permettant de prévoir ce que "doivent" être les échanges commerciaux entre deux pays en fonction de certains paramètres (proximité géographique, culturelle, langue commune, passé colonial commun, etc). Dans le cas des relations franco-turques, le modèle marche bien : les relations entre les deux pays ont été plutôt au-dessus de ce que le modèle prédit pendant le dernier demi-siècle et sont aujourd'hui celles "attendues", à quelques pourcents près.

Regardant maintenant les échanges avec le voisin grec. En 1950, le niveau des échanges était celui attendu par le modèle. Les relations commerciales se dégradent doucement. L'arrivée des colonels au pouvoir en Grèce voit les relations se durcir avec une épreuve de force quasi-permanente. Le commerce n'est plus qu'à 34% de son "potentiel". En 1974-75, cela dégénère en conflit ouvert à propos de Chypre. Le commerce tombe alors à 1.5% de son potentiel! Autant dire que les 2 pays ne s'échangent presque plus rien. Depuis cette période, le commerce bilatéral a varié au gré des réchauffements et refroidissements entre les deux nations. Mais, en 2003, il ne représente toujours que 7% de ce que les modèles prédisent. Donc la guerre tue bien le commerce.

Pas de mondialisation heureuse

A partir de cette constatation, on va pouvoir revenir à notre postulat de base. Si deux pays ont des échanges commerciaux très intenses, ils savent qu'ils ont beaucoup à perdre à se faire la guerre. En effet, celle-ci va ruiner ces échanges et appauvrir les pays. Evidemment, l'escalade conduisant à la guerre n'est pas qu'une question de balance gain/coût ou opportunités/risques: il y a une part d'irrationnel qu'il est difficile de mettre en équation. Cependant, statistiquement, cette hypothèse se vérifie bien: deux pays ont d'autant moins de chance de se faire la guerre qu'ils commercent fortement entre eux. Cela tient également au fait que les échanges commerciaux entraînent une meilleure connaissance "de l'autre" et donc une moindre envie de lui taper dessus (la boucherie franco-allemande de 14-18 et la haine du boche étaient largement facilités par l'ignorance des semblables d'outre Rhin ...). Les rapports commerciaux amènent également à mieux connaître les infrastructures du voisin et donc à limiter le bluff possible en cas d'escalade conflictuelle. Et plus les biens échangés sont complexes, plus les chances de guerre sont rares (on se connaît mieux quand on échange des services ou des produits manufacturés que du pétrole ...).

On pourrait donc postuler que la mondialisation, en intensifiant le commerce, va pacifier le monde. C'est en fait l'inverse. Le fait d'échanger avec un plus grand nombre de pays, souvent lointains, permet d'être moins dépendant de ses voisins. Et donc de

pouvoir leur faire la guerre sans que cela affecte trop l'économie. Ainsi, le commerce diversifié agit comme une sorte d'"assurance" permettant de faire la guerre plus librement. Cela explique par exemple que des pays pauvres, comme l'Afrique, s'étant ouverts au commerce international, puissent se livrer plus facilement à des guerres entre voisins. On peut se dire que, par contre, cela abaisse la probabilité des pays à faire la guerre aux pays lointains avec lesquels ils commercent désormais. Cela est vrai mais n'a que très peu d'influence. On se fait de toute façon beaucoup plus la guerre dès lors qu'on est proche. Cela provient de raisons pratiques (il est plus facile d'attaquer son voisin que de lancer une attaque à 10.000 kms) mais aussi parce que les raisons sont plus nombreuses: désaccord sur une frontière, même ethnie peuplant deux pays voisins, conflit sur le partage d'une ressource (accès à l'eau d'un fleuve faisant office de frontière, ...).

La mondialisation semble malgré tout avoir une vertu: de par l'interconnexion du commerce qu'elle a mis en œuvre, elle devrait avoir réduit les risques d'un conflit mondial bien que cela soit difficile à vérifier puisque, heureusement, ces conflits sont rarissimes. Elle explique par contre la régionalisation des conflits via les mécanismes décrits ci-dessus et peut même influencer la courbe croissante du nombre de guerres civiles : l'ouverture au commerce mondial des pays pauvres se fait rarement au profit de l'ensemble de la population. Certaines portions du territoire, notamment riches en ressources (pétrole, minerais, ...), tirent plus partie que d'autres de cette nouvelle richesse, ce qui attise les tensions géographiques qui correspondent souvent à des zones ethniques ou communautaires. C'est donc bien un facteur participatif des guerres ethniques dans les pays pauvres qui cachent souvent des guerres d'accès aux ressources.

D'autres facteurs et une piste

Encore une fois, réduire les motifs de guerre aux seuls éléments rationnels est limitatif. Et, parmi ces éléments rationnels, aux seuls effets du commerce l'est encore plus. Par exemple, et cela ne surprendra personne, les pays exportateurs de pétrole connaissent une probabilité de conflit plus élevée que les autres pays. D'autres facteurs vont par contre en sens inverse : les pays votant de façon similaire aux résolutions de l'ONU se font moins la guerre.

Mais il est un autre facteur, lié au commerce, qui a également une influence importante l'appartenance commune à une zone d'échange et de coopération, de type Union Européenne ou ALENA, réduit très fortement les chances de conflit. Ceci est dû à l'accélération du commerce que ces accords entraînent mais aussi à la mise en place d'un cadre d'échange, de dialogue et de négociation qui aide à la prévention des conflits. Ainsi, les modèles théoriques prévoient que l'entrée de la Turquie dans l'UE réduirait drastiquement les chances d'un conflit avec la Grèce. Mais ça n'est que de la théorie ...

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 4 : Démocratie et Droits de l'Homme

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Etude thématique**

I / L'homme et le monde

3- Démocratie et Droits de l'Homme

- 3.1- Définition des concepts
- 3.2- Etat – démocratie – citoyenneté
- 3.3- citoyenneté et droits de l'homme

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler de droits de l'homme ? Qu'est-ce que ça dire ?
- ✓ **Activité 1 : définition des concepts**

Consigne : définis dans tes propres termes les notions et expressions suivantes : Etat, démocratie, droits de l'homme et citoyenneté.

Synthèse partielle

L'Etat désigne l'autorité politique souveraine s'exerçant sur un territoire et une population donnés, en vertu d'institutions établies. Ces institutions regroupent les structures politiques, juridiques, militaires, administratives, voire économiques selon lesquelles le pays est organisé.

Quant à la démocratie, elle est un régime politique fondé sur la souveraineté des citoyens élisant librement leurs représentants. Elle suppose le respect des droits de l'homme. Ces derniers sont l'ensemble des droits fondamentaux inhérents à la nature humaine.

Tandis que la citoyenneté est une qualité d'un citoyen jouissant de l'ensemble de ses droits civiques dans un Etat ou dans une communauté politique.

✓ Activité 2 : Etat – démocratie – citoyenneté

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte mis à ta disposition.
- 2- cite quelques droits de l'homme défendu par la démocratie.
- 3- dégage les limites de la démocratie.

Synthèse partielle

Les démocraties modernes s'appliquent à défendre les droits fondamentaux de l'individu tels qu'ils sont proclamés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme, notamment la liberté de chacun, les droits politiques individuels, la sécurité... Les libertés fondamentales se trouvent assurées par les mécanismes de l'Etat de droit, dans lequel les autorités politiques elles-mêmes sont soumises au respect du droit.

Cependant, la démocratie devient un concept vide si tous les citoyens n'ont pas accès à l'information ou à un niveau d'instruction qui leur permette de participer au débat politique. L'ignorance et la pauvreté des populations constituent des menaces majeures des démocraties modernes.

✓ Activité 3 : Citoyenneté et droits de l'homme

Consignes :

- 1- explique ces deux expressions : « droit de nature » et « droit civil ».
- 2- décris le bon citoyen dans le contexte malien.

Synthèse partielle

Le droit de nature est l'ensemble des principes immuables, universels et non écrits que l'on fait procéder de la volonté divine ou de la nature rationnelle de l'homme. Tandis que le droit civil est l'ensemble des normes obligatoires et abstraites qui visent à l'organisation d'une société humaine.

Le citoyen est, par définition, celui qui possède un pouvoir participatif aux prises de décisions concernant la collectivité. Le bon citoyen dans le contexte actuel du Mali est, celui qui s'engage dans la reconstruction du pays, à la réconciliation nationale et à la préservation de son intégrité territoriale.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- La démocratie est-elle compatible avec la pauvreté et l'ignorance ?
- Quels sont les Droits de l'Homme que la Démocratie défend ?
- En analysant les principes fondamentaux de la démocratie, identifiez et expliquez les points forts et faibles de la Démocratie au Mali.
- Quel est le meilleur Etat possible ?
- Sur quoi repose l'Etat ?
- Le pouvoir souverain nous menace-t-il ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

4.1 Activité 1 : Définition des concepts

Démocratie, du grec *dēmokratia*, *dēmos*, « peuple » ; *kratein*, « gouverner », est un système politique dans lequel la souveraineté procède de l'ensemble des citoyens.

La démocratie, dont le principe fondateur « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple » se retrouve par exemple dans la Constitution française, est dite directe, lorsque le peuple est investi d'une responsabilité effective sur l'ensemble des décisions ayant trait à la collectivité, ou représentative, lorsque le peuple délègue librement le pouvoir de gouverner à des mandants. À la fois conçue comme une valeur, constitutive d'un objectif à atteindre (la liberté pour tous réalisée dans l'organisation collective), et comme une technique de gouvernement, la démocratie s'est incarnée dans de nombreux modèles et selon des formes différentes.

L'État démocratique garantit les droits fondamentaux de l'individu tels qu'ils sont proclamés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Les libertés fondamentales se trouvent assurées par les mécanismes de l'État de droit, dans lequel les autorités politiques elles-mêmes sont soumises au respect du droit. À l'opposé, les États totalitaires, comme l'Allemagne sous le régime nazi ou l'ex-URSS, interviennent sur tous les aspects de la vie privée, et nient les libertés individuelles élémentaires.

4.2 Activité 2 : Etat – démocratie – citoyenneté

État, forme d'institutionnalisation du pouvoir politique, autorité souveraine s'exerçant sur l'ensemble d'un peuple dans les limites d'un territoire déterminé.

À l'époque contemporaine, il représente le cadre courant de la domination politique. Sur le plan intérieur, l'État moderne se caractérise par son monopole de la violence légitime, c'est-à-dire l'usage légal de la contrainte sur les personnes. Vis-à-vis de l'extérieur, le trait distinctif de l'État moderne est la souveraineté, autrement dit son indépendance totale, et sa compétence illimitée. L'État se compose de trois éléments : un territoire, une population et un gouvernement. La forme étatique ne préjuge pas du régime politique qui y est pratiqué. On peut ainsi parler d'État démocratique, monarchique, tyrannique aussi bien que théocratique. L'État peut être plus ou moins démocratique, respectueux des individus, et son pouvoir plus ou moins accepté ou légitime.

Historiquement, l'État apparaît à la fin du Moyen Âge, à la faveur de la centralisation du pouvoir entre les mains d'un souverain, en réaction, d'une part, à la féodalité et, d'autre part, aux pouvoirs du pape et de l'empereur. À partir du XVI^e siècle naît l'idée qu'à un État doit correspondre un groupe humain culturellement et ethniquement cohérent : la nation.

Très répandue au XIX^e siècle par l'intermédiaire du mouvement des nationalités, l'idée d'État-nation comme forme accomplie d'organisation politique n'est cependant que rarement devenue effective, comme en Grande-Bretagne ou dans la France sous la Révolution. La plupart des États actuels d'Afrique, d'Asie, d'Amérique et même d'Europe sont constitués de groupes humains multiples.

Dans le même temps, le pouvoir politique s'est progressivement détaché de son origine divine, donnant naissance à des États sécularisés. Peu à peu, la souveraineté a été pensée comme appartenant au peuple. Le pouvoir politique se trouve désincarné, détaché de l'homme qui l'exerce, ce qui permet de concevoir les institutions et les pouvoirs comme distincts des hommes qui en ont la responsabilité. Les contributions philosophiques de Jean-Jacques Rousseau et Georg Wilhelm Friedrich Hegel sur ce sujet ont été d'une importance considérable. Max Weber a ensuite souligné la tendance à la rationalisation et à la bureaucratisation de l'État moderne.

L'État revêt diverses formes. L'État unitaire concentre le pouvoir politique dans l'État, l'autorité centrale. Il peut être plus ou moins centralisé : l'Espagne et l'Italie accordent une certaine autonomie à leurs provinces. La France, pour sa part, s'est engagée en 1982 dans un processus de décentralisation administrative, approfondi par une révision constitutionnelle adoptée en 2003 et inscrivant notamment dans la Constitution l'« organisation décentralisée » de la République. Toutefois, l'État conserve tout le pouvoir politique, et il peut réduire le degré d'autonomie des collectivités territoriales. Dans les États fédéraux, ce principe diffère, dans la mesure où certains droits et pouvoirs propres aux entités fédérées que sont les Länder en Allemagne et les « États » aux États-Unis ne sont pas délégués par le gouvernement fédéral central, mais procèdent de la Constitution et sont garantis par elle. Cependant, dans tous les cas, les constitutions réservent au pouvoir central la compétence en matière de monnaie et de politique étrangère.

Sur le plan interne, le rôle de l'État est multiple. Tout d'abord, il consiste à fournir à la population un cadre juridique lui permettant de vivre et d'agir dans l'ordre et la sécurité. L'État crée le droit par le biais de ses organes, notamment constitutionnels. On distingue traditionnellement : le pouvoir législatif, qui vote la loi et qui appartient au Parlement ; le pouvoir exécutif, qui applique la loi et qui est dévolu au gouvernement ; le pouvoir judiciaire, qui tranche les litiges dans les cas particuliers et qui échoit aux tribunaux. En principe, ces trois pouvoirs sont séparés en démocratie, et confondus en dictature.

D'autre part, l'État remplit d'autres fonctions. Il assure la défense au moyen de l'armée, la justice au moyen des juridictions, et l'ordre intérieur au moyen de la police. Il dispose traditionnellement du privilège de battre la monnaie, mais certains États européens procèdent actuellement à la mise en commun de cette compétence dans la cadre de l'Union économique et monétaire. Si ces fonctions, dites « régaliennes », sont communément acceptées, les autres domaines d'intervention de l'État font l'objet de débats, et leur étendue dépend des choix des sociétés concernées. En France, l'État fournit de nombreux services publics accessibles à l'ensemble de la population. Au cours du XX^e siècle, l'État a constamment étendu ses interventions dans l'économie, la protection sociale ou la culture, suscitant l'émergence de la notion d'État-providence. Le financement de ces interventions donne lieu au prélèvement de l'impôt.

Dans la vie internationale, tous les États sont reconnus souverains et égaux. Théoriquement, l'existence internationale de l'État résulte de l'apparition de ses trois éléments constitutifs : le territoire, la population et le gouvernement souverain. En réalité, pour devenir effective, cette existence doit être reconnue par d'autres États. Actuellement, l'admission aux Nations unies est un gage important de reconnaissance internationale. Les États sont soumis au respect du droit international, et ne doivent pas s'ingérer dans les affaires intérieures les uns des autres.

Depuis la fin du XIX^e siècle, on assiste à l'apparition de nombreuses institutions internationales regroupant des États souverains souhaitant aborder des problèmes communs : la sécurité, l'économie et le développement, les échanges de toutes natures, les menaces communes (écologie, nucléaire, guerres, famines). Les Nations unies ne sont qu'une des multiples institutions nées de l'interdépendance croissante des États. D'autre part les États se trouvent de plus en plus confrontés à la concurrence d'autres acteurs et de phénomènes de la vie internationale (associations, groupes, flux divers), défiant l'ordre interétatique. Toutefois, il n'existe pas d'entité supérieure aux États, ni d'entité susceptible de les contraindre.

La globalisation de l'économie mondiale, la mobilité des hommes, du capital et de l'information à l'échelle planétaire se sont conjuguées pour circonscrire la liberté d'action de l'État. À ces évolutions répondent, notamment en Europe occidentale, des constructions interétatiques, comme l'Union européenne. Sans remplacer l'État national, cette construction sans précédent assume certaines des prérogatives traditionnelles de l'État.

Ce contexte international fait promouvoir la démocratie comme la meilleure façon de gouverner un État.

Forme de gouvernance, la démocratie serait née en Grèce antique. Pour les cités-États de la Grèce classique, comme Athènes, la démocratie directe, modèle opposé à la tyrannie et à l'oligarchie, paraît le mode de gouvernement le plus adapté à de petites entités, soucieuses d'autonomie et dotées d'une forte homogénéité sociale. Tous les citoyens peuvent effectivement prendre la parole et voter à l'Agora, l'assemblée de la cité, à l'exception notable des femmes, des esclaves et des « métèques » (non autochtones) qui, exclus de la citoyenneté, n'ont aucun droit politique. La démocratie romaine ressemble à celle des Grecs, bien que Rome ait parfois accordé la citoyenneté à des hommes nés hors de la cité.

À partir du Moyen Âge, l'idée démocratique s'efface devant la montée du modèle théocratique, qui fait de la religion, inséparable d'une vision hiérarchique de la société, la base de la légitimité du pouvoir et celle de l'organisation sociale dans son ensemble. La prééminence peu à peu acquise par la monarchie aux dépens de la papauté ne remet pas en question, bien au contraire, l'idée selon laquelle l'individu n'existe au sein de la société qu'en fonction de la place qui lui a été assignée par sa naissance, système qui veut que le pouvoir soit exercé par ceux-là seuls qui, par nature, en ont reçu la capacité.

Toutefois, certaines conceptions issues du christianisme, comme l'affirmation selon laquelle les hommes sont égaux devant Dieu, contribuent à une nouvelle formulation de l'idée démocratique dès la fin du Moyen Âge, en liaison avec le déclin du féodalisme, l'émergence des premières formes du capitalisme, et la constitution d'une bourgeoisie urbaine désireuse de participer aux affaires publiques. S'inscrivant dans le cadre d'une affirmation progressive de l'individualisme, la Renaissance consacre l'idée d'une autonomie de l'homme, qui doit s'entendre comme autonomie et liberté de la conscience (manifestée par l'humanisme dans le domaine intellectuel), mais également comme une autonomie vis-à-vis d'un pouvoir en voie de sécularisation, dont la légitimité fait l'objet d'une interrogation majeure.

Si le souverain n'est plus incontestable, soit parce qu'on considère que sa qualité de représentant de Dieu ne lui confère pas une légitimité absolue, soit, dans une optique plus concrète prenant en compte la finalité du pouvoir, parce qu'on estime que la monarchie telle qu'elle existe ne garantit pas à chacun le bonheur auquel il aurait droit, la question consiste à définir le « bon » modèle de gouvernement. La démocratie, qui associe au pouvoir l'ensemble de la collectivité, apparaît dès lors comme l'horizon de toute réforme politique d'envergure.

La révolution anglaise constitue l'une des premières tentatives de remise en cause de la monarchie absolue. La guerre civile qui se déroule en Angleterre de 1642 à 1644 voit l'affrontement de la petite noblesse et de la bourgeoisie puritaine avec le roi Charles I^{er}, dont l'autoritarisme finit par provoquer sa destitution, et son exécution en 1649. Cependant, la République instituée par Cromwell, qui se maintient au pouvoir de 1649 à 1658, est à peu près dépourvue de caractère démocratique, et après le retour de la monarchie avec Charles II (1660-1685), il faut attendre la « glorieuse révolution » de 1688, marquée par la formulation de la Déclaration des droits, pour que la limitation effective apportée aux pouvoirs du souverain et la garantie des libertés individuelles accordée aux citoyens préfigure la démocratie moderne. L'Angleterre s'emploiera progressivement à en élaborer l'un des principaux modèles, celui de la démocratie libérale et représentative, au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

Le siècle des Lumières marque un approfondissement considérable de la réflexion sur la démocratie. Mettant l'accent sur la valeur absolue de la liberté individuelle, le philosophe anglais John Locke, auteur du *Traité sur le gouvernement civil* (1690), se prononce en faveur d'une monarchie constitutionnelle, où le souverain, tenant son pouvoir du pacte social et non plus du droit divin, peut être renversé par l'insurrection s'il outrepassé ses prérogatives. Poursuivant cette réflexion qui, sans remettre en cause le principe monarchique, s'interroge sur la forme que doit revêtir le pouvoir pour qu'il soit considéré comme légitime, Montesquieu fait franchir un pas décisif à la pensée politique en formulant la théorie de la séparation des pouvoirs, en vertu de laquelle une limitation réciproque des prérogatives de l'exécutif, du législatif et du judiciaire évite toute dérive vers l'absolutisme. Rompant avec cette optique qui, si elle définit un nouveau mode d'exercice du pouvoir, mettant l'accent sur la protection de l'individu dans la perspective du libéralisme, refuse de s'interroger sur l'origine du pouvoir, et refuse par exemple toute perspective de démocratie directe, Jean-Jacques Rousseau fait de toute forme de collectivité politique la résultante d'un contrat social, par lequel chaque citoyen, se soumettant à la volonté générale incarnée par le corps social dans son ensemble, est plus libre que s'il était isolé face au pouvoir d'un seul, et plus heureux puisque la collectivité favorise nécessairement le bonheur du plus grand nombre.

Cette conception, qui fait primer le collectif sur l'individuel, est l'une des sources de la conception moderne de la démocratie, mais elle est entrée fréquemment en conflit avec le modèle de la démocratie représentative et libérale tel qu'il a été défini par les révolutions américaine et française.

Dans *De la démocratie en Amérique*, Alexis de Tocqueville s'est attaché à décrire les conditions et les éléments qui permettent de caractériser la société américaine de son temps de société démocratique. Procédant à la manière de Montesquieu qui dans *l'Esprit*

des lois a recensé les causes déterminantes qui permettent de qualifier les régimes politiques, Tocqueville expose les critères qui font de la société démocratique une société libérale. À ses yeux, la démocratie s'incarne dans l'égalisation des conditions au sens où la société démocratique refuse les différences héréditaires de conditions. L'égalité ici est sociale, chacun pouvant accéder à toutes les professions et à toutes les distinctions, et ne s'oppose pas aux inégalités économiques où les plus riches côtoient les plus démunis.

Née de la volonté des colonies américaines de s'affranchir de la domination britannique, la guerre de l'Indépendance américaine est à l'origine de la création des États-Unis d'Amérique. S'appuyant sur la déclaration d'Indépendance de 1776, rédigée par Thomas Jefferson, la Constitution de 1787, conciliant avec souplesse désir d'autonomie des États et nécessité d'un certain centralisme fédérateur, définit les contours d'une démocratie représentative soucieuse de la garantie des libertés individuelles.

C'est sans doute la Révolution française qui, en raison de son caractère radical et de son retentissement en Europe, a exercé l'influence la plus déterminante sur la formation de l'idée démocratique moderne. En effet, l'importance de la Révolution française ne réside pas tant dans un changement brutal de régime, puisque la France connaîtra de nouveau des formes plus ou moins autoritaires de régime monarchique au XIX^e siècle, mais dans l'affirmation d'un certain nombre de principes qui acquièrent peu à peu une portée universelle. Découlant de la Déclaration des droits de l'homme adoptée en 1789, la consécration des principales libertés publiques (sécurité et sûreté individuelles, liberté d'opinion, d'expression, de circulation) a dessiné d'une manière définitive l'idéal d'une société démocratique, quel que soit le type de régime politique dans lequel elle s'incarne.

L'idée démocratique connaît une diffusion remarquable dans les sociétés occidentales du XIX^e siècle, en proie à de profonds changements économiques et sociaux (extension de la révolution industrielle, consolidation du capitalisme, naissance de la classe ouvrière). Avant la fin du XIX^e siècle, toutes les grandes monarchies d'Europe occidentale ont adopté une constitution qui limite ou encadre le pouvoir de la Couronne et accorde une part plus ou moins importante du pouvoir politique à des représentants élus, sur le modèle de la Grande-Bretagne, berceau du régime parlementaire. Dans le cadre de ce mouvement, le droit de vote connaît des extensions successives, jusqu'à devenir universel dans la plupart des sociétés démocratiques occidentales.

Les démocraties modernes mêlent, en général, des formes de démocratie représentative et de démocratie directe. Dans le premier modèle, le pouvoir politique est exercé par les représentants élus au suffrage populaire par les citoyens et responsables devant eux, ou bien, plus rarement, il est exercé directement, notamment par le référendum, utilisé dans certains pays, de manière large comme en Suisse, de manière beaucoup plus restreinte en France.

Les démocraties modernes entendent protéger la liberté individuelle tout en permettant la décision majoritaire. Elles garantissent les droits politiques individuels conformément au principe de la participation des citoyens aux affaires publiques (droit de suffrage notamment). Elles permettent le multipartisme, institutionnalisent la lutte pacifique pour le pouvoir politique, et tentent de concilier les principes parfois contradictoires d'égalité et de liberté.

Néanmoins, la démocratie n'est qu'un concept vide si tous les citoyens n'ont pas accès à l'information ou à un niveau d'instruction qui leur permette de participer au débat politique. Cette conception, qui souligne que la démocratie n'a pas pour seule finalité de garantir l'autonomie de l'individu mais aussi celle de favoriser son insertion et sa participation dans une collectivité qui ne serait rien sans lui, a inspiré les tentatives modérées d'inscrire dans les Constitutions certains droits sociaux, à l'image de la Constitution française de 1946. Un versant plus radical de cette conception s'est incarné dans les pays socialistes qui, s'appuyant sur l'analyse de Marx selon laquelle la démocratie bourgeoise n'est qu'une démocratie formelle, entendaient promouvoir de véritables *démocraties sociales*, dans lesquelles la suppression de la propriété privée et la mise en commun des moyens de production, supprimant les antagonismes de classe, permettait de promouvoir une démocratie à visée totalisante.

Ainsi, l'existence formelle d'une Constitution démocratique ne saurait garantir pour autant le caractère réel de la démocratie, dans la mesure où tout pouvoir peut s'affranchir par la force ou par des pratiques plus discrètes des limites qui lui sont fixées, dès lors que l'opinion publique ne parvient plus à faire entendre sa voix. Ainsi la démocratie semble toujours enfermée dans le dilemme qu'a souligné au XIX^e siècle l'un de ses plus éminents analystes, Tocqueville : favorisant l'égalité de tous plutôt que la liberté de chacun, la démocratie est toujours fragile, à moins que l'action des corps intermédiaires et la qualité du débat public évite la fragmentation du corps social, qui laisserait le citoyen seul face au pouvoir.

La démocratie exige une culture de citoyenneté. La citoyenneté désigne l'**appartenance à une communauté politique**, qui est organisée autour de l'État. Elle implique **des droits et des devoirs**. L'ensemble des citoyens partage en effet un objectif commun : agir collectivement pour améliorer les conditions de vie de tous.

LES CITOYENS FRANÇAIS FORMENT UNE NATION

La première condition pour être citoyen français est d'avoir la **nationalité française**. La citoyenneté fournit une **identité collective**, qui est alimentée par une histoire commune, l'usage d'une même langue (et donc l'accès à une culture commune), la soumission aux mêmes lois, le partage des mêmes valeurs démocratiques.

La fierté d'appartenir à cette communauté (le sentiment national) est sans cesse alimentée par l'affirmation régulière de la **volonté de vivre ensemble**. Cette volonté se concrétise lors des élections ou lors de l'acquiescement des impôts par exemple.

ÊTRE CITOYEN, C'EST AVOIR DES DROITS POLITIQUES

La notion de citoyenneté remonte à l'Antiquité : elle a été inventée par les Grecs et surtout pratiquée par les Romains. Mais le statut de citoyen est né en France avec la Révolution française et plus précisément avec la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789**, qui pose les bases de la démocratie française.

Dans le système monarchique, les Français étaient les **sujets du roi**, ils étaient soumis à des lois sur lesquelles ils n'avaient aucun pouvoir. Après la Révolution de 1789, qui a renversé la monarchie, ils sont devenus des citoyens. La souveraineté est passée du roi à l'ensemble des citoyens : le pouvoir politique appartient désormais à tous les citoyens et chaque citoyen est détenteur d'une parcelle de souveraineté. Cette souveraineté s'exerce par le **droit de vote et d'éligibilité**.

ÊTRE CITOYEN, C'EST AVOIR DES DROITS MAIS AUSSI DES DEVOIRS

Les droits du citoyen découlent de sa participation à la vie politique. Parce qu'un citoyen possède le droit de vote et qu'il peut être élu, il contribue à l'élaboration des lois. En contrepartie, il a l'obligation de se plier à ces mêmes lois, qui expriment la **volonté**

collective (celle de la majorité) et non les intérêts de chacun en particulier. Les droits du citoyen sont donc indissociables des obligations envers l'État et envers les autres.

DES DROITS INDIVIDUELS ET COLLECTIFS FONDAMENTAUX

Toutefois, s'il faut être citoyen pour avoir des droits politiques, tout homme a, par nature, des **droits fondamentaux**. Ces droits concernent la **liberté** sous tous ses aspects (liberté d'aller et de venir, de pensée, d'opinion, d'expression, d'association, de la presse, etc.). On parle de **droits-liberté** pour désigner ces droits de faire quelque chose. Le droit à l'instruction fait également partie de ces droits fondamentaux : l'instruction est en effet indispensable pour que l'individu et le citoyen puissent exercer les libertés dont il dispose.

Chaque citoyen peut également se prévaloir de **droits économiques et sociaux**. Ces droits ne figuraient pas dans la Déclaration de 1789 et ont été reconnus plus tardivement (la Constitution française les reconnaît depuis 1946). Ce sont des droits à obtenir quelque chose de la société : droit à des revenus suffisants pour vivre décemment, droit à la santé, au repos et aux loisirs, droit au travail, droit syndical, droit de grève, etc.

DES OBLIGATIONS CONTRAIGNANTES

Les citoyens français sont tenus de remplir un certain nombre de devoirs obligatoires : **respecter la loi, payer l'impôt** (qui sert au fonctionnement de l'État et finance l'éducation, la sécurité, la santé, les routes...), se faire recenser, accepter d'être juré d'assises, respecter les droits des autres sans distinction de couleur, de religion, de langue, etc.

ÊTRE CITOYEN EST UN ÉTAT D'ESPRIT

La notion de citoyenneté s'étend bien au-delà de la participation à la vie politique et l'obéissance à la loi. Un citoyen se doit à tout moment de se sentir pleinement responsable du bon fonctionnement de la société dans laquelle il vit. C'est pourquoi la notion de citoyenneté est indissociable de celle de **civisme**.

Faire preuve de civisme au nom de la solidarité et de l'intérêt général est un devoir : respecter l'environnement, ne pas abîmer les biens communs (dans les trains, à l'école, dans les jardins publics ou les forêts) ou encore être solidaire des citoyens les plus fragiles, comme les personnes âgées ou les personnes handicapées.

4.3 Activité 3 : Citoyenneté et droits de l'homme

Citoyenneté (politique), qualité d'un citoyen jouissant de l'ensemble de ses droits civiques dans un État ou dans une communauté politique.

La citoyenneté est un statut juridique de membre d'un État ou d'une communauté internationale (citoyenneté européenne), par la naissance ou par la naturalisation.

Elle désigne étymologiquement l'appartenance à une cité ou à un État, assortie de droits et de devoirs définis. Historiquement, elle est liée au mouvement des Lumières et à la Révolution française qui renversa la monarchie. Dans le système monarchique, les citoyens étaient les sujets de la Couronne, soumis à des lois sur lesquelles ils n'avaient aucun pouvoir. Avec l'avènement de régimes démocratiques, les citoyens sont devenus des éléments actifs des États dans lesquels ils vivent, participant à l'exercice de l'autorité souveraine (droit de vote et d'être éligible). La citoyenneté demeure aujourd'hui un principe d'une extrême importance ; l'Union européenne constitue de ce fait un cas particulièrement intéressant, au moment où elle dépasse le simple espace de marché économique pour former une communauté supranationale.

Parce que le contrat social a pour but ultime de garantir à chacun la jouissance et la liberté, la société ne saurait être la somme des libertés individuelles, nécessairement incompatibles. En abandonnant une part de sa liberté, l'Homme acquiert une liberté plus grande encore au sein de la société qui lui assure la paix. C'est la première grande leçon du *Contrat social* : les concessions particulières sont le gage de la paix commune.

Dans *Du Contrat social*, Jean-Jacques Rousseau fut le premier à définir clairement le concept de citoyenneté : son pacte social est ainsi la forme juridique du passage de l'état de nature à la société civile. D'autres auteurs, comme Thomas Paine, ont analysé le concept de citoyenneté dans le cadre de leurs doctrines de la démocratie. La citoyenneté utilise l'État pour revendiquer des droits pour les individus et pour imposer des devoirs, comme le service militaire, le devoir fiscal ou le respect du droit en vigueur. Les théories marxistes ont longtemps opposé la classe sociale à la citoyenneté, signifiant de ce fait que l'appartenance à une communauté nationale n'était qu'un leurre créé par la bourgeoisie afin de tromper le prolétariat. Selon Marx, les ouvriers n'avaient pas de patrie (doctrine internationaliste) et se définissaient plus par leur condition économique que par leur appartenance à une nation.

La notion de citoyenneté est indissociable à la notion de droits de l'homme en tant que l'ensemble des droits fondamentaux inhérents à la nature humaine.

Issus des conceptions du droit naturel, qui fondent leur statut philosophique, les droits de l'homme ont fait l'objet d'une reconnaissance progressive en droit positif depuis la proclamation de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen par les révolutionnaires français en 1789. Cette reconnaissance se traduit aujourd'hui par une protection juridictionnelle accrue tant au niveau européen qu'au niveau national. En effet, de nombreux États, dont la France, se sont dotés de mécanismes favorisant le recours devant le juge en cas d'atteinte aux droits de l'homme tels qu'ils sont garantis par les textes de portée internationale.

S'interrogeant sur les principes du droit naturel, dans *les Devoirs de l'homme et du citoyen*, Pufendorf conclut à l'existence de trois grandes catégories de devoirs : les devoirs envers Dieu, les devoirs envers soi-même et les devoirs envers les autres hommes. Le principe de sociabilité fonde la dernière catégorie et le droit naturel. Pour autant, l'amour de Dieu et le souci de soi-même n'en sont pas exclus. Il s'agit alors d'aménager ces divers fondements pour trouver un point d'équilibre entre eux.

Si la conception des droits de l'homme dérive pour l'essentiel des théories du droit naturel, elle emprunte cependant aussi à celles du « droit historique ». Fondé par le *Traité du droit de la guerre et de la paix* (1625) de Hugo Grotius, développé notamment par la vision totalitaire du Léviathan (1651) de Thomas Hobbes et par les théories démocratiques du *Contrat social* (1762) de Jean-Jacques Rousseau, le droit naturel se fonde sur la figure abstraite de l'individu à l'état de nature et sur la notion, diversement interprétée, de « contrat social ». Par-delà leurs oppositions, le trait commun à toutes les conceptions jusnaturalistes, relevé par

Pufendorf (1632-1694) dans son étude *De Jure Naturae et Gentium* (« Du droit naturel et du droit des gens », 1672), est de donner au pouvoir un fondement rationnel incontestable qui permette aux individus d'échapper à l'arbitraire et de trouver des espaces de libertés.

Les théoriciens du droit historique ne concevaient pas l'État comme une machine, faite de rouages indépendants, mais plutôt comme un organisme, fait de membres et d'organes qui ne peuvent exister et se développer que parce qu'ils sont essentiellement liés les uns aux autres. Défendue en Allemagne par Savigny (1779-1861), l'école du droit historique posait en principe qu'il n'était « aucune existence humaine qui soit pleinement singulière et parfaitement isolée ». Le droit historique ne posait pas les problèmes en terme de contrat social ou d'association, mais en terme d'institution, de possibilités d'intégration, ou de « droit de résistance » du citoyen à la pression sociale. Il a apporté aux conceptions des droits de l'homme l'idée que les institutions procédaient de la coutume plus souvent que de la réflexion, et que les individus pouvaient exercer une influence déterminante sur leur évolution.

Dans l'histoire, l'idée que l'on s'est faite des droits de chacun a varié selon les époques. Les Romains instaurèrent certes un ensemble de droits, mais leur jouissance était exclusivement réservée aux citoyens. L'ordre féodal distingua entre les droits des seigneurs et ceux des roturiers, organisant une société où les droits que détenait chacun étaient directement fonction de son état social. Longtemps on limita la reconnaissance des droits à l'appartenance à un groupe. L'idée que les individus puissent se reconnaître dans une communauté plus vaste que celle des nations ou des ethnies est relativement récente. Elle fait écho à la diffusion des récits de voyage et à la découverte d'autres peuples, et n'a donné lieu à une prise de conscience qu'avec la diffusion de l'esprit des Lumières, si l'on excepte Las Casas.

Dans *Fondement de la métaphysique des mœurs* (1785), Kant parvint à énoncer le principe philosophique sur lequel se greffèrent l'ensemble des droits de l'homme. L'humanité doit toujours être traitée aussi « comme une fin, et jamais simplement comme un moyen ». En s'abstenant de toute référence culturelle ou religieuse, pour ne parler que de l'homme, la pensée s'est détachée des particularismes pour viser à l'universalité. Son apport essentiel consiste, selon les mots de Simone Weil, à repousser, dans les affaires publiques, la tentation de considérer que « la collectivité soit au-dessus de l'être humain ».

Marx, qui soulignait la différence existant entre libertés formelles et libertés réelles, a reproché à la notion de droits de l'homme de se borner à une conception « égoïste » des intérêts individuels, fondée sur le droit de propriété et sur l'opposition théorique entre l'individu et la société. L'évolution des moyens de production et de communication dans le monde contemporain a renforcé le poids de cette critique en soulignant les inégalités entre les hommes. Il est à remarquer, toutefois, que la critique marxiste, exprimée notamment dans *la Question juive* (1843), ne portait pas sur l'idée même des droits de l'homme, mais sur l'interprétation qui en avait été faite dans la Constitution américaine et dans celles qui se réclament de l'héritage de la Révolution française.

Le grand texte de référence est la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 27 août 1789, riche de dix-sept articles, qui proclame solennellement un certain nombre de droits fondamentaux. La Déclaration de 1789 trouve son origine, non seulement dans les conceptions du droit naturel, mais également dans une certaine tradition du christianisme, qui fait des Évangiles le fondement d'une philosophie égalitariste. De manière très différente, ces deux courants ont cependant permis l'évolution des mentalités vers la reconnaissance de droits attachés à la qualité d'Homme. Plus directement, les écrits des philosophes des Lumières, tel Jean-Jacques Rousseau, notamment son célèbre ouvrage intitulé *Du contrat social* (1762), ainsi que la Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776, rédigée par Thomas Jefferson, et la Déclaration des Droits de la Constitution de l'État de Virginie du 12 juin 1776, ont constitué l'essentiel de l'inspiration des révolutionnaires de 1789.

La Déclaration de 1789 indique donc quels sont les droits inhérents à la nature humaine, qui recouvrent à la fois les droits de la personne (voir Libertés publiques), mais aussi les droits politiques (droit à la participation aux affaires publiques) et, pour certains analystes, les droits sociaux, sans toutefois garantir juridiquement leur promotion. Ce dernier point constitue l'une des ambiguïtés de la notion : en effet, les droits de l'homme apparaissent comme un idéal à atteindre, et rien ne garantit que l'ensemble des régimes politiques les mettent concrètement en œuvre.

En France, cependant, la Constitution de la V^e République renouvelle solennellement dans son préambule « son attachement aux droits de l'homme tels qu'ils sont définis par la Déclaration de 1789 » et donne ainsi une portée constitutionnelle à ces droits. Le droit positif français confère à la grande majorité d'entre eux un caractère normatif, et attache à leur reconnaissance un régime juridique protecteur. Ainsi sont protégés par l'intermédiaire des différentes branches du droit (droit civil, droit pénal, droit administratif) le droit à la liberté, la propriété, la sûreté des personnes, le droit de résister à l'oppression, etc.

Les droits de l'homme ne correspondent pas exactement à la notion de libertés publiques, qu'on peut définir comme l'ensemble des normes juridiques qui garantissent l'exercice des droits et des libertés. Le droit des libertés publiques constitue donc une partie du droit positif des droits de l'homme, mais il n'épuise pas la notion, dans la mesure où tous les droits de l'homme n'ont pas nécessairement reçu de consécration juridique.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 5 : Le sens de l'histoire

Discipline : Philosophie

1- **Domaine** : S.H.

2- **Durée** : 02 heures

3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.

4- **Composantes** : exercer son esprit critique.

5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.

6- **Contenus : Etude thématique**

II / L'histoire et Progrès

5- Le sens de l'histoire

5.1- Hegel : la raison à l'œuvre dans l'histoire et la place des grands hommes

5.2- Karl Marx : la lutte des classes comme moteur de l'histoire et le matérialisme historique.

7- Ressources éducatives :

- ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
- ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
- ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.

8- Stratégies d'animation

Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.

9- Déroulement des activités :

- ✓ **pré évaluation** : Qu'entendez-vous par sens de l'histoire?

- ✓ **Activité 1 : Hegel : la raison à l'œuvre dans l'histoire et la place des grands hommes**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°24 intitulé : « Les individus historiques » (Hegel, *La raison dans l'histoire*, pp.120-122, Coll. 10/18, UGE) ;
- 2- décris la mission du grand homme historique ;
- 3- définis dans tes propres termes les mots suivants : Universel, Esprit, Héros, Droit et Concept.

Synthèse partielle

Le grand homme historique est le chargé d'affaires de l'Esprit du monde. La mission du héros est de pousser en avant le nouvel Universel, ainsi que le Droit et le concept. Le grand homme ne puisse pas sa fin profonde dans le réel, mais dans l'Universel qu'il s'accomplit.

L'Universel, c'est ce qui est commun à tous les esprits. Il s'identifie ici au mouvement de l'Esprit s'accomplissant grâce aux particularités. Chez Hegel, l'Esprit est conçu comme pensée se clarifiant progressivement et parvenant finalement à l'Absolu (en prenant corps dans le monde). Ainsi, le héros est celui qui a fait progresser l'Universel dans le cours des choses. Il fait naître le Droit, c'est-à-dire ce qui est légitime, ce qui doit être.

Le concept est l'esprit vivant de la réalité. Le concept est la notion dynamique se développant dans le réel et permettant, par sa rigueur, de construire un savoir universel, valable pour tous.

- ✓ **Activité 2 : Marx : la lutte des classes comme moteur de l'histoire et le matérialisme historique**

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte N°08 intitulé : « Le matérialisme historique » (Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, p.04, Editions sociales) ;
- 2- dégage la clef du devenir historique ;
- 3- explique les expressions suivantes : « les rapports de production » et « les forces matérielles de production ».

Synthèse partielle

Les rapports de production, qui dépendent des forces de production matérielles, conditionnent la société et donc l'homme. Les contradictions périodiques entre ces rapports et ces forces engendrent les bouleversements historiques. C'est l'existence matérielle qui jette une lumière sur la conscience. Ainsi, s'éclairent l'évolution des sociétés, et le passage vers un développement humain cohérent.

Bref, la contradiction entre rapports de production et forces matérielles de production est le nerf de l'évolution historique.

Les rapports de production, relations et rapports sociaux noués dans le processus de production ; tandis que les forces productives matérielles sont l'ensemble de moyens dont dispose la société humaine pour produire. Dans ces forces productives, il faut inclure les moyens de travail, mais aussi les hommes qui les utilisent.

10- Synthèse générale

11- Evaluation

- Qu'appelle-t-on l'histoire ?
- L'homme fait-il son histoire ?
- Les hommes savent-ils l'histoire qu'ils font ?

12- Appui : remédiation (exos similaires) ; enrichissement (exos niveau sup.).

5.1 Activité 1 : Hegel : la raison à l'œuvre dans l'histoire et la place des grands hommes

Selon Hegel, il y a une certaine Idée qui préexiste à la nature et à l'homme. Hegel l'appelle « l'Idée Absolue ou Esprit Absolu » et soutient qu'elle est le fondement du monde. Elle possède un mouvement dialectique et a la capacité de s'incarner.

Le mouvement de l'Idée Absolue passe par trois phases :

- **la phase antérieure au monde** : où l'Idée Absolue opère encore dans le domaine de la pensée pure.
- **la phase de la métamorphose** : là, l'Idée Absolue s'incarne en nature.
- **la phase supérieure** : où l'Idée revient à elle – même à travers la pensée humaine. C'est à cette phase que Hegel rapporte la conscience individuelle, la conscience sociale et enfin le stade suprême où l'Idée se manifeste sous forme de religion, d'art et de philosophie.

Hegel fait de la philosophie la connaissance absolue et considère sa propre philosophie comme l'apogée du développement de l'Idée.

Pour Hegel, le développement a pour source la lutte des contraires et s'effectue par le passage d'une qualité à une autre. C'est ce qu'il appelle la dialectique. Mais pour lui, cette dialectique de la nature est la manifestation de mouvement de l'Idée Absolue.

C'est seulement dans la mesure où elle renferme une contradiction qu'une chose est capable de mouvement, d'activité. La dialectique considère les choses dans leur mouvement, leur liaison réciproque. Pourquoi cette dialectique est-elle idéaliste ? Pour Hegel, les contradictions qui se manifestent au sein de la nature ou de la société et de la pensée à une phase de leur développement ont leur développement, leur origine dans les contradictions de l'Idée Absolue. Les guerres entre Nations, les luttes politiques et sociales sont les traductions concrètes des contradictions de l'Esprit (l'Idée Absolue) dans son ascension.

Tout va de l'Idée Absolue tout revient à elle.

Pour Hegel, l'histoire universelle est le développement, l'accomplissement ou la réalisation de l'Esprit, de la raison. C'est la sortie de l'Esprit de lui – même. Ce processus de l'effectuation de la raison ou le sens de l'histoire est la réalisation de la liberté. L'Esprit en se réalisant crée les institutions dans la société, par exemple, l'Etat. La liberté est lente prise de conscience par les hommes du fait qu'ils sont libres.

Hegel distingue ainsi trois façons de faire l'histoire :

- **L'histoire originale** : Elle retrace les coutumes, les mœurs d'un peuple donné. Elle présente des événements auxquels ont été participés les historiens eux – mêmes. C'est l'histoire des chroniqueurs, des historiographes : César, Hérodote...
- **L'histoire réfléchie** : Elle peut être :
 - **Universelle**, elle est considération réfléchie de l'histoire qui recouvre une longue période de nombreux événements et traduit plus les idées de l'histoire que les faits eux – mêmes. Exemple : le romain Tite – Live ; les français Voltaire et Bossuet.
 - **Pragmatique**, elle est une étude de l'histoire pour en tirer des leçons. Elle devient un genre inutile parce que pour Hegel il n'y a pas de leçons de l'histoire étant donné que jamais on ne retrouvera pas les conditions des peuples une deuxième fois.
 - **Critique**, elle est l'histoire de l'histoire, c'est – à – dire réflexion critique sur la crédibilité des documents historiques. Ce genre est celui des professeurs.
 - **Conceptuelle**, elle examine le développement d'un grand concept : l'art, religion, philosophie... Dans la mesure où elle est objective, elle tend à être philosophique.

- **L'histoire philosophique ou la philosophie de l'histoire** : C'est l'histoire par excellence non pas une réflexion sur les événements pour en tirer des leçons ou pour justifier des thèses, des idées mais en vue de leur nécessité interne car l'histoire n'est pas une succession de hasard ou le lieu de la contingence. Les grands hommes eux – mêmes n'apportent pas l'imprévu de leur projet. Les grands hommes, les hommes historico – mondiaux sont ceux qui ont fait ce que l'histoire attendait d'eux, qui ont compris que le moment historique de leur intervention était arrivé. On ne réalise pas l'importance, l'importance comment. C'est l'histoire qui commande ; son déroulement est la nécessité rationnelle par excellence. « L'histoire universelle n'est que la manifestation de la raison ».

Notre raison est donc de comprendre la raison de l'histoire. Chaque individu, chaque peuple élit ainsi la mission de réaliser une étape de ce progrès de l'Esprit. Ainsi, Napoléon apparaît à Hegel comme « la raison à cheval ». Si par ailleurs, Hegel répète après Anaxagore que c'est la raison qui gouverne le monde, il s'agit selon lui de toute une autre façon. Ce n'est pas la pensée humaine, l'opinion qui gouverne le cours de l'histoire, mais un élément extérieur caché à la conscience de l'homme. Les hommes en poursuivant leur but propre réalisent une œuvre qui dépasse leur intention ; une œuvre qui était certes contenue dans leurs actions. L'Esprit aiguillonne les peuples et les individus en leur présentant l'appât d'un but privé et pour y parvenir il se sert des passions sans lesquelles rien de grand ne se produit dans l'histoire : c'est la ruse de la raison.

Pour Hegel, l'Afrique ne fait pas partie de cette histoire. Ainsi, il distingue les étapes de l'évolution de l'Esprit : l'Etre, l'Essence, le concept. Autrement dit l'Etre en soi, pour soi et en soi pour soi.

« Tout humain est concerné en son essence par la liberté. » Cette liberté est incarnée par l'existence concrète, c'est – à – dire les hommes, au cours de leur histoire, doivent évoluer de l'état de nature pour parvenir progressivement à la liberté.

Selon Hegel, l'histoire universelle commence par l'Orient et se termine dans le monde germanique en passant par la Grèce et la Rome antiques.

L'Orient est l'enfance de l'humanité (ici, seul un homme était libre, le roi) : la liberté existe dans l'Etre, mais l'Etre ne le sait pas. La Grèce et la Rome antiques, c'est le moment de l'adolescence de l'humanité (seuls quelques hommes étaient libres, 100.000 hommes). C'est pourquoi, il y avait chez eux les maîtres d'esclaves et les esclaves. C'est l'âge virtuel de l'Esprit, de la raison.

Dans ce monde gréco – romain, règne la belle liberté, mais elle n'a pas atteint l'effectivité de l'en soi et du pour soi : la liberté est comprise dans l'essence.

Le peuple germanique est la maturité de l'humanité (ici, le christianisme a proclamé que la liberté était un attribut naturel pour l'homme). Liberté est réalisée dans le concept.

Si Hegel parle du monde germanique, il ne s'agit pas seulement de l'Allemagne, mais non seulement du monde chrétien protestant luthérien, mais aussi du monde islamique que Hegel appelle mohamétannique.

L'Afrique est anhistorique, elle est hors de l'histoire universelle. Le soleil de la civilisation s'est levé à l'orient et s'est couché en occident en passant par la Grèce et la Rome antiques et n'est pas passé par l'Afrique. L'Afrique représente l'état zéro de l'humanité et l'africain représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance. L'Afrique est donc immobile, elle n'a pas pu quitter son état naturel. L'africain n'est pas parvenu à se faire l'idée de transcendance, d'universel. Sa religion c'est la magie, la sorcellerie, le fétichisme.

L'Afrique de Hegel est seulement l'Afrique sud – saharienne, c'est – à – dire l'Afrique noire. Il qualifie le Maghreb d'européen et la méditerranée d'asiatique.

L'immobilisme de l'Afrique est lié selon Hegel à sa position géographique et climatique et non à l'infériorité de l'africain ou bien de son inintelligence. L'Afrique est soumise à des contraintes climatiques et géographiques qui l'empêchent d'évoluer. Hegel pense que l'Afrique peut rentrer dans l'histoire quand elle sera en contact avec les autres peuples.

Hegel souffrait d'un déficit d'informations sur l'Afrique, car il s'est contenté des écrits des explorateurs et missionnaires qui décrivaient une certaine Afrique barbare et non civilisée.

Selon Hegel, l'histoire est un drame, c'est – à – dire que son déroulement est conflictuel, qu'elle est le lieu de la violence. « L'histoire universelle n'est pas le lieu de la félicité (bonheur). Les périodes du bonheur sont les pages blanches, il leur fait défaut l'opposition, le conflit, la lutte par lesquels se réalise le progrès de l'Esprit ».

L'histoire est le donné philosophique par excellence. Elle nous montre la puissance dramatique du devenir au cours duquel se réalise l'universel concret, c'est – à – dire l'Etre souverainement réel. Dans cette philosophie de l'histoire, nous remarquons que le but final de l'histoire est la liberté comprise comme la pure abstraction, universel prédicat. Puisque l'histoire présuppose un commencement et une fin, Hegel se penche sur la fin de l'histoire. Cette fin est ontologique d'abord parce qu'elle est abolition du temps. Elle est pragmatique en fait que l'état parfait est atteint qui n'est plus à changer. En dernier mot, les contradictions se sont empesées cet état. La raison absolue se tue et il y a une contemplation dans une joie éternelle.

5.2 Activité 2 : Karl Marx : la lutte des classes comme moteur de l'histoire et le matérialisme historique

Le matérialisme historique ou conception matérialiste de l'histoire peut se définir comme la conception de l'histoire qui cherche les causes et le moteur de tous les événements historiques dans la lutte des classes et dans le développement économique de la société.

Les rapports de production, qui dépendent des forces de production matérielles, conditionnent la société et donc l'homme. Les contradictions périodiques entre ces rapports et ces forces engendrent les bouleversements historiques. C'est l'existence matérielle qui jette une lumière sur la conscience. Ainsi, s'éclairent l'évolution des sociétés et le passage vers un devenir humain cohérent. La contradiction entre rapports de production et forces matérielles de production est le nerf de l'évolution historique.

En effet, comment trouver un sens à l'histoire ? Marx considère que la lutte des classes est la force motrice de l'histoire de toutes les sociétés antagonistes. « **Le manifeste du parti communiste** » le proclame en des formules célèbres : « l'histoire de toute société (excepté l'histoire de la société primitive ajoutera Engels) n'a été que l'histoire de la lutte des classes. Homme libre et esclave, praticien et plébéien, baron et serf, maître de jurande et compagnon, en un mot oppresseurs et opprimés en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finirait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte ». Cette lutte comporte des luttes politique, économique et idéologique...

L'homme selon Marx se distingue des autres animaux par la production. A la base de l'existence concrète de l'homme, il y a donc la production. C'est pourquoi l'homme en général séparé, isolé, n'existe pas. Il n'existe que socialement. On ne doit prendre pour point de départ du réel, les représentations, les idées que les hommes s'en font. Il faut au contraire partir « des hommes dans leur activité réelle » et non de leur spéculation. Ce ne sont pas les idées que les hommes s'en font qui expliquent la réalité mais bien plutôt cette dernière qui s'exprime en elles : « ce n'est pas la conscience qui détermine l'être ». Dans toute société, Marx distingue deux aspects : les éléments matériels (force productive et rapport de production) et les éléments spirituels (conscience sociale). Pour lui, l'être social détermine la conscience sociale. En effet, l'évolution des F.P. entraîne celle des rapports sociaux puis celle des idées. Les bouleversements sociaux s'expliquent par la contradiction entre les F.P. qui progressent et les rapports de production restés caducs.

FICHE DE SEQUENCE

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Séquence 06 : L'Epistémologie

Discipline : Philosophie

- 1- **Domaine** : S.H.
- 2- **Durée** : 02 heures
- 3- **Compétence** : comprendre l'environnement humain.
- 4- **Composantes** : exercer son esprit critique.
- 5- **Manifestations** : s'interroger sur une question, un problème - interroger de façon critique les représentations du savoir, de la société, de l'espace, de la nature, de la culture etc.
- 6- **Contenus : Etude thématique**

III / L'Epistémologie

- 1- Emergence de la pensée scientifique
- 2- L'Esprit scientifique
- 3- Les différents types de sciences
- 4- Science et technique
- 5- Les obstacles épistémologiques
- 6- Philosophie des mathématiques
- 7- **Ressources éducatives** :
 - ✓ ressources humaines : le professeur et les élèves ;
 - ✓ ressources matérielles : livres d'auteurs, textes choisis, craie, tableau, bancs, cahiers et bics;
 - ✓ ressources financières : frais d'impression et de reprographie.
- 8- **Stratégies d'animation**
Répartition des élèves en groupes, réflexion individuelle, travail de groupe, plénière ou synthèse.
- 9- **Déroulement des activités** :
 - ✓ **pré évaluation** : dans quel contexte avez-vous entendu parler d'Epistémologie ?
 - ✓ **Activité 1 : Emergence de la pensée scientifique**

Consignes :

 - 1- définis dans tes propres termes la science et l'Epistémologie ;
 - 2- cite quelques grands ténors de la science moderne.

Synthèse partielle

La science est un domaine du savoir humain, qui forme un ensemble organisé de connaissances ayant un objet déterminé. Tandis que l'Epistémologie est l'étude des fondements, de la structure et du développement des sciences. Le XVII^{ème} siècle a été essentiellement le siècle de l'essor de la théorie scientifique grâce aux travaux de Galilée et d'Isaac Newton.

✓ Activité 2 : l'Esprit scientifique

Consignes :

- 1- dis ce que tu entends par Esprit scientifique ;
- 2- cite quelques caractéristiques de l'Esprit scientifique ;
- 3- dis comment l'Esprit scientifique se forme.

Synthèse partielle

Un Esprit scientifique est un esprit qui cherche à fonder toutes ses connaissances par un travail logique effectué sur des données d'observation fiables. Tous les énoncés qu'il déclare sont: vérifiables, vérifiés, réfutables et non réfutés. L'Esprit scientifique se caractérise par la Raison, la Logique, la Cohérence, la Recherche, l'Ouverture à la critique, l'Humilité, la Curiosité...

Déceler les obstacles épistémologiques contribue à former l'Esprit scientifique. Penser rationnellement, scientifiquement, n'est pas un processus spontané de l'être humain. Cela ne peut se faire qu'après avoir surmonté un certain nombre d'obstacles épistémologiques, après avoir remis en cause de **fausses évidences, des raisonnements erronés**, etc.

✓ Activité 3 : les différents types de sciences

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte intitulé « Tentative de catégorisation des sciences » mis à ta disposition.
- 2- cite les différents types et les branches de sciences.

Synthèse partielle

Nous pouvons citer essentiellement deux grands types de sciences : les « sciences dures » pour désigner les sciences de la nature et les « sciences molles » pour désigner les sciences sociales et humaines.

Les sciences naturelles sont généralement divisées en deux classes : les sciences physiques et les sciences de la vie. Les premières comprennent essentiellement les branches ou disciplines suivantes : la physique, l'astronomie, la chimie, la géologie, la mécanique, la cosmologie, la chimie physique et la météorologie. Les principales sciences de la vie sont la botanique, la zoologie la physiologie, l'embryologie, l'anatomie, la génétique et l'écologie.

Les sciences sociales et humaines sont principalement la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, les sciences de l'éducation, le droit, l'économie, l'histoire...

Activité 4 : science et technique

Consignes :

- 1- définis la technique ;
- 2- donne ton avis sur cette question : « la technique est-elle une science ? ».

Synthèse partielle

Pour le savoir, il convient bien sûr de les définir l'une et l'autre. Selon Lalande, "les techniques sont des procédés bien définis et transmissibles destinés à produire certains résultats jugés utiles".

La technique semble être plus concrète. Ce qui la caractérise c'est l'action, la production, la transformation. Autrement dit, elle vise des résultats palpables. Or, la science est théorique. Elle élabore des théories, des idées sur le réel. Bref, elle dégage des lois universelles et conçoit des formules sur le réel.

✓ Activité 5 : les obstacles épistémologiques

Consignes : donne cinq caractéristiques de l'obstacle épistémologique.

Synthèse partielle

Dans la formation de l'esprit scientifique, Gaston Bachelard analyse les caractéristiques du raisonnement scientifique, mais plus encore les obstacles mentaux qui empêchent sa manifestation. Nous notons cinq caractéristiques principales de l'obstacle épistémologique : l'intériorité, la facilité, la positivité, l'ambiguïté et la récursivité.

✓ Activité 6 : philosophie des mathématiques

Consignes :

- 1- lis attentivement le texte intitulé « Connaissance philosophique et Connaissance mathématique » (E. Kant, Critique de la raison pure, Méthodologie transcendantale, Paris, Gibert, 1946, trad. Barni, tome2, pp. 194-195, 196-197) ;
- 2- donne la différence entre Connaissance philosophique et Connaissance mathématique.

Synthèse partielle

La vérité est possible en mathématiques, car elles s'établissent sur la base des catégories a priori de la sensibilité : **l'Espace et le Temps** qui sont à la fois a priori et intuitifs.

En philosophie, le savoir universel et nécessaire est impossible ; car la raison humaine en essayant de résoudre les questions de la philosophie, tombe inévitablement dans des contradictions antinomiques, c'est-à-dire insolubles : l'existence de Dieu ; l'immortalité de l'âme ; l'éternité du monde...

En dehors, de la pierre de touche de l'expérience, la raison humaine est vouée à des contradictions inévitables et sans fin.

10- Synthèse générale (voir copie)

11- Evaluation

- L'esprit scientifique peut-il se libérer réellement de la subjectivité?
- Un esprit scientifique peut-il devenir un esprit métaphysique ?
- En quoi la technique est-elle la mise en œuvre de la science ?
- La technique dépend-elle bien de la science ?
- Comment peut-on concevoir des techniques sans la science ?
- Que préconisons-nous à un esprit scientifique en formation souhaitant éviter les obstacles épistémologiques ?

12- Appui :

- ✓ remédiation (exos similaires) ;
- ✓ enrichissement (exos niveau sup.).

Classe : T.S.S

Unité d'Apprentissage (UA) 2

Domaine : S.H.

Séquence 06: l'Epistémologie

Discipline : Philosophie

6.1- Activité 1 : Emergence de la pensée scientifique

Où les sciences puissent-elles leur autorité ?

On a vu que l'opinion n'est pas un savoir car fondée sur l'arbitraire. A l'inverse, la science est reconnue comme un savoir objectif fondée sur des faits. Or la science ne pourrait-elle servir de modèle de rationalité ? Ne pourrait-on lui emprunter ses méthodes rigoureuses de pensée ? Il convient donc de s'intéresser à ce qui fait la scientificité de la science.

On situe la naissance des sciences naturelles au XVII^e S. avec Descartes et Galilée. Mais il faut nuancer ce terme de « naissance ». En fait, il s'agit de la naissance des sciences modernes. Car les « sciences » existaient bien avant : l'alchimie, l'astrologie – astronomie, l'histoire naturelle (biologie) etc. sont anciennes.

Dès la Grèce antique, les sciences de la nature sont filles de la philosophie. A ce titre, elles ont pour tâche d'expliquer rationnellement le monde. Malgré tout, certaine confusion entre le rationnel et l'irrationnel demeure. Confusion qui persiste d'ailleurs au-delà du XVII^e siècle. Autrement dit, la révolution scientifique s'instaure progressivement. **(cf. Newton s'intéresse plus aux anges qu'à l'attraction universelle).**

Les sciences modernes procèdent d'une rupture méthodologique : la mathématisation du monde. Le monde est un livre écrit en langage mathématique dit Galilée. **(N.B : les mathématiques sont un langage.)** La science étudie des rapports ou des relations et des substances. Le recours aux mathématiques va jouer le rôle de filtre ; elles vont contribuer à limiter la place de l'irrationnel.

Jusque-là l'étude du monde consistait à chercher la raison d'être, le sens des choses, c'est-à-dire ce en vue de quoi elles sont faites. Bref, il s'agit de comprendre le monde en fonction d'une intention créatrice.

Même le matérialisme demeurait prisonnier de l'explication intentionnelle. La théorie des éléments **(Terre, Air, Feu et Eau)** interprète les rapports entre la matière selon un critère d'attraction et de répulsion comme si une volonté se manifestait dans la nature. Cet anthropomorphisme est analysé par Foucault dans les mots et les choses !

Depuis Aristote, la méthode utilisée par la scolastique était le finalisme. En son temps, Aristote avait porté un coup très dur au matérialisme de Démocrite et d'Epicure. Descartes et Galilée vont réhabiliter le matérialisme et l'approche causaliste.

Avec le recours aux mathématiques, le critère d'analyse des phénomènes n'est plus qualitatif mais quantitatif. Ainsi la médecine s'est-elle intéressée à l'aspect qualitatif du corps et de ses sécrétions. On se fiait à la couleur, à la saveur et l'odeur pour formuler un diagnostic. Aujourd'hui, on se fie à la quantité (taux) des composantes.

Il a fallu remédier à la tentation anthropomorphiste. On s'est efforcé de restreindre la part du préjugé. On fallait laisser parler l'expérience. Et éviter que l'observateur n'apporte ses idées. Bref, s'en remettre exclusivement à l'expérience qui devient comme le fondement principal des sciences.

6.2- Activité 2 : Esprit scientifique

Avoir un esprit scientifique c'est en pensant scientifiquement loin des pensées religieuses et sans prédominance sentimentale.

Le nouvel esprit scientifique succède à l'état scientifique. Selon Bachelard, cette nouvelle ère correspond à l'avènement de la théorie de la relativité d'Albert Einstein. Elle correspond également à une nouvelle orientation de la science et de la connaissance scientifique. À la base de cette orientation se trouve le doute. Ici, les hommes s'interrogent sur la signification réelle à donner à la science. Cette remise en question marque un nouveau départ pour la science. Selon l'auteur, ce nouveau départ est en phase avec la conception de la science telle que perçue de nos jours. C'est une révolution scientifique qui s'opère car elle marque la rupture avec les deux précédentes époques. La science rejette tous ses attributs passés et entreprend de se doter d'une nouvelle épistémologie. Les concepts d'immédiateté, d'intuition et de nature simple sont balayés. Il convient de noter que ces trois étapes ont été évoquées par Auguste Comte dans son analyse consacrée aux différents tournants que la connaissance a pris au cours des siècles. Selon Auguste Comte, ce tournant, celui du nouvel esprit scientifique, nous plonge dans l'ère du positivisme, concept qu'il partage avec l'auteur de notre corpus. C'est une ère où la science observe, teste le fruit de l'observation par des expériences. Une fois les résultats obtenus, le chercheur confirme ou infirme les hypothèses émises. C'est uniquement après avoir traversé ces étapes, cette démarche scientifique, que la connaissance est acquise. Cette connaissance scientifique est juste car elle est passée au crible de la critique et de la raison. Cette connaissance scientifique est aussi l'aboutissement d'une recherche.

L'Esprit scientifique se caractérise par la Raison, la Logique, la Cohérence, la Recherche, l'Ouverture à la critique, l'Humilité, la Curiosité... Penser scientifiquement, c'est s'adopter un point de vue objectif et positif : observez les faits, les expliquez par les lois, admettre que les choses sont celles qu'elles sont en vertu du déterminisme et les étudiez telles sans chercher ce qui peut justifier leur existence. Le savant se demande comment les choses se produisent et à quelle condition elles apparaissent.

Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective, est un essai d'épistémologie de Gaston Bachelard (1884-1962) publié aux éditions Vrin en 1938. Bachelard y propose une analyse de la transition entre l'esprit *préscientifique* et l'esprit *scientifique* au tournant des dix-huitième et dix-neuvième siècles.

Cette évolution est rendue possible par la prise en compte et le dépassement de ce qu'il définit comme des obstacles épistémologiques, permettant alors la construction rationnelle d'une expérience. Celle-ci, par la longue réflexion qui la précède, dépasse l'observation directe d'un fait empirique et entraîne l'abstraction et la mathématisation du phénomène physique, seul moyen à ses yeux d'échapper aux préjugés inhérents à la nature humaine qui ont longtemps paralysé le progrès scientifique.

Tout au long de l'ouvrage, il cite un grand nombre d'ouvrages *préscientifiques* illustrant les différents obstacles qu'il met en lumière, en particulier des œuvres d'alchimistes et de savants du siècle des Lumières.

L'esprit scientifique se forme à partir de :

D'abord avoir un esprit critique et savoir questionner demander si vous ne connaissez pas une réponse. Ensuite poussez votre réflexion plus loin, faire beaucoup de recherches, partager vos idées avec des amis pour voir leurs pensées, le plus essentiel soit prompt à écouter mais tarde à donner ta réponse. MAXIME: un esprit qui ne réfléchit pas se fatigue toujours.

Par l'esprit critique... être capable de se faire sa propre opinion... Le goût de la découverte... Sinon, de nombreuses activités scientifiques durant toute la scolarité sont là pour le stimuler, mais l'esprit scientifique ne peut se former que si l'élève met un peu du sien là-dedans. L'esprit scientifique peut aussi venir en étudiant l'histoire des sciences qui est très instructive sur comment la science évolue.

Par l'expérience, on fait des expériences, on en voit les résultats et on essaye d'expliquer par des théories que l'on confronte aux expériences etc... La base de l'esprit scientifique est l'aptitude à raisonner pour trouver des solutions à des problèmes. Une fois que tu as acquis une certaine logique, tu peux commencer à apprendre les connaissances de base, en n'hésitant pas à poser des questions. C'est en cherchant à comprendre que se forme la critique, deuxième aspect de l'esprit scientifique. Par la suite lorsqu'un article sort sur un sujet tu peux être à même d'en évaluer la pertinence. Mais il va de soi qu'il faut être intéressé par les sciences et surtout être curieux et rigoureux pour réussir.

6.3- Activité 3 : les différents types de sciences

Science (du latin *scientia*, de *scire*, « connaître »), dans son sens le plus large, connaissance systématisée ; dans un sens plus restreint, tout savoir considéré comme objectif et, par conséquent, vérifiable.

Chaque domaine de connaissance donne lieu à une science qui lui est propre : dans ce sens, il s'agit plus précisément d'un ensemble cohérent de lois, considérées comme valables jusqu'au moment où de nouvelles découvertes viendraient les infirmer, ou de conventions, décrites de manière que tous les spécialistes de ce domaine puissent partager un langage, des expériences et des résultats.

La recherche d'une définition exhaustive de la science, amorcée par les penseurs de l'Antiquité, constitue l'un des thèmes majeurs de la philosophie des sciences. En grec, *dianoia*, généralement employé dans le sens de pensée discursive, est une approche scientifique visant à la connaissance ; *épistémé* est, selon Platon, la connaissance parfaite ; ensemble, elles désignent le savoir. Selon Aristote, l'*épistémé* ne concerne que ce qui est objet de démonstration. Descartes va plus loin dans le rationalisme en affirmant que « toute connaissance qui peut être rendue douteuse ne doit pas être appelée du nom de science ». Connaissance, savoir, science, ces termes se renvoient l'un l'autre dans un cadre général appelé théorie de la connaissance.

En règle générale, la science est un système de savoir sur la nature, la société et la pensée. Selon Lalande (français) : « La science est un ensemble de connaissances et de recherches ayant un degré suffisant d'unité, de généralité, de certitude et susceptible d'amener les hommes qui s'y consacrent à des conclusions concordantes qui ne résultent ni de conventions arbitraires ni de préférence individuelle, mais de relations intelligibles ou objectives qu'on établit, qu'on démontre, vérifie par des méthodes éprouvées. »

Il existe grosso modo deux groupes de sciences :

- les sciences de la nature que l'on appelle aussi les sciences expérimentales (maths, bio, physique, chimie, astronomie, botanique, la zoologie la physiologie, l'embryologie, l'anatomie, la génétique et l'écologie ...). Elles sont basées sur l'observation et l'expérimentation.
- Les sciences de l'homme (sciences sociales et humaines). Ces sciences étudient l'homme dans son environnement et dans ses relations avec les autres hommes. Exemple : philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie, les sciences de l'éducation, le droit, l'économie, l'histoire...

Les sciences de la nature cherchent à donner une expression mathématique des lois qui existent entre les phénomènes. Les sciences de l'homme prétendent aussi à l'objectivité, mais elles demeurent marquées par les sentiments, par la subjectivité.

6.4- Activité 4 : Science et technique

Il est courant de confondre la science et la technique, de les prendre l'une pour l'autre, d'employer indifféremment le mot science à la place du mot technique tout comme il est courant de les associer l'une à l'autre.

Ex : parler du progrès de la science alors qu'on veut parler d'innovations technologiques, parler des progrès de la science lorsqu'on pense à l'amélioration ou à la découverte d'une technique ou dire d'une prouesse technique qu'elle est une réussite de la science.

Compte tenu de cette confusion ou de cette association, la question se pose de savoir si, comme on a l'air de le dire, science et technique sont non seulement proches mais finalement confondues, indiscernables, voire identiques ou si, au contraire, elles se distinguent de telle sorte que la confusion est impossible ou maladroite. Ce qui dans ce cas nous mettra dans la nécessité d'expliquer pourquoi cette confusion existe, malgré les différences.

De deux choses l'une en effet, ou bien la science et la technique sont une seule et même réalité dotée de deux noms ou bien elles sont effectivement distinctes.

Pour le savoir, il convient bien sûr de les définir l'une et l'autre.

Lalande : "Les techniques sont des procédés bien définis et transmissibles destinés à produire certains résultats jugés utiles".

Explicitation :

- Procédés : moyens, ensemble de moyens, conduite ou comportement déterminé, recette...
- Bien définis : que l'on peut décrire, exposer, par opposition à ce qui relève de la chance ou du hasard.
- Transmissibles : que l'on peut apprendre à quelqu'un, que l'on peut transmettre par apprentissage, par opposition à ce qui relève du talent, du génie ou de la chance.
- Résultats jugés utiles : les moyens mis en œuvre le sont en vue d'une fin, déterminée à l'avance, et qui ne peut être atteinte que par ces moyens. Les fins visées ne s'imposent pas d'elles-mêmes : on se les donne après les avoir jugées utiles pour nous.

Ce qui signifie que chaque fois que dans une activité quelconque, on peut distinguer un but des médiations qui permettent de réaliser ce but, on a affaire à une activité technicisée, c'est-à-dire une activité qui emploie des techniques. Chaque fois donc que

l'on rencontre un "pour..., il faut alors...", on a affaire à une technique. Une technique est un moyen ou un ensemble de moyens utilisés en vue de réaliser une fin déterminée.

On le voit donc, cette définition de la technique repose toute entière sur l'opposition moyen/fin. Elle est ce rapport même.

Seulement peut-on s'en tenir à cette définition générale de la technique pour saisir exactement ce qu'elle est?

Si on s'en tient à elle en effet, on ne fait pas de différence entre par exemple une machine à calculer et des techniques de calcul mental, puisque toutes les deux répondent à la définition, alors qu'il apparaît qu'on a ici affaire à deux types de technique nettement distincts. C'est pourquoi il est nécessaire de préciser cette définition, de faire des distinctions au sein des techniques, au sein de l'ensemble des moyens techniques.

Par ailleurs, si on s'en tient à cette définition de la technique, on ne sait pas non plus ce qui caractérise exactement une fin visée par une technique. En effet, il existe des fins qui ne sont pas en rapport avec une technique : chercher la vérité par exemple est une fin que l'on peut viser et atteindre sans recourir à des techniques.

D'où deux questions : ne faut-il pas au sein des techniques faire des distinctions entre des techniques de nature différentes? Tous les moyens techniques sont-ils de même nature? Et, qu'est-ce qui caractérise une fin visée par la technique?

On peut distinguer parmi elles deux types : les visibles et les invisibles ou mieux, les objectives et les subjectives, les objets techniques et les techniques qui sont présentes dans un sujet, un être.

Puisqu'il existe des fins qui peuvent être visées et atteintes sans technique, qu'est-ce qui définit une fin technique, une fin que l'on atteint par la mise en œuvre de technique?

Dit autrement : la technique, à quoi ça sert, quelle fin spécifique ça vise?

Les techniques servent essentiellement à mettre à notre disposition quelque chose qui ne se présente pas spontanément à nous, qui n'est pas immédiatement à notre portée et dont on a besoin ou dont on juge avoir besoin. Elle sert essentiellement à transformer ce qui est donné, présent, le réel, la nature.

Transformer au sens précis de faire changer de forme, donner une forme déterminée à une chose qui immédiatement en a une autre ou qui n'en a pas. C'est-à-dire : produire une chose qui n'existe pas avec des éléments qui eux existent, créer quelque chose, faire produire par quelque chose un objet, un effet, un service... Transformer ou informer au sens d'imposer une forme à ce qui spontanément n'en a pas, comme c'est le cas avec les techniques du corps.

Une fin visée par la technique consiste toujours à ajouter quelque chose au réel en le transformant, en le modifiant, en infléchissant son cours spontané ou naturel. La technique a donc un rapport au réel ou à la nature qui est essentiellement un rapport de transformation.

On parlera donc de technique pour désigner dans toutes les activités humaines soit les moyens de produire des objets qui ne sont pas naturels, soit les moyens de résoudre un problème que l'homme rencontre dans son existence.

Mais cela signifie que la fin visée et atteinte par une technique n'est une fin que pour elle et qu'elle est un moyen à un autre point de vue : ce que la technique produit ou obtient, sa fin donc, sert à quelque chose ou à quelqu'un qui en a besoin et pour lequel le produit de la technique n'est qu'un moyen. Si la technique est définie comme moyen par rapport à une fin, les fins visées par la techniques sont ensuite des moyens en vue d'autres choses. Ex : la construction d'une maison suppose la mise en œuvre d'un grand nombre de techniques, mais la fin de ces techniques ne sera qu'un moyen pour ceux qui vivront dans cette maison : un logement. Le caractère utile des fins visées par la technique signifie que ces fins sont utiles à quelque chose ou à quelqu'un qui va les employer comme moyens de faire autre chose. Autre exemple : demander à des techniciens de concevoir une bombe atomique n'a de sens que par rapport à l'utilité de la possession d'une telle bombe.

Tout cela signifie que la technique, les techniciens et les ingénieurs sont toujours ou presque soumis à quelqu'un ou à quelque chose : à la nécessité de satisfaire des besoins naturels ou sociaux, c'est-à-dire une demande, un marché ou à des pouvoirs, sociaux, économiques, politiques qui déterminent les fins qu'ils doivent poursuivre. Ce ne sont pas eux qui décident de l'opportunité de la poursuite d'une fin quelconque. D'autres personnes ou d'autres choses fixent pour eux les fins.

Ce qui ne va pas sans poser un problème qui n'a rien de technique (un problème technique se formule toujours sous la forme suivante : une fin étant posée, comment faire pour l'atteindre, par quels moyens est-il possible de l'atteindre?), mais qui est moral ou éthique : si la technique doit réfléchir sur les moyens à mettre en œuvre pour atteindre une fin donnée ou imposée, elle ne réfléchit pas comme telle sur les fins, sur la valeur des fins.

Or, chaque fois que l'on néglige la réflexion sur les fins ou qu'on considère que cette réflexion n'est pas de notre ressort, que ce n'est pas à nous de nous prononcer sur leur valeur, on prend le risque de mettre sa personne, ses talents, ses compétences au service de fins qui ne sont pas bonnes.

Exemples : Vinci cherche à concevoir des machines de guerre comme des machines qui permettraient de voler...

Qu'est-ce que la science ?

La science est l'activité qui a pour but de connaître ce qui est. Elle a différents objets : un par science et elles ont toutes en commun un esprit : celui de rechercher des lois qui régissent les rapports entre les objets qu'elles considèrent. Les sciences dites dures, celles qui traitent d'objets durs par opposition aux sciences humaines ont en commun le recours à des expérimentations comme moyens de tester les hypothèses, les théories conçues pour expliquer le réel.

La science est-elle la même chose que la technique ?

Il apparaît qu'il n'est pas possible de confondre la science et la technique parce qu'elles n'ont rien en commun : chercher à connaître le réel n'est pas la même chose que chercher à le maîtriser ou à le modifier d'une manière déterminée à l'avance par la mise en œuvre de moyens appropriés. Le rapport qu'elles entretiennent avec le réel n'a rien à voir.

Pour rejoindre une vieille distinction, la science est contemplative, elle est de l'ordre de la théorie, c'est-à-dire étymologiquement du regard, la technique est de l'ordre de l'action, de la production, de la transformation, de la volonté de maîtrise.

Autre distinction : découvrir et inventer. Un découvreur est un scientifique, un inventeur est un technicien. Newton découvre la loi de la gravitation universelle, Pascal invente la machine à calculer.

Mais, s'il n'y a entre elles aucun point commun, comment se fait-il qu'on les confonde, qu'on les prenne pour la même chose ? Parce que dire qu'elles n'ont rien de commun, qu'elles ne sont pas la même chose, cela ne signifie pas qu'elles sont sans rapport entre elles. Or, des rapports, elles en ont. Mais lesquels ?

Quels sont les rapports qui existent entre la science et la technique ?

Si la science n'est pas la technique, on peut en revanche soutenir que la technique suppose la science, qu'elle n'est possible que grâce à la science, qu'elle est l'application technique des découvertes scientifiques.

Cette thèse est un lieu commun : lorsqu'on ne les confond pas purement et simplement, on pense en effet d'ordinaire la technique comme l'application de la science.

Elle a par ailleurs une vieille histoire : elle naît avec Bacon : cf. : "on ne commande à la nature qu'en lui obéissant.", et avec Descartes. Cf. : l'arbre de la connaissance, décrit dans la préface des *Principes de la Philosophie*, a, parmi ses trois branches, deux branches techniques : la mécanique et la médecine. Cf. : *Discours de la méthode* : l'homme, par la connaissance, peut devenir "comme maître et possesseur de la nature".

Seulement, cette thèse qui passe pour évidente n'est pas des plus claires : comment peut-on dire que la technique applique les découvertes scientifiques ? Comment la technique utilise-t-elle les résultats scientifiques ? Comment peut-on passer de la connaissance de la réalité à la mise en œuvre de techniques qui elles ont pour but de modifier cette même réalité ?

En quoi la technique est-elle la mise en œuvre de la science ?

Avant même de se demander s'il est parfaitement exact de dire que la technique dépend nécessairement de la science et qu'elle n'est que de la science appliquée, il s'agit d'abord de se demander comment il est tout simplement possible que deux choses aussi différentes entretiennent de pareils rapports ? Comment passe-t-on de la science à la technique ?

Affirmer que la technique dépend de la science, c'est affirmer qu'elle dépend d'une connaissance de la réalité. En quoi donc dépend-elle de cette connaissance ?

La technique a été définie comme l'ensemble des moyens qui dans une activité donnée permet d'atteindre une fin déterminée à l'avance et jugée utile. Elle se ramène donc au couple de notions moyen/fin. Une fin étant posée, la technique consiste à trouver et mettre en œuvre les moyens qui permettront de l'atteindre. En quoi ces opérations exigent-elles des connaissances de la réalité ?

En cela qu'il n'est possible de découvrir et de mettre en œuvre des moyens en vue d'une fin que si on sait par ailleurs que telle ou telle chose peut avoir tel ou tel effet, telle ou telle conséquence, tel ou tel rapport avec une autre.

Ex : si on pose comme fin la cuisson d'un aliment, cette fin ne sera réalisée que si on dispose des moyens de les cuire, c'est-à-dire d'une source de chaleur. Cela va de soi lorsqu'on dispose de ces moyens et qu'on en use sans même y penser. Mais ces moyens dont nous disposons, il a fallu les inventer ou les maîtriser. Il a fallu domestiquer le feu, inventer des fours, des cuisinières à bois, au gaz, électrique, des fours à micro-ondes...

Or, comment aurions-nous pu parvenir à inventer tous ces moyens si, au préalable, nous n'avions pas remarqué que le feu dégage une chaleur capable de cuire des aliments, que certains gaz peuvent s'enflammer et pas d'autres, que certains champs magnétiques dégagent de la chaleur ? En somme, sans certaine connaissance relative à la réalité, il n'aurait pas été possible de concevoir de techniques. Si on veut atteindre certaines fins par les moyens qui conviennent, il faut d'abord savoir comment dans la réalité certaines choses se produisent et par quelles causes. La relation moyen/fin propre à la technique correspond à la connaissance que nous avons de la relation cause/effet dans la réalité. Un champ magnétique avec telle longueur d'onde est la cause d'un dégagement de chaleur. On va utiliser cette propriété comme moyen en vue de chauffer des aliments en parvenant à maîtriser la production de ce type de champ magnétique.

Il apparaît donc que la technique est inséparable de la connaissance, qu'elle suppose une connaissance du réel qui rend possible la mise en œuvre de technique.

Rq : Que la technique suppose des connaissances qui la rendent possible ne signifie pas que le passage de la connaissance à la mise en œuvre technique est comme immédiat, loin s'en faut. Rien n'est plus étonnant que ce passage : savoir par expérience que le feu brûle, que le tranchant d'une pierre coupe n'a rien de très élaboré puisque même les animaux peuvent atteindre ce niveau de savoir, mais faire usage de ces savoirs en fabriquant des pierres tranchantes ou en maîtrisant le feu, voilà qui est étonnant.

Puisque la technique suppose des connaissances du réel et que la science délivre précisément une connaissance du réel, on comprend que la technique puisse dépendre de la science. Certes, mais comment ?

Cf. : Auguste Comte. "*Science d'où prévoyance, prévoyance d'où action* ; telle est la formule très simple qui exprime, d'une manière exacte, la relation générale de la science et de l'art, en prenant ces deux expressions dans leur acception totale." *Cours de philosophie positive*, Leçon II.

6.5- Activité 5 : les obstacles épistémologiques

L'obstacle épistémologique est un concept inventé par le philosophe Gaston Bachelard dans *La formation de l'esprit scientifique* en 1938, désignant ce qui vient se placer entre le désir de connaître du scientifique et l'objet qu'il étudie. Cet obstacle l'induit en erreur quant à ce qu'il croit pouvoir savoir du phénomène en question. Il est pour Bachelard interne à l'acte de connaître puisque c'est l'esprit qui imagine des explications aux choses.

Avant de commencer son argumentaire et de dénoncer les différents obstacles à surmonter pour parvenir à une connaissance objective, Bachelard présente en introduction un ensemble de lois ternaires représentant la progression dans la constitution de l'esprit scientifique.

En premier lieu, Bachelard relève trois âges de la pensée scientifique, caractéristiques d'un état de maturation de la science :

- l'état *préscientifique* s'étendant de l'antiquité classique jusqu'au XVIII^{ème} siècle. C'est dans le corpus savant de cette époque que Bachelard puisera les exemples illustrant les différents obstacles.
- l'état *scientifique* qui commence à émerger à la fin du XVIII^{ème} siècle, parcourt le XIX^{ème} jusqu'au début du XX^{ème}.

- l'ère du *nouvel esprit scientifique* dont il fixe précisément le début en 1905, au moment du bouleversement conceptuel que fut la relativité développée par Einstein.

En parallèle de cette évolution chronologique, il présente trois états traversés successivement par un esprit scientifique : l'état *concret* dans lequel l'esprit s'amuse du phénomène et "glorifie la Nature" ; l'état *concret-abstrait* où l'esprit commence une mathématisation du phénomène sans parvenir toutefois à une pure abstraction ; enfin, dans l'état *abstrait*, l'esprit réfute volontairement l'intuition et conçoit une abstraction totalement décorrélée de la "réalité première".

Émile Durkheim, dans le chapitre initial des «Règles de la méthode sociologique», orientait déjà l'attention du sociologue sur les risques d'erreur qu'il encourt en pénétrant dans le champ social : en effet le sociologue s'expose à y recevoir une pseudoscience sociologique déjà en usage parmi les acteurs sociaux, comme il s'expose aussi à y conserver les pensées, les pratiques et les intérêts de l'acteur social qu'il est lui-même. En fait, dans la sociologie comme dans toutes les autres sciences, jusqu'aux plus orientées vers le monde non-humain telles la chimie et la physique, c'est toute la démarche scientifique qui doit dépasser des obstacles épistémologiques empêchant son progrès en la retenant dans des erreurs qui sont causées non pas tant par les difficultés internes à l'objet d'étude que par les ressorts et les dispositifs mêmes de la pensée scientifique. Avant donc toute autre opération, avant de s'occuper des obstacles interposés par le monde empirique, il s'agit de traiter les entraves et errances incorporées à la démarche de l'esprit scientifique ; autrement dit, il s'agit de vaincre les obstacles interposés par le chercheur lui-même. L'esprit qui cherche doit lutter contre ses tendances à des faux savoirs d'autant plus captivants et séduisants qu'ils conviennent aux besoins de l'être humain, dans une épaisse couche entre le corps et l'inconscient. C'est ainsi contre lui-même que l'esprit scientifique doit lutter pour atteindre un objet d'étude qui ne lui est jamais donné mais qu'il doit toujours en quelque sorte construire par une remise en question permanente, au-delà de l'expérience première, au-delà de ses affects et de ses motivations simplement humaines, au-delà de la propension à imaginer le monde tel que nous voulons le vivre au lieu de le découvrir tel qu'il est malgré nous et indépendamment de nous, au-delà finalement d'un savoir qui existe toujours avant le nouveau savoir scientifique. Pour le chercheur, l'abstraction nécessaire à la science est d'abord alors une abstraction hors de soi-même et du monde immédiat. Gaston Bachelard (1884-1962) a longuement étudié ces obstacles épistémologiques dans des pages.

Pour tout esprit scientifique en formation souhaitant lutter contre les obstacles épistémologiques, Bachelard préconise quatre impératifs : réaliser une catharsis intellectuelle et affective, réformer son esprit, refuser tout argument d'autorité et laisser sa raison inquiète.

La catharsis intellectuelle et affective consiste à se déprendre de ses préjugés et de ses opinions (l'opinion ne pense pas pour Bachelard).

La réforme de l'esprit ensuite, consiste à éduquer l'esprit non pas en le saturant de connaissances, mais en lui apprenant à se réformer sans cesse et à éviter de s'enliser dans des habitudes intellectuelles.

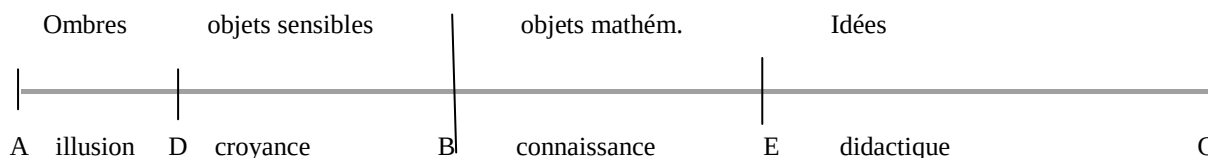
Le refus de l'argument d'autorité consiste à rejeter tout argument qui ne tient qu'au respect dû aux autorités intellectuelles, et non à une démonstration logique ou empirique.

Enfin, l'inquiétude de la raison consiste à ne pas trop laisser sa raison en repos, à exercer son esprit critique et sa liberté de jugement.

6.6- Activité 6 : Philosophie des mathématiques

La passion de la philosophie pour les mathématiques est probablement contemporaine de la philosophie elle-même. Sans aller jusqu'à remonter aux Mythologies et à la Bible qui affectaient les nombres d'une valeur sacrée, rappelons simplement les mots bien connus gravés au fronton de l'Académie de Platon : "Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre". C'est que, tout comme Socrate, Platon faisait des Mathématiques une véritable propédeutique de la connaissance philosophique, allant jusqu'à lui accorder une place centrale dans son système de la connaissance : limite ou plutôt passage du monde sensible au monde intelligible. Sans atteindre le monde des Idées et des essences, qui ne sont pas de l'ordre du discours, les Mathématiques ne se confondent pas pour autant avec le monde sensible, mais elles en retiennent les symboles qui s'avèrent figures de l'intelligible. Pour en persuader son auditoire, Socrate ne dédaignait pas de tenir le langage du géomètre, langage qui se résume dans la figure suivante, bien connues, et que n'aura aucun mal à saisir des lecteurs plus rompus aux rigueurs des schémas qu'aux effets rhétoriques.

Objets



Facultés

Le segment AB correspond à l'opinion.

Le segment BC correspond à la science.

Ce qui permet la proposition suivante : $ABADBE == BCD BEC$

La philosophie des mathématiques occupe une position originale au sein de la philosophie des sciences. D'un côté, l'importance des mathématiques dans la science contemporaine est telle que, en principe, nulle enquête philosophique sur la science ne peut faire l'économie d'une réflexion sur la nature des mathématiques et de la connaissance mathématique. A l'horizon de la philosophie des mathématiques se jouent ainsi des questions fondamentales de philosophie des sciences, comme la possibilité de mener à son terme le programme de naturalisation de l'épistémologie ou encore le problème de l'applicabilité des mathématiques. D'un autre côté, la méthodologie des mathématiques semble éloignée de la méthodologie générale des sciences. Pour dire les choses de manière un peu caricaturale, le mathématicien ne travaille pas au laboratoire, les problématiques classiques de

philosophie générale des sciences, qui valent pour les disciplines empiriques, concernant par exemple la question de la confirmation, de la causalité ou du changement théorique, ne sont pas immédiatement transposables. Au moment d'aborder l'épistémologie des mathématiques, il faut, en un sens, tout expliquer. Expliquer ce en quoi consiste l'activité des mathématiciens, en quel sens il s'agit d'une activité théorique, quels sont ses objets, quelles sont ses méthodes, et comment tout ceci s'intègre à une vision globale de la science incluant les sciences de la nature.

Comme il se doit, les philosophes des mathématiques ne sont d'accord sur à peu près rien. Certains considèrent que les mathématiques étudient bien un domaine d'objets existant indépendamment de nous, et qu'il y a des objets mathématiques comme il y a des objets physiques, même s'il ne s'agit pas du même genre d'objets. D'autres considèrent qu'il n'est en rien, que les objets mathématiques ne sont que des fictions commodes, ou alors que les objets mathématiques.

Doit-on considérer qu'il y a quelque chose à expliquer, à savoir le « merveilleux » succès de la science mathématisée, ou bien faut-il dire que le mystère n'en est pas un, les mathématiques n'étant qu'une simple boîte à outils ? Sont construits par nous, ou encore que les mathématiques ne font que décrire des propriétés très abstraites de l'expérience. Certains considèrent que la connaissance mathématique est une connaissance *sui generis*, de nature purement intellectuelle. D'autres qu'il s'agit bien d'une connaissance *sui generis* mais qu'elle repose sur une forme d'intuition, d'autres encore refusent de lui accorder une place à part et ne veulent parler de connaissance mathématique qu'intègre à la totalité de l'édifice de la science.

Mais il ne saurait être question ici de faire l'historique de la place des Mathématiques dans la Pensée philosophique et de la fascination qu'elles ont pu exercer sur elle : un volume n'y suffirait pas. Nous nous contenterons, beaucoup plus modestement, de poser ici le problème en termes d'Enseignement de la Philosophie et d'Enseignement des Mathématiques. Quels qu'aient pu être, dans l'histoire de la Philosophie et des Sciences, l'importance et le rôle, décisifs souvent, des rencontres entre la Philosophie et les Mathématiques, il faut bien reconnaître qu'au niveau de nos classes Terminales, il s'agit encore de deux planètes, le plus souvent bien distinctes. En ce domaine, l'interdisciplinarité peut être, plus qu'une idée à la mode, un outil pédagogique non négligeable. C'est dans cet esprit que, J.J. EPP, Professeur de Philosophie, a accepté de réaliser avec son collègue de Mathématiques, J. Lefort, une expérience commune, dans une classe de Terminale C, à partir d'un sondage d'opinion.